

PS
8508
.E931A93

NUNC COGNOSCO EX PARTE



TRENT UNIVERSITY
LIBRARY

PRESENTED BY

Shell Canada Limited

Beauceville

MARS 1929

Montréal

LES AVENTURIERS DE L'AMOUR

Roman canadien inédit

PAR

HENRI DEYGLUN

Illustrations d'Albert Fournier



Publié par

"LE ROMAN CANADIEN"

Editions Edouard Garand

1423, 1425, 1427, rue Ste-Elisabeth

Montréal

Tous droits de publication, de traduction, reproduction,
adaptation au théâtre et au cinéma réservés par
Edouard Garand

1929

Copyright by Edouard Garand, 1929

De cet ouvrage il a été tiré 15 exemplaires sur papier spécial;
chacun de ces exemplaires est numéroté en rouge à la presse.

HENRI DEYGLUN LES AVENTURIERS DE L'AMOUR

Illustrations
d'ALBERT FOURNIER



I

Une obscurité opaque et humide s'étendait sur ce sombre quartier.

Un silence de mort régnait dans les petites rues, et seuls les pas d'un promeneur nocturne venaient rompre parfois ce calme imposant et mystérieux.

Le dernier promeneur passa vers deux heures du matin. Il rentrait probablement chez lui, dans un de ces misérables taudis, d'une de ces misérables maisons construites près du fleuve.

Il était quatre heures lorsqu'une silhouette se profila au bout de la rue. Était-

ce un vieillard...? un homme ivre...? On eût plutôt pensé en le voyant à quelque somnambule marchant d'un pas titubant vers un but où une force mystérieuse l'entraînait.

Un rayon de lumière venant d'une vitrine éclaira son visage. C'était un jeune homme de vingt ans, pas très robuste, d'une taille moyenne, vêtu élégamment. Son visage était tendu dans une expression de terreur inconsciente. Était-il ivre...? Sa démarche aurait pu le faire supposer.

Il continuait son chemin comme un automate; puis soudain il pénétra dans une petite ruelle... il s'arrêta.

226191

D'un geste lent, il sortit de sa poche un revolver.

Une ombre à ce moment masquait ses traits. Il n'y prit pas garde. Son bras se levait et déjà le canon de cet instrument de mort touchait sa tempe. Il prononça quelques mots: "Pardonne-moi, maman, le chagrin que je vais te causer... Mon Dieu aurez-vous pitié de la douleur de ma mère... Je n'ai plus la force de vivre."

Puis, concentrant toute sa volonté dans un effort de tout son être, il pressa sur la gachette... le coup partit... mais une main étrangère avait fait dévier l'arme, le revolver tomba. D'un rire sarcastique le sauveur salua le misérable jeune homme par ces mots: "Mourir si jeune et si beau! Allons, jeune homme, un peu de courage!"

—De quel droit vous permettez-vous...?

—Chut! Ce n'est pas le moment de discuter... Suivez-moi, ce coup de feu a réveillé les paisibles dormeurs; déjà les lumières s'allument, les curieux vont bientôt descendre. Et, en disant ces mots, il entraîna le jeune homme par les rues. Celui-ci, dans son inconscience, courait derrière cet homme sans savoir ce qu'il faisait ni où il allait.

Un taxi qui passait sur la rue Craig fut hélé... nos deux hommes y montèrent... le sauveur jeta son adresse au chauffeur et la machine disparut bientôt.

II

UNE HEUREUSE FAMILLE

Connaissez-vous cette contrée magnifique dans notre superbe province de Québec? Je veux parler du lac St-Jean... de ses plaines, de ses prairies, de ses bois, de ses routes aux courbes sinueuses, de ses étendues accidentées qui offrent à l'œil blasé du touriste des surprises grandioses et toujours nouvelles.

Sur la route régionale qui encercle le lac, de nombreuses paroisses sont assises. Les unes récemment fondées, les autres plus anciennes; mais toutes d'un charme particulier et d'un pittoresque rare.

Entre St. Bruno et Hébertville Station nous ne voyons que quelques rares maisons montrant leur façade sur la route. Pour l'instant, une seule nous intéresse. C'est une construction d'un style moderne, cachée sous un boqueteau. Une allée con-

duit à l'escalier extérieur aboutissant à une galerie circulaire, sur laquelle s'ouvrent les portes de cette jolie villa, que les habitants de la région décorent pompeusement du nom de "château".

Dans ce château vit une heureuse famille. Les Daigle sont connus pour les plus parfaites honnêtes gens que l'on puisse rencontrer.

Monsieur Daigle est ingénieur. Il dirige certains travaux aux pouvoirs hydrauliques, actuellement en construction à Arvida. Il a passé de nombreux contrats qui feront de lui un homme puissamment riche. Déjà il possède une fortune enviable. Sa femme est le type le plus parfait de la mère canadienne: d'une grande modestie et d'une charité exemplaire.

Levons un rideau imaginaire et regardons dans cette maison. Madame Daigle est entre ses enfants, Pierre et Jacqueline. Elle nous apparaît dans toute sa beauté de mère. Laissons-les parler... regardons la vie. Ils sont dans le salon. Madame Daigle est assise près de sa petite fille. Jacqueline a douze ans, Pierre en a dix-sept. Ils sont en vacances.

Jacqueline, avec une caresse dans la voix: Dis, maman... tu permets que j'aie me promener avec Hélène?

—Mais oui, mon enfant, tu iras te promener avec Hélène, et Pierre vous accompagnera. Qu'est-ce qu'on dit à sa maman?

—On dit merci et on l'embrasse bien fort. Et Jacqueline pressa sa maman dans ses bras.

—Est-ce qu'on aime beaucoup sa maman?

—Beaucoup, beaucoup... très fort! Comme ça! Et elle embrasse de nouveau sa mère avec ardeur.

—Et toi, Pierre tu ne dis rien?

—Je regarde et j'ai plaisir à voir.

—Alors, toi aussi, tu m'aimes beaucoup?

—Tu es notre plus chère affection. Sans toi, nous n'aurions pas connu le bonheur, dit Pierre d'un ton sérieux mais sincère.

—Je n'aime pas que tu me parles comme ça. Tu t'exprimes comme un homme de trente ans.

—Mais je serai bientôt un homme. J'ai dix-sept ans. Je suis au collège. L'année prochaine je passerai mon baccalauréat. Tu ne voudrais pas que je parle comme un enfant.

—Voyez-moi ce petit homme, dit Madame Daigle en souriant.

—Je suis un petit bonhomme, mais je deviendrai comme tout le monde un homme grand.

—Et, au fond de ta pensée, tu te dis : Je deviendrai un grand homme. N'est-ce pas que c'est ça ?

—J'essaierai par mon travail d'acquiescer une brillante situation, l'avenir me dira si je me suis trompé.

—C'est bien. Il faut avoir confiance dans l'avenir. C'est en espérant beaucoup qu'on obtient un résultat. Il est bon d'avoir de nombreuses illusions quand on est jeune. On s'aperçoit par la suite qu'elles vous ont aidé à graver les degrés de la vie, à vous élever parmi les hommes. On les abat peu à peu, mais c'est par elles qu'on est monté.

—Tu vois, toi aussi tu me parles comme à un homme.

—C'est vrai ! Je sens si bien que tu peux me comprendre. Mais, dans l'intimité de la vie, je te préférerais plus jeune de caractère. Entre nous, tu es méchant.

—Comment ? Moi, maman, si on peut dire... !

—Mais oui, tu es trop sérieux... tu me vieillis, dit Madame Daigle en souriant.

—Si je te vieillis, c'est bien malgré moi. Je voudrais te voir toujours jeune et souriante, comme en ce moment, pour avoir l'impression d'être ton petit frère, en même temps que ton grand fils.

Et Jacqueline, qui écoutait cette conversation, se mit à dire : "C'est gentil ce que tu dis là, Pierre. Je sens que si je parlais aussi bien que toi, je dirais la même chose.

Ils sont heureux tous les trois d'être réunis. Pierre manifeste sa joie en disant : "Ah ! nos vacances, nous ne les oublions pas ! N'est-ce pas, Jacqueline ?

—Oh ! mais non. Quand nous sommes en pension, nous pensons toujours à notre bonne petite maman.

—Nous lui écrivons de longues lettres et je crois que nous y exprimons bien notre amour. N'est-ce pas, maman ?

—Je les garde ces lettres, mes enfants. Elles sont pleines de bons sentiments qui m'émeuvent à chaque lecture.

Monsieur Daigle, qui est entré dans le salon, entend la fin de cette conversation. C'est un homme de quarante ans. D'un physique quelconque. Il n'a rien de très

expressif. Pour l'instant, c'est un brave homme qui sourit de satisfaction en regardant ce trio qui lui est si cher.

Il s'avance et dit à ses enfants : "Eh bien ! que faites-vous ? Je vous croyais sortis.

—Nous étions venus demander la permission à maman, lui répond son fils.

—Je vous avais déjà accordé la mienne.

—Oui, mais nous aimons demander des faveurs à maman. Nous sommes tellement sûrs qu'elle ne nous les refuse pas, que c'est un plaisir pour nous de lui en demander.

Et Jacqueline ajoute : "Et puis, ne serait-ce que pour voir son gentil sourire."

—Si votre mère n'était une sainte femme, vous la rendriez orgueilleuse. Vous la flattez toujours.

—Nous l'aimons tant, répond Pierre en embrassant sa mère.

—Et vous avez raison, mes petits ! C'est dans l'amour de la famille que l'on trouve les joies les plus saines. Tâchez de continuer ainsi.

—C'est un plaisir pour nous, papa ! Et Jacqueline ajoute : "Tiens, voici Hélène qui vient nous chercher.

Hélène entre dans le salon. C'est une jeune femme de trente ans, d'une beauté spéciale, on pourrait dire... fatale ! Grande, brune, d'une élégance semblable à celle de ces vampires de cinéma. Type de femme dans le genre de Nita Naldi, qui aurait les yeux plus grands, plus amoureux. Elle ondule plutôt qu'elle ne marche. Ses hanches ont la souplesse de ces danseuses orientales. Ses lèvres constamment humides et entr'ouvertes laissent voir un collier de dents, d'un blanc d'ivoire, d'une régularité de dentier qui serait exécuté par un maître de cet art. Mais ses dents sont bien à elle, elles sont même superbement plantées dans des gencives roses. Toute sa personne attire. C'est une de ces femmes qui, en parlant, ont l'air de s'offrir. Ses narines palpitantes donnent l'impression, quand elle respire, de battre le rythme de l'Amour.

Elle trouble les hommes les plus forts, les plus conscients dans leur devoir.

Monsieur Daigle n'échappe pas à cette séduction, mais il reste fort, ayant, en opposition à tant de volupté, l'image de sa femme qui le retient par sa douceur, par

l'expression de sa bonté qui perce à travers ses moindres réactions.

—Excusez-moi, dit Hélène, mais c'est l'heure fixée pour la promenade.

Madame Daigle, après avoir embrassé ses enfants, leur dit: "Allez, mes petits, et que cette promenade vous soit profitable. Mademoiselle Hélène a la double charge de vous surveiller et de vous instruire. C'est une demoiselle d'un grand mérite. Elle joint à son éducation parfaite une instruction solide. Ses conseils ne peuvent que vous être utiles. Ecoutez-la comme si vous écoutiez votre mère."

—Je vous en prie, madame, répond Hélène, ne m'attribuez pas des éloges aussi flatteurs, je les mérite si peu.

—Votre modestie ne fait qu'approuver mes dires. Allez, mes enfants, allez!

Pierre et Jacqueline, après avoir embrassé leur mère, et dit au revoir à Monsieur Daigle, sortent avec Mademoiselle Hélène et disparaissent bientôt sous le feuillage des grands arbres qui masquent la ligne blanche de la grand'route...

Monsieur et Madame Daigle les ont suivis des yeux jusqu'à leur disparition.

III

PERE ET MERE

Ils sont tous les deux en tête-à-tête. De quoi vont-ils parler si ce n'est de l'objet de leur amour? Madame Daigle commence avec son gentil sourire. "Sont-ils gentils! Dieu, que je suis heureuse quand ils sont près de moi. Si nous vivions dans une grande ville, nous les placerions comme externes dans un collège et nous les aurions tous les soirs. Mais ici, à la campagne, ce n'est pas possible."

—Aimerais-tu mieux demeurer à Montréal?

—Oh! quant à la ville, cela m'est égal. Je ne demande pas de distractions, elles ne m'attirent pas. J'ai été élevée à Montréal et, tu vois, je me plais fort bien ici. Le Lac St. Jean est une contrée favorisée. Le lac s'étend comme un miroir sur toute la région. C'est un pays admirable et d'un pittoresque rare, et, ma foi, je m'y trouve fort bien.

—Il faut dire que tu es très casanière. A part monsieur le curé, le notaire, le docteur et quelques notables du pays, en plus

de tes pauvres, tu vis éloignée de tout commerce avec le monde extérieur.

—C'est un principe de sagesse, dit Madame Daigle. Pour vivre heureux, vivons cachés. Notre maison est isolée, elle domine le pays. Nous voyons tout le monde et personne n'est près de nous. Nous évitons ainsi tous les commérages et nous sommes heureux.

—Je dirai, comme le répète monsieur le curé: Tu es le type de la mère canadienne, dans toute sa vertu et toute sa piété.

—Je suis moi, et c'est tout. Avec les défauts, les caprices de toutes les femmes. Ceux qui me qualifient de sainte exagèrent. J'aime mes enfants, car ils sont miens, j'aime les pauvres, car ils souffrent, j'aime Dieu, parce que je lui dois tout. Tout le monde est comme moi.

—Oh! que non! Si tous les êtres acceptaient la vertu dans sa simplicité, comme tu sais la comprendre, la vie serait un poème de douceur et de bonté.

—Tu reprochais à nos enfants de me flatter et je vois que toi-même...

—Tu ne mérites pas autre chose que des compliments.

—Changeons de sujet, veux-tu, lui dit sa femme.

Monsieur Daigle acquiesce d'un geste.

—Parlons plutôt des petits, mon cher ami, de leur avenir.

—Encore une question qui m'est chère.

—Je n'en disconviens pas. Voilà! Nous vivons en biens séparés, c'est toi qui l'as voulu.

—Et j'ai bien agi, répond Daigle. Supposons que mes affaires n'aient pas bien tourné, je faisais faillite et tu étais dans la misère. De cette façon, rien à craindre. Seulement, ce que je te reproche, c'est d'avoir gardé en argent, ici chez nous, une somme considérable.

—Alors, toi aussi, tu vas me sermonner, comme le fait monsieur le notaire. Tu veux donc absolument que je place cet argent?

—Ce serait plus prudent. Admettons que des voleurs apprennent...

—Oh! les voleurs ne pensent pas à nous.

—Je le souhaite... mais enfin, garder \$25,000 dollars en argent chez soi, c'est de l'imprudence.

—Non, c'est de l'amour!

—Comment?

—Non de l'amour pour de l'argent, mais

une tendresse de chaque instant pour ma fille. Je regarde la photographie de Jacqueline qui est placée sur le coffre-fort. Je prends cet argent dans mes mains et je pense... je me dis : Avec ces billets de banque, ma petite Jacqueline pourra se meubler un intérieur coquet, habiller son premier enfant, avoir l'aisance, le confort nécessaire à la vie. Ces morceaux de papier prennent alors à mes yeux une autre signification que la leur. Ils représentent en mon esprit toute une vie. Je leur attribue un pouvoir magique, celui du bien-être futur de ma fille, que j'entrevois comme en un songe. Tu vois, c'est une idée de maniaque, mais c'est surtout l'idée d'une mère affectueuse.

—Comme ta contemplation poétique serait supprimée si un gaillard résolu au mal apprenait l'existence de cette fortune et te la volait.

—Il ne faut pas prévoir ces tristes inconvénients. Je dis — Il ne faut pas — mais tout de même, depuis que monsieur le curé et monsieur le notaire connaissent mon secret, je suis moins rassurée. Ils m'ont conseillé de placer au plus tôt cette somme en lieu sûr, et ils ont fini par me convaincre. Aujourd'hui le notaire va venir et je lui donnerai ces \$25,000 dollars. J'éprouverai beaucoup de peine à m'en séparer, car ils s'en iront avec tous mes rêves.

—Mais, moi aussi, je pense à mes enfants. Comme toi, je suis heureux de pouvoir me dire : Pierre aura à sa vingt et unième année une somme équivalente à celle de Jacqueline. Nous avons, dans un moment d'amour, décidé que nous doterions chacun notre enfant, toi, Jacqueline, moi, Pierre. Je n'ai pas pour cela mis dans ce coffre-fort mes \$25,000 dollars à côté des tiens. D'ailleurs, ils servent chaque année un intérêt appréciable qui augmente le capital.

—Désormais, tes reproches seront inutiles, puisqu'à partir d'aujourd'hui ce coffre-fort sera vide.

—Allons, tant mieux !

—En cas de mort subite ou autres accidents qui peuvent se présenter dans la vie de tout être humain...

Daigle, qui sourit à cette réflexion, répond : "Aurais-tu envie de mourir ?"

—Oh ! mon Dieu, non. Je dis cela en prévision d'une chose qui pourrait arriver,

en souhaitant de tout coeur qu'elle n'arrive pas. Si donc l'un de nous venait à disparaître, le survivant s'engage à verser à Pierre et Jacqueline \$25,000 dollars chacun.

—C'est entendu. Ton amour pour tes enfants est si profond qu'il te fait envisager les circonstances les plus imprévues. C'est d'une belle conduite et j'éprouve un grand plaisir de constater à quel point tu t'intéresses à notre petite famille.

—Ils sont toute ma vie. La femme a besoin de se donner. C'est inhérent à sa nature. Je donne mon coeur à mes enfants et mes sentiments les plus purs à mon mari.

—Et c'est ainsi que va le bonheur. Mais, pour le maintenir sur nos têtes, il faut que le papa travaille. Aussi, je te quitte... Je vais à Chicoutimi cet après-midi.

—Tu vas rentrer tard ?

—Oh ! cinquante milles, aller et retour. On fait cela en deux heures sans empiéter sur l'esprit de la loi des vitesses. J'en aurai pour une heure là-bas. Je serai de retour vers six heures. Mais, pour cela, il faut que je me sauve tout de suite. Au revoir.

Sa femme, en l'embrassant, lui dit : "Au revoir et à ce soir."

A ce moment sur le seuil de la porte apparaissait l'abbé Richard. C'est un prêtre imposant, une physionomie énergique sur laquelle est passé un grand air de bonté qui s'est fixé dans son regard. Il parle avec bonhomie, mais on sent dans son discours qu'une grande force reste au fond de son âme. C'est un exemple du prêtre à la foi inaltérable. C'est l'apôtre de la charité chrétienne, tel que dut les vouloir Notre Seigneur et qui unit l'indulgence à la plus souriante bonté. On le sent tout pénétré de la noblesse de sa vocation.

Et Daigle, en le voyant, le salue et lui dit :

—"Bonjour, monsieur le curé. Je vous laisse avec ma femme. Je regrette de ne pouvoir vous tenir compagnie.

—Allez, allez à vos affaires, monsieur Daigle. Que ma présence ne vous retarde pas.

—Excusez-moi lui dit monsieur Daigle et il s'en alla.

—Je ne vous dérange pas, madame ?

—Mais, du tout, monsieur le curé. Vous

savez bien que ma porte vous est toujours ouverte.

Madame Daigle est heureuse de la présence de ce saint homme chez elle. Elle lui désigne un siège et lui dit :

—Asseyez-vous donc, monsieur le curé, et causons un peu. Votre présence m'est toujours agréable.

—Je le sais, et j'en use. Je suis venu pour vous parler des Bertrand.

—Ah ! oui, j'ai appris que Madame Bertrand venait de mettre au monde un petit garçon.

—C'est leur quinzième enfant, et ils ne sont pas riches. Comme je sais que vous vous intéressez aux pauvres de notre paroisse je venais vous recommander les Bertrand. Ce sont de braves gens. Le père travaille dans le bois, l'hiver, et l'été il va dans l'ouest pour les moissons. C'est un rude travailleur. Aussi mérite-t-il un encouragement.

—Je ferai porter différentes choses aux Bertrand. Je vous remercie de m'y avoir fait penser. De plus, je parlerai à mon mari de ce brave père et vous pouvez lui promettre qu'il l'emploiera dans ses travaux.

—Je vous remercie en son nom. Je les aurais bien aidé, mais je suis complètement "cassé". L'incendie du mois dernier a vidé la caisse des bonnes oeuvres et entamé fortement ma dime. Si je vous disais que je vis avec le tiers de la quête du dimanche...

—Je vous croirais.

—Ah ! j'ai d'énormes échéances à rencontrer. Je me suis endetté de \$15,000 piastres pour la construction de notre nouvelle église. Mais j'ai compté qu'avec la vente des bancs et les euchres que j'organiserai chaque mois je pourrai arriver à payer tout ça en moins de cinq ans. Mais pour le cas présent je suis à sec.

—Nous verrons à soulager les Bertrand de leur charge fiscale, dit Madame Daigle en souriant, et à aider de notre mieux l'éducation de l'hospice des pauvres qui vous tient tant à coeur.

—Ah ! ça c'est gentil, dit le prêtre. Il est vrai que vous êtes la bienfaitrice de notre paroisse. Dans le village on parle de vous comme on le ferait d'une sainte. Vos générosités ne se comptent plus. Vous êtes adorée.

—Bah ! je ne vaudrais pas mieux qu'une au-

tre. Le hasard de la naissance m'a faite riche. Je fais bénéficier les malheureux de mon superflu. C'est tout naturel.

—Ce qui est très beau, c'est que vous trouviez cela naturel. Vous donnez ainsi plus de prix à vos offrandes. C'est toujours avec un sourire, avec une excuse que vous faites le bien.

—Monsieur le curé, vous me flattez. Et moi-même j'éprouve plaisir à entendre vos louanges. C'est un péché d'orgueil que vous me rappellerez dans l'ombre du confessionnal.

—S'il n'y avait que des femmes comme vous, le confessionnal serait inutile. Vous pourriez, sans rougir, annoncer vos péchés sur la place de l'église, à la sortie de la messe du dimanche et tout le monde dirait, en vous entendant énumérer vos fautes, "Cette femme n'a que des qualités." Cela je vous le dis et je le pense.

—Monsieur le curé, nous allons nous fatiguer, si vous continuez sur ce thème.

—C'est bien ! N'en parlons plus. Mais vous ne m'empêcherez jamais de vous citer comme exemple de la vertu.

—Vous êtes incorrigible, dit madame Daigle en souriant. Et pour arrêter ces flatteurs éloges, elle ajouta : "Avez-vous vu mes enfants ?"

—Oui, je les ai rencontrés. Pierre, je crois, veut me demander de lui montrer mes ruches, mais il n'ose pas. Il doit être sur la route en train de guetter mon passage. Aussi, je ne veux pas le faire attendre et je ne vous importunerai pas plus longtemps !

Et l'abbé se leva pour prendre congé.

—Si l'on peut dire ! M'importuner ! dit Madame Daigle avec un reproche dans la voix. Vous savez fort bien que votre présence m'est infiniment agréable.

—Vous êtes charmante, mais je me sauve.

Et avant de partir, il renouvela à la mémoire de madame Daigle. "N'oubliez pas les Bertrand."

—Entendu ! Au revoir, monsieur le curé.

—Au revoir, madame.

Monsieur l'abbé Richard s'en alla heureux et content, à la pensée de soulager une nouvelle infortune.

Madame Daigle, restée seule chez elle, allait s'occuper à...

Mais, si vous le permettez, cher lecteur,

revenons à notre désespéré dont nous avons parlé dans notre premier chapitre.

IV

COMMENT ON DEVIENT UN DOPE (cocainomane)

Nous avons vu nos deux hommes disparaître à travers les rues. Le taxi dans lequel ils étaient montés les déposa à la porte d'une maison de la rue Boyer.

Notre jeune désespéré s'était laissé conduire par celui qui avait empêché son suicide.

Il y a de telles émotions qu'elles vous laissent comme abasourdi.

C'était le cas de notre jeune désespéré. Il avait l'impression de vivre un rêve et toutes ses pensées étaient floues. Il ne se rendait pas compte où il allait, il n'avait pas remarqué dans quelle rue ils étaient descendus et le mystérieux inconnu l'avait laissé dans cet état d'abrutissement sans éprouver le besoin de l'arracher à son rêve. Ils montèrent un escalier, pénétrèrent dans un salon. Un lustre s'alluma et ils furent bientôt en tête-à-tête devant une bouteille de Scotch.

—Voilà le plus efficace des stimulants, dit notre homme, en servant un verre de Scotch au malheureux. Il en prit un lui-même et, donnant l'exemple, il avala le contenu du verre d'un seul trait. Un "Ah!" de satisfaction s'échappa de ses lèvres.

Le jeune homme, l'oeil dans le vague, gardait son verre à la main. On eût dit qu'il était comme momifié.

—Eh bien! on ne se réveille pas, Jean Larochelle?

A son nom, Jean tressaillit.

—Vous me connaissez donc, monsieur?

—Je ne veux pas que tu m'appelles monsieur. C'est un titre que je mérite, mais je préfère le laisser de côté. Entre nous, pas de formules de politesse. Il n'y a ici que Jean et Ernest.

—Mais je ne vous connais pas.

—Bah! Nous allons faire connaissance, et tu verras que, lorsque tu m'auras écouté, tu sera fier de n'être pas entré si jeune dans le royaume des ombres.

Mais ce verbiage ne semblait pas parvenir aux oreilles de Jean. Il était cloué dans une sorte d'idée fixe qui le tenait physiquement paralysé. Puis soudain, une dé-

tente s'opéra. Ses yeux se voilèrent de larmes. Il cacha sa tête dans ses mains et de longs sanglots lui secouèrent la gorge.

Ernest le regardait en souriant d'un air désabusé.

C'était un type, cet Ernest.

Il approchait de la quarantaine. Grand, d'une ligne impeccable, carte de modes pour bon faiseur. De beaux cheveux bruns grisonnaient un peu sur ses tempes. Un visage aux réactions étudiées. Le parfait acteur de cinéma qui aurait la faculté de commander à ses réactions avec la promptitude de la pensée, ce qui est très rare. Mais Ernest avait longuement étudié ses jeux de physionomie. Ses yeux obéissaient à sa pensée. Il pouvait être du dernier cynisme et offrir aussitôt une expression de candeur touchant à la naïveté. C'était un maître en son art. Sa voix était prenante, chaude. Il avait toutes les qualités du séducteur, tous les charmes du galant homme, mais une âme, une âme... que la suite des circonstances permettra d'apprécier.

Jean était un jeune homme quelconque. Jeune, indiscutablement. Il avait vingt ans. C'était un faible, mais au fond très honnête. Un de ces jeunes gens qui n'ont aucun empire sur eux-mêmes, qui se laissent entraîner facilement et qui, faute de pratique religieuse, arrivent un jour dans le marasme de la misère à désirer le suicide.

—Ca fait plaisir de pleurer, hein, mon vieux! Cela soulage. Je n'ai jamais pleuré, moi. Je ne sais si je dois le regretter, mais je me trouve fort bien ainsi.

—Vous, vous n'avez pas souffert, lui dit Jean, vous n'êtes pas dans cette situation inextricable où je me trouve. Vous n'allez pas être déshonoré. Votre nom ne sera pas entaché d'actions infamantes. Tandis que moi...

—Il me fait plaisir, mon cher Jean, de constater que tu me tiens, sans me connaître, dans une haute estime. J'espère que tes sentiments ne changeront jamais et que ton amitié me restera toujours aussi vivace. Vois-tu, si je t'ai arraché à la mort, c'est parce que tu n'avais aucune raison de mourir. Je connais ton histoire. C'est celle de beaucoup de jeunes gens de ton âge.

—Non! La mienne est plus grave, car j'ai fait des bêtises irréparables. Si je pleure, si je voulais mourir, ce n'est pas la peur de la prison qui me poussait à cet-

te extrême. C'est pour ne pas voir souffrir ma mère.

—Très bien pensé dit Ernest en souriant. Pour ne pas voir souffrir ta mère, tu aurais préféré la faire mourir de chagrin. Tu as une façon admirable d'envisager les douleurs. Allons, mon petit, sèche tes yeux. Tu verras que tout cela s'arrangera.

—Oh! non. Et Jean, tout à son désespoir ajoutait: Je suis coupable de nombreuses infamies. Rien ne pourra m'en réhabiliter. J'ai signé des faux. Mon père sera obligé de payer des sommes importantes. Et d'autres personnes ont en leur possession des billets que je ne puis solder. Tout cela ira à mon père. Ce sont des dettes contractées au jeu, mais d'une façon si malhonnête. Usant du nom de mon père je me suis procuré des marchandises à crédit que j'ai revendues au comptant. Le produit de cet argent me servait pour jouer. Voulant toujours me refaire, je me suis coulé davantage. J'en suis arrivé maintenant à devoir près de \$3,000 dollars. Aucun secours ne m'est possible. Il faut que je trouve cet argent, sinon c'est la prison. Et je préfère la mort au déshonneur.

Ernest écouta ce triste récit avec un sourire. Puis à lui-même, avec une étrange expression, il se disait: "Allons, je n'ai pas perdu mon temps en sauvant ce petit de la mort. Il est embarrassé. J'aurai plus d'emprise sur sa volonté." Puis, tout haut, il dit à Jean avec infiniment de compassion:

—Mon jeune ami, comme je te plains! Ce que tu as fait est très grave. Il faut remédier à cela dans le plus bref délai.

—Oui! Mais comment?

—Ce n'est pas très facile, mais en cherchant bien.

Et Ernest prenait l'expression d'un homme qui réfléchit à cette situation, bien qu'il pensât à autre chose.

—Quel intérêt auriez-vous à me secourir? moi qui suis pour vous un inconnu?

—Voilà une réflexion intelligente, mon ami. Il me faut nécessairement un intérêt.

Et, jugeant de l'effet de ses paroles, il tâcha de circonvenir Jean par d'habiles expressions, par un jeu d'artiste et des raisonnements qui peuvent paraître honnêtes, qui le sont peut-être, l'avenir prouvera.

—Jean, tu es dans une situation terri-

blement délicate. Si tu ne paies pas, c'est la prison. Et, que dis-je! la prison, peut-être même le pénitencier.

—Ah! vous croyez, dit Jean épouvanté.

—Ce n'est pas une plaisanterie. La justice ne badine pas avec ces histoires. Suppose que tu aies des imitateurs nombreux dans ce genre de diplomatie. Que deviendraient les honnêtes commerçants? Ils seraient lésés à chaque instant par de jeunes écervelés de ton genre.

—Vous voyez, je suis perdu.

Et Jean continua à pleurer, en proie au plus profond désespoir.

—Trois mille dollars. C'est une somme assez rondelette. On ne ramasse pas ça dans les ruisseaux. Mon pauvre ami, je ne vois aucune issue.

—La seule était le suicide, et vous m'avez arrêté, dit Jean, complètement désespéré.

—Étais-tu donc aussi las de la vie?

—Dame! Quand on se sent perdu, mieux vaut en finir tout d'un coup.

—La vie réserve cependant de bien douces consolations. Il y a des joies que tu n'a pas connues, qui laissent de joyeux souvenirs. Il y a l'amour, la pression d'une main que l'on aime, les baisers qui troublent, qui donnent à l'âme des jouissances que tu ne soupçonnes pas, il y a des soirs enchanteurs, des chansons dans la nuit, la poésie de la vie que tu n'as pas vécue. Moi, j'ai près de quarante ans et je ne voudrais pas mourir.

—Pourquoi me faire entrevoir toutes ces félicités, puisque je ne peux plus les vivre, puisque je suis désespéré.

Voyant que sa comédie impressionnait Jean, Ernest continua avec des inflexions de voix, avec lyrisme. Il jouait avec ce jeune homme comme un artiste joue son rôle. Ernest prenait plaisir à meurtrir cet enfant. Il le sentait comme suspendu à ses lèvres. Car il était vraiment poétique, cet Ernest. Il savait donner à sa voix les nuances qui séduisent. Et comme cela l'amusait et qu'il avait un but, il continua.

—Renoncer à la vie, à ton âge! Allons donc, ce serait folie! Car, outre la désagréable surprise du problème du Jugement Dernier, il y a tout ce que tu laisses derrière toi. Il y a cette jeune fille que tu ne connais pas, mais qui existe, qui respire à cette heure, qui s'est formé en son esprit d'enfant un idéal et cet idéal, c'est toi. Cette jeune fille que tu épouseras, que les

circonstances te feront connaître, t'apportera un cœur neuf, où les tendresses accumulées qu'elles gardent pour son idéal se manifesteront en caresses amoureuses que tu recevras un jour voluptueusement. Nous sommes tous des princes charmants, nous autres hommes, nous sommes le prince charmant de celle qui nous a choisi. Les femmes qui prennent un fiancé donnent à celui qu'elles ont élu leur vie antérieure, tous leurs troubles de cœur de jeune fille, tout l'amour qu'elles ont voué à des êtres imaginaires se reporte sur le seul homme qu'elles aiment. Et tu refuserais de connaître ces douces sensations ? Tu refuserais la fraîcheur d'une chair palpitante, les soupirs de désir d'une vierge pâmée ? Tu refuserais de cueillir sur des lèvres charnues des baisers qui donnent de longs frissons, qui font oublier nos misères ? Ah ! mon petit, si j'avais ton âge, je lutterais ferme pour conquérir tout ce bonheur que tu ne connais pas.

Jean que cette sortie dramatique et d'un lyrisme de convention a un peu ému, répliqua :

— Ah ! s'il y avait un moyen de me débarrasser de tous ces ennuis... ce moyen, fût-il périlleux, je vous jure que je n'hésiterais pas... Je dis cela... Et cependant je ne me sens plus aucun courage, je suis si abattu.

— Bois, mon petit, bois. Prends un peu de vigueur. L'alcool est quelque fois mauvais, néfaste même quand on en abuse, mais dans ton cas, il ne peut te faire que du bien."

Et se voyant si gentiment consolé, Jean reprit confiance. Il but plusieurs verres de Scotch qu'Ernest lui servit avec discrétion, en les arrosant de paroles affectueuses.

Ernest était un type en vérité, un type bien spécial. Vous ne pouvez vous douter de la joie qu'il éprouvait en s'amusant de ce malheureux. C'était un être bien original, cet Ernest, bien original, en vérité. Et je souhaite à tous les jeunes gens de ne jamais le rencontrer. Car il existe, il existe en plusieurs exemplaires, si je puis m'exprimer ainsi. Mais celui-ci a quelque chose de particulier sur ceux-là, c'est qu'il plaiderait le vice à la façon dont on plaide la vertu, et qu'il arrivait à faire de ces pauvres jeunes gens malheureux, les

instruments de son industrie que vous connaîtrez au courant de ces pages.

Jean, qui avait bu, eut l'impression que ses peines s'envolaient et que ses chagrins devenaient légers. Il laissa parler son cœur. Il était aidé dans cette confession par le verbiage de son interlocuteur.

— Vraiment, cela aurait été stupide, dit-il, de disparaître ainsi. Excusez-moi si je n'ai pas pensé à vous remercier de tout ce que vous avez fait pour moi. Mais j'étais tellement agité par mes tracasseries intérieures que j'ai l'impression d'avoir rêvé. Tous mes actes passés me paraissent comme voilés. Je ne distingue pas très bien mes souvenirs. Mais je sais malgré tout que je vous dois beaucoup. Le jour se lève, je vais me retirer. Je ne veux pas vous importuner plus longtemps.

— Où allez-vous aller ? lui dit Ernest. Je sais que vous n'avez pas de chambre. Vous êtes sans abri. Je ne vous ai pas dit que je suis assez au courant de votre vie. Je vous ai suivi ces derniers temps dans les clubs de cartes où je vous ai vu perdre votre argent. Je sais par vos camarades l'état précaire de votre existence, et si j'ai pu arrêter votre geste fatal, c'est que je me doutais que vous pouviez l'accomplir. Je vous ai suivi cette nuit, comprenant que c'était la fin. Aussi devant votre détresse présente, permettez-moi de vous venir en aide, et acceptez, je vous prie, mon hospitalité.

— Mais comment pourrai-je vous récompenser de tant de bonté ? Car enfin, aucun intérêt ne vous pousse à m'être agréable.

— Laissons cela, ne parlons pas de ce que vous me devez. Laissez reposer votre tête. Tenez, je connais un moyen infaillible d'oublier les soucis, d'avoir l'esprit libéré de préoccupations ennuyeuses.

Et Ernest, perfide dans son jeu, souligna cette phrase d'un sourire énigmatique. Ce sourire demandait une explication. Aussi Jean n'y coupa pas.

— Quel est ce moyen ?

Et Ernest perfidement doucereux répondit :

— Je vais peut-être choquer en vous une série de principes et de préjugés. Il y a des histoires que l'on raconte aux enfants qui ne sont pas toujours vraies. Ainsi quelle est votre opinion sur la cocaïne, sur les dopés ?

— À mon avis, les stupéfiants sont les

plus horribles fléaux de l'humanité. J'ai vu des dopés commettre des actes épouvantables. J'en ai vu d'autres portant sur eux la trace de cette passion dépravée et la manifestant par des réflexes, par des tics nerveux qui faisaient peur.

—Naturellement, vous me parlez de ces gens qui abusent de cette drogue, et qui en sont les esclaves. Ceux-là sont de grands coupables. Ils ne savent pas mettre un frein à leurs désirs et dans la vie, tout est là, savoir modérer ses passions. Aussi, nous laisserons de côté cette triste engeance d'individus. Je ne vous présenterai de la dope, (et joignant le geste à la parole, Ernest sortit de sa poche une petite boîte ronde, puis une palette en ivoire et il débita les paroles qui vont suivre avec tant de pénétration que nous verrons ce que fera Jean). Je ne vous présenterai de la dope, dis-je, qu'en sa vertu de stimulant.

—Mais je n'en veux pas, répliqua Jean je ne veux pas m'habituer à ce vice."

—Oh ! pauvre ami, est-ce ainsi que vous avez confiance en moi, dit Ernest avec un air de faux jésuite. Ne vous ai-je pas donné la preuve de mon parfait désintéressement ? Et même ne vous ai-je pas rendu un léger service ?

—Si. Mais maintenant pourquoi voulez-vous me faire prendre de cette drogue ? Je vous avoue que je ne vous comprends pas.

—Oh ! Si vous doutez de moi, si vous interprétez ce geste de secours comme un geste nocif, si vous croyez que je désire vous intoxiquer, je n'insisterai pas.

Et il remit la boîte dans sa poche. Il avait l'air vraiment contrarié de se voir accusé par cet ingrat jeune homme. Il avait l'air si désolé que l'homme le plus clairvoyant eût pensé qu'il était de bonne foi.

Et devant cette mine contrite, Jean lui dit :

—Expliquez-moi. Je ne sais peut-être pas... Mais j'ai vu des exemples et on m'a toujours dit que la dope était un poison des plus pernicieux, un poison auquel on s'adonnait avec facilité et qu'après en avoir pris une seule fois, on ne pouvait plus s'en passer. D'ailleurs je vous dirai que je ne sens aucun besoin d'en prendre.

—Si c'est cela, je n'insisterai pas. Cependant lui dit Ernest qui revenait à la charge, je crains que vous n'ayez une rechute, je crains que, lorsque vous repren-

drez possession de vous-même, vous ne soyez plongé dans une tristesse plus grande encore que celle de cette nuit. C'était pour vous éviter cette amertume nouvelle que je vous proposais ce stimulant qui a la faculté de faire oublier tant de choses. D'ailleurs, s'il était vrai que cette chose soit si mauvaise, croyez-vous que nos médecins la recommanderaient à leurs patients ?

Et Ernest, avec un aplomb superbe et cynique, poursuivit :

—Car vous n'ignorez pas qu'avant une grave opération on injecte au malade de la morphine ou de la cocaïne. Ces remèdes doués de propriétés soporifiques et calmantes endorment la douleur et remontent le moral du malade. Or, vous, en ce moment, ce qu'il vous faut pour vous remonter... (en prononçant ces mots, il sortit à nouveau sa boîte, tel un magicien il tenta son sujet jusqu'à ce qu'il en prit) ce qu'il vous faut pour vous remonter, dis-je, c'est de cette poudre. Vous traversez une crise aussi grave que celle du patient que l'on va opérer, plus grave même, car vous avez été jusqu'au suicide, alors que celui qui se laisse ouvrir les chairs affronte toutes les souffrances pour vivre. Vous, vous avez voulu mourir. Vous subissez en ce moment une réaction salutaire, vous êtes sous l'effet de l'alcool qui est encore un stimulant, mais dès que l'effet de l'alcool sera disparu, votre désespoir reviendra.

Et Ernest fit un sombre tableau de l'avenir de Jean en prenant des inflexions dramatiques pour le noircir à souhait.

—Vous penserez à vos dettes, à la honte de votre mère, aux condamnations que vous méritez. Vous verrez le pénitencier et ses horribles travaux auxquels les prisonniers y sont soumis. Vous verrez toute une vie de reclus, en compagnie de gens infects et louches, des jalousies pour un morceau de pain, pour la faveur que peut vous accorder un gardien. Puis viendra encore le désir du suicide. Mais, ayant réfléchi à la justice du Créateur, vous reculerez devant cet acte irréparable et vous serez plongé dans la plus grande détresse.

Jean était sous l'empire d'une angoisse indescriptible. L'œil perdu, il avait vu défiler devant lui toute l'étendue de sa misère décrite par monsieur Ernest. Puis, regardant la cocaïne, il dit avec convoitise :

—Et cette poudre peut faire oublier tout ça ?

Ernest, se voyant près de triompher, très gentiment :

—Mais oui, elle le peut. On dirait, ma parole, que la Providence m'a placé sur votre route pour vous épargner la douleur. Aussi, je vous en prie, ne doutez pas de moi.

—Non! Non! Je ne doute pas de vous. Je ne sais que penser... Je suis perdu!...

—Non! reprend Ernest, vous n'êtes pas perdu, car je vous sauverai. Tenez, prenez de cette poudre...

Et lâchement, comme un reptile qui tourne autour de sa proie avant de la dévorer, comme un reptile qui sent sa victime hypnotisée par son regard de feu, Ernest regardait Jean se doper pour endormir sa douleur.

Mais Jean ne se doutait pas qu'Ernest éveillait en lui l'idée du crime.

V

LE BANDIT ET SON INCONSCIENT COMPLICE

Jean prenait de la drogue. Ernest suivait les progrès du stupéfiant et se sentant maître de la volonté du jeune homme, il avait en son âme une secrète joie. Enfin, il avait trouvé le bras qui l'aiderait à conquérir la fortune qu'il convoitait. Ce félin, car maintenant il est inutile de déguiser l'âme de cet ignoble individu, ce félin, ce bandit escomptait sur le désespoir de ce jeune homme pour s'en servir comme l'instrument nécessaire à sa besogne. Mais cette besogne, ce vol n'était pas encore chose accomplie.

Il fallait user de rouages secrets, il fallait procéder avec diplomatie. La devise du voleur est bien connue : Etre voleur est facile, ne pas se faire prendre est difficile. Aussi, pour avoir toutes les garanties du succès, il fallait écarter tous les soupçons et rendre la piste du voleur imperceptible. Notre monsieur Ernest, qui était un spécialiste dans ce genre d'entreprises, avait cet avantage sur ses congénères qui était de ne pas considérer les autorités provinciales et fédérales pour des imbéciles. Il savait que nos détectives sont aussi intelligents que bien des voleurs et que ceux-ci avaient à craindre leurs lumières. S'il avait pris un complice, c'est qu'il savait qu'il pouvait le supprimer sans que cela

lui causât le moindre ennui. Mais comment ferions-nous pour tuer un homme qui nous embarrasse, sans être soupçonné de ce crime? C'est ce que nous allons voir, c'est ce qu'Ernest avait trouvé.

Il s'approcha de Jean et lui demanda avec infiniment de bonté : Etes-vous bien? Vous sentez-vous mieux?

—Oui, je me sens léger; je crois que je rêve. Je voudrais toujours vivre dans cette extase.

—Vous voyez que j'avais raison. Vous goûtez maintenant une douce tranquillité, et vous m'accusiez de vous vouloir du mal!

—Que je regrette de vous avoir si méconnu, répondit Jean, le regard dans le vague. Il était dans un état extatique causé par la drogue.

Ernest, profitant de cette situation, où les pensées ne sont pas très nettes, influença facilement Jean.

—Vous comprenez, lui dit Ernest, j'ai quelques bonnes raisons de douter de vous. Vous m'avez accusé injustement tout à l'heure de vous vouloir du mal...

—Oh! si vous saviez comme je le regrette, je vois à quel point j'ai été ingrat. Pardonnez-moi, je ne m'attendais pas à tant de bonté.

—Comme malgré ce petit défaut de confiance, je compte quand même vous protéger, répliqua Ernest, comme je veux toujours vous garder avec moi et vous aider à reconquérir votre réputation, je vous demanderai en échange, non pas un service, mais tout juste une garantie de sécurité pour ma personne.

—Parlez! Je sens que je puis avoir confiance en vous et tout ce que vous me demanderez à l'avenir, je le ferai sans jamais le discuter.

Cette réplique fit grand plaisir à Ernest qui, malgré tout, n'ayant cependant rien à craindre du dopé, ne le fit pas paraître. Il jouait son rôle avec les expressions voulues, aussi bien que s'il eût affaire à un homme parfaitement conscient.

—Eh bien! Voilà ce que je voudrais obtenir de vous, non pas que vous me donniez, mais que vous gardiez sur vous, ce qui prouvera que je ne suis nullement intéressé... mais que je veux simplement prendre une mesure préventive au cas d'un malheur qui pourrait vous arriver.

Et Jean, qui ne comprenait pas ces euphémismes, lui demanda :

—Que voulez-vous que je fasse?

—Vous allez écrire une lettre... oh! ceci est sans importance... c'est au cas où le désespoir vous amènerait au suicide... ce à quoi je ne crois pas... mais il est sage de tout prévoir. Prenez cette feuille de papier, ce porte-plume et écrivez.

Jean, sans réfléchir, se laissant conduire comme un enfant, écrivit ce qui suit sous la dictée d'Ernest :

"Je déclare m'être suicidé poussé par le "désespoir. Je me voyais déshonoré. J'ai "préféré la mort au supplice qui me serait "infligé. Je laisse cette lettre posthume "pour que la justice évite toutes recherches et je demande comme dernière grâce "sur cette terre de ne pas avertir mes parents de mon infamie."

"Jean Larochelle."

—Ceci n'engage à rien, poursuivit Ernest, mais c'est une bonne mesure de précaution qu'il ne fallait pas négliger. S'il arrivait que vous fussiez tenté de recommencer, cette lettre vous rappellerait au devoir. Ne voulant pas laisser cet écrit qui vous accuse, vous lutterez toujours.

—Vous êtes très prudent, en effet. Mais je pense bien que plus jamais cette funeste idée ne me viendra. Je me sens si bien en ce moment... si heureux. Et c'est à vous que je le dois. Ah! que ne ferais-je pas pour vous être agréable!

—Vous ne me devez rien, cher ami. Mettez cette lettre dans votre poche.

Jean obéit.

—Vous ne me devez rien. C'est si bon de sentir que l'on peut se rendre utile, que cela me paie plus que tous les remerciements que vous pourriez m'offrir.

Cette petite phrase fut dite avec tant d'humilité qu'elle fit la meilleure impression sur le cerveau du dopé qui lui répondit :

—Je n'ai jamais rencontré un être aussi désintéressé que vous. Ah! si j'avais toujours eu sous les yeux l'exemple de tant de bonté, je n'en serais pas arrivé à ce geste de désespoir. Aussi, je vous promets de me réhabiliter. Dès aujourd'hui, je me range sous votre protection et je m'efforcerai à l'avenir de suivre vos conseils qui ne peuvent que m'amener au bien."

Sous l'influence de cet analgésique moral, il s'épancha.

—Voyez-vous, je ne suis pas méchant, mais je suis faible. Je me suis laissé entraîner. Le jeu attire toutes les natures ardentes. Et j'ai joué avec frénésie. Les premiers temps, ce n'était que par distraction. Après, ce fut par vice. Car je n'ai pas beaucoup de volonté, hélas! J'ai fait pleurer ma mère, j'ai insulté mon père, je leur ai causé bien des ennuis à ces pauvres vieux qui m'aimaient tant! Quand je pense que je leur suis redevable de tant de bonté et que je leur ai rendu la vie si triste! Ils n'avaient qu'un espoir, qu'un désir : me savoir heureux. Toutes mes fantaisies, ils les comblaient. Et je me suis éloigné d'eux. Maman m'attendait le soir, jusque dans la nuit. Elle se berçait mollement, tandis que de grosses larmes coulaient sur ses joues ridées. Elle m'attendait. Et moi, en rentrant, je la disputais. Je lui disais : Pourquoi m'espionnes-tu? Est-ce que je n'ai pas l'âge de faire ce qu'il me plaît? Et la pauvre vieille me donnait de bons conseils, me réprimandait gentiment avec de petites caresses hésitantes, de peur de me blesser, de peur que je ne sois pas content. Oh! le cœur des mamans, monsieur, vous ne pouvez vous douter comme c'est sensible, comme c'est beau! Il se laisse blesser, il se laisse meurtrir. Et sa plus grande colère se manifeste par de profonds soupirs qu'il dégage et par des larmes qui coulent. Les mamans se demandent toujours si elles ne sont pas la cause de notre mauvaise conduite. Elles voient leur fils coupable. Ce sont elles-mêmes qui s'accusent. Il n'est peut-être pas bien élevé, disent-elles. Ah! les mamans, monsieur, ma maman...

Et les larmes tombaient de ses yeux. On sentait en lui l'enfant qui recherche les bras de sa mère, qui a besoin de son soutien, de sa protection. C'était un jeune homme qui redevenait un enfant. C'était un enfant qui gardait dans son cœur et dans son esprit le souvenir de la chaude affection maternelle et qui se sentait attiré par toutes ses bontés.

Ernest le regardait. Malgré toute sa méchanceté, malgré toute son hypocrisie, il était ému de voir avec quelle candeur cet enfant parlait de sa mère. Dans ses phrases dites sans ordre, il sentait tout l'amour que le cœur de ce petit vouait à sa maman.

Et Jean, à travers ses larmes, continuait :

—Vous m'aidez, monsieur, vous m'aidez à me réhabiliter, dites, n'est-ce pas? Nous irons ensemble, quand j'aurai reconquis mon rang, demander pardon à ma mère. Nous la fêterons et je lui dirai : Tu vois, maman, ce monsieur m'a sauvé. C'est lui qui m'a ramené dans la route du bien où tu voulais toujours me conduire. Je n'avais pas compris. Je te demande pardon. Mais maintenant, je te donnerai le meilleur de ma vie. J'entourerai ta vieillesse de tous les soins et je veux que le souvenir des larmes que tu as répandues se transforme en des sourires émus devant mon remords de tous les jours. Dites, monsieur, nous irons, nous irons demander pardon à maman?

—Oui, Jean, nous irons.

Et, luttant contre le peu de sentiment qui lui restait, cette brute arrêta l'extase du petit par une comédie d'hypocrite qui le ramena au sens de la réalité, ou, pour mieux dire, sur la voie de la réalisation de son plan.

—Mon petit Jean, pour se refaire une âme neuve, il faut changer de pays. Si je te laisse vivre au contact de tous tes anciens amis, si tu revois les maisons de tripot qui t'attirèrent pendant si longtemps, tu seras tenté d'y retourner. Je veux à tout prix t'arracher à ce vilain cauchemar. Je possède dans le lac St-Jean une petite entreprise qui me laisse de gros bénéfices. Ce n'est pas un commerce excessivement honnête, je te préviens. Mais il est d'une malhonnêteté particulière, il n'attaque que le Gouvernement. C'est une industrie qui n'est pas condamnée par les lois morales et religieuses, puisque ce que défend la loi lâche est permis ici. Il s'agit d'un commerce clandestin de liqueurs. Veux-tu me suivre et m'aider dans cette affaire?

—Si c'est un des moyens qui me permettront plus tard d'être honnête, je ne demande pas mieux.

—Eh bien! dit Ernest, nous partirons aujourd'hui même.

Le soleil éclairait déjà le salon de ses rayons naissants. Ernest prépara ses affaires. Un taxi fut demandé. Ils partirent à la gare Moreau. Ils prirent un train à destination du lac St-Jean et débarquèrent la veille du jour où commence notre deuxième chapitre.

VI

UN JOYEUX NOTAIRE

Nous avons laissé madame Daigle s'occuper à.... comme toujours du bonheur de ses enfants.

C'était une mère convaincue de ses devoirs. Et que pourrait faire une mère si ce n'est de penser au bonheur de sa petite famille? Elle alla à son coffre-fort, l'ouvrit, puis elle prit dans une grande boîte des petits vêtements de bébé. Elle les regarda. Elle les regardait souvent, ces petits morceaux de laine, de soie, de toile, qui lui rappelaient tant de souvenirs! C'était la naissance de Pierre, la joie du premier enfant, avec lequel on joue comme à la poupée, lequel on aime instinctivement. Les petites disputes sur la ressemblance avec le papa. Je te dis qu'il a mes yeux. Mais non, ils changeront. Ses paupières ont la forme des miennes. Regarde, il a mes cheveux, il est blond. Mais beaucoup d'enfants sont blonds et brunissent en vieillissant. Tu verras que plus tard il me ressemblera. Et cela se dit toujours, cela s'est toujours dit et cela se dira encore. On veut se convaincre que l'on aime son bébé l'un plus que l'autre. Et c'est à qui le caressera, le bercera, c'est à qui, voulant lui prouver son amour, le dérangera le plus. Mais les mères ont l'avantage dans cette lutte, car elles restent toujours à la maison.

Madame Raymonde Daigle regardait ces petits vêtements pour regarder ses souvenirs. Elle revoyait l'enfance heureuse de Pierre et de Jacqueline. Alors, elle se prit à penser à madame Bertrand qui, étant pauvre, ne pouvait choyer sa nombreuse famille aussi bien qu'elle l'avait fait elle-même. Considérant qu'elle possédait beaucoup de petites choses, elle se posa un grave problème, à savoir si ce n'était pas outrager le souvenir que de donner des vêtements de ses enfants au nouveau-né de la brave femme. Et la logique lui répondit, car la logique répond parfois aux femmes, et même aux mères, la logique lui répondit qu'il n'y avait là aucune profanation. Attendu que la boîte était grande et les vêtements nombreux, attendu qu'elle pouvait faire un petit paquet sans trop diminuer le volume de la grande boîte des petits vêtements, elle prépara des petites robes, les plia soigneusement, puis remplaça la grande

boîte dans le coffre-fort près de la petite cassette qui contenait une fortune. Le coffre-fort fermé, le paquet ficelé, elle s'apprêtait à sortir quand arriva Maître Bernard, le notaire, ami de la maison.

Vous ne connaissez pas maître Bernard, le notaire?... Non? Cher lecteur, il faut que je vous le présente.

C'est le plus charmant homme que je connaisse. C'est la bonté personnifiée. C'est la fine mouche par excellence. C'est un spirituel sans le savoir. En un mot, c'est un ami que je vous souhaite de compter dans vos relations. La probité est une de ses nombreuses qualités. La gaieté ne peut lui être recommandée, car elle déborde de chez lui. Son cœur est large, ses affections sont nombreuses. Ce n'est pas tout. Il est aussi bien habillé par ses vêtements qu'il l'est au moral de ses qualités. Oui, messieurs, dames, ne vous en déplaise, maître Bernard est élégant. On a beau habiter la campagne, on sait se tenir dans le monde. Maître Bernard sait s'y tenir. Et s'il fut un dandy à l'université, il est encore un monsieur très chic avec trente ans de plus d'expérience. Il a des manières exquises et une philosophie large. Il s'accommode d'Épicure et va quelquefois embrasser dans sa profession de foi, qu'il met en pratique, celle du grand Zénon. Autrement dit, c'est un homme parfait. Il associe le stoïcisme à l'épicurisme, et malgré cette philosophie païenne, ça ne l'empêche pas d'être un très bon catholique.

Mais, pour bien connaître maître Bernard, le notaire, il faut l'entendre parler. Aussi je vous laisse l'écouter. Il est avec madame Daigle.

—Bonjour, madame.

—Bonjour, monsieur le notaire.

—L'œil vif, le visage rayonnant, je vois que vous continuez à retenir le bonheur, sous votre toit."

Cette phrase éveille en madame Daigle une idée lyrique et elle se met à fredonner en changeant le texte cet air bien connu de Carmen :

*"Le bonheur est un oiseau rebelle
Que nul ne sait apprivoiser."*

—Je crois que le texte initial, c'est l'Amour.

—Ah! l'un ne va pas sans l'autre. Et je dois avouer que toutes ces choses, amour,

bonheur et argent, m'environnent et me sourient.

—Vous êtes une privilégiée de la vie. J'aime ça, moi. Je suis né pour le sourire. Les visages sombres et les airs soucieux me déplaisent.

—C'est sans doute pour ce motif que vous vous employez de toutes vos forces à faire plaisir à vos semblables.

—Peut-être, dit le notaire. Je comprends la vie dans un perpétuel élan de sentiments et d'affection. Aimer les autres autant que soi-même. Si l'humanité pouvait arriver à ce résultat, il n'y aurait que des effusions, des caresses, des poignées de mains franches, car c'est inouï, à quel point l'homme aime sa propre personne.

Madame Daigle, qui s'interroge, répond avec sincérité.

—Mais moi, je crois aimer mes enfants et mon mari plus que moi-même.

—Je le crois aussi. Mais vous êtes une nature exceptionnelle.

—Vous n'allez pas, vous aussi...

—Vous dire ce que je pense. Non! Je suis animé de meilleures intentions. Je viens tout simplement pour vous piller. Cette serviette de cuir emportera les beaux billets de madame Daigle.

—Cela me fait beaucoup de peine de m'en séparer. Ils étaient l'objet de mes rêves.

—Vos rêves pourront se continuer à distance, répondit le notaire. Il n'y a que trois milles de chez vous à mon étude. Pour la pensée, c'est une bagatelle. Puis, vous serez plus en sûreté.

—C'est curieux. Jamais, depuis que cette somme est chez moi, je n'ai songé à un vol possible.

—Vous avez de la chance, madame, qu'il ne vous soit rien arrivé. Je ne suis pas un visionnaire. Je ne vois pas des voleurs partout, mais enfin, il en existe par le monde. Et s'ils avaient su que vous abritiez un tel trésor, je crois qu'ils seraient déjà venus vous rendre visite.

Madame Daigle alla à son coffre-fort prendre sa cassette et en remettant l'argent au notaire, lui dit :

—Le principal est que le danger disparaisse. Vous me l'avez si bien décrit que, vous voyez, je m'exécute. Voici la somme, les beaux billets pour ma petite Jacqueline.

—Je vérifierai cela à mon étude et vous.

ferai parvenir un reçu en bonne et due forme.

—C'est inutile, lui répond madame Daigle, votre parole me suffit. Entre gens comme nous, les papiers sont superflus. Nous sommes de si vieux amis. Et j'aime si peu ces formalités administratives que je me contente de la grande confiance que j'ai en vous. Il est bien entendu que si le malheur voulait que je disparaisse, cette fortune ne devrait sous aucun prétexte être remise à une autre personne qu'à ma fille.

—C'est compris. Je m'y engage sur l'honneur. Mais ça ne m'empêchera pas de faire les choses légalement et de vous préparer mon reçu.

—Mon mari, de son côté, a pris les mêmes dispositions pour Pierre. C'est un arrangement d'amoureux et un caprice de père et de mère.

—C'est avec de ces petits caprices, dit le notaire, que l'on fait le bonheur de ses enfants.

—Peut-être ! L'avenir prouvera. Viendrez-vous dîner ce soir ?

—Mais avec plaisir.

—Mon mari sera content de vous voir et mes enfants seront ravis. Vous êtes leur grand ami.

—Je les aime bien. Je reviendrai donc ce soir. Excusez-moi, mais je suis attendu à mon étude.

—Mais vous faites en effet du pillage. Sitôt payé, sitôt parti.

Maître Bernard, dans un grand salut, se sauve en disant :

—Apprenez, madame, que les notaires sont des voleurs autorisés et même assermentés. A ce soir !

Il sortit en riant.

Le soleil, qui resplendissait tout à l'heure, était maintenant caché par de gros nuages. Maître Bernard se disait : Il va pleuvoir. Mais que lui importait ? Il avait son auto, une superbe Buick coupé, il appuya sur son démarreur et le voilà parti le sourire aux lèvres.

Madame Daigle, restée seule, s'appropriait à sortir, mais voyant que les nuages menaçaient de se transformer en pluie, rentra à la maison, monta dans sa chambre, rangea certaines petites affaires, car les femmes ont toujours certaines petites affaires à ranger.

VII

LA BELLE HÉLÈNE

Nous avons vu les enfants partir en promenade en compagnie de la charmante Hélène.

Jacqueline et Pierre avaient une crainte instinctive de cette femme. Elle leur semblait étrange. Entre frère et sœur, ils se confiaient parfois leurs impressions.

Pierre prétendait que cette demoiselle, qui changeait d'expression comme le caméléon change de couleur, ne devait pas être très franche. Elle avait un air mystérieux qui faisait dire à Jacqueline : "J'ai l'impression que cette femme nous sera fatale. Je ne puis la regarder sans éprouver un certain malaise. Je ne sais pas pourquoi, mais je me sens gênée en sa présence."

Pierre n'était pas très assuré non plus. Mais tout cela n'était que des impressions que les enfants considéraient comme des impulsions. Mais les enfants sont des enfants. Savent-ils au juste classer leurs impressions ? Savent-ils prévoir ? Ont-ils des intuitions ? Peut-être...

La promenade continuait. On avait vu passer monsieur le curé, puis on voyait revenir monsieur le curé de chez maman.

Pierre voulait demander quelque chose à l'abbé Richard. Il était un peu timide, et il n'osait pas.

Jacqueline voulait demander quelque chose à l'abbé Richard, mais elle était timide et elle n'osait pas.

Mademoiselle Hélène voulait demander quelque chose à l'abbé Richard, et... elle osa.

Ayant compris le manège des enfants qui parlaient à chaque instant des abeilles, et lui demandaient toujours des explications sur ces travailleuses ailées, Mademoiselle Hélène voyant monsieur le curé causer paternellement aux enfants lui dit :

—Pierre et Jacqueline me parlent tous les jours de vos ruches. Ils seraient heureux que vous leur fassiez visiter le parc où elles se trouvent. Ils voudraient avoir des explications sur la vie de ces insectes. Ne pouvez-vous leur accorder cette faveur, monsieur le curé ?

Et monsieur l'abbé Richard, que cette demande flattait et qu'il attendait, fut heureux d'amener les enfants au presbytère. Mademoiselle Hélène prétextait une course

et, laissant les enfants sous la garde du pasteur, elle s'esquiva.

Où allait-elle? Nous le saurons bientôt.

VIII

CHEZ LES BOOTLEGGERS

Nous avons laissé Ernest et Jean s'embarquer à Montréal le matin. Ils arrivèrent le soir dans la région du lac St-Jean et débarquèrent à St-Gédéon.

St-Gédéon est une paroisse située à neuf milles d'Hébertville-Station et à peu près la même distance de St-Jérôme ou de Métabetchouan.

En face de la station de St-Gédéon s'élève un petit hôtel, tenu par une dame qui fait une excellente canadienne. Je la recommande à tous nos lecteurs. Je ne suis pas payé pour la publicité. Cette brave femme ne doit pas lire beaucoup de romans et ne saura jamais qu'on a parlé d'elle.

Le gros de la paroisse, l'église, est à un mille et demi de la station. Une route de sable conduit à St-Jérôme. Une route vicinale conduit à Hébertville par un raccourci. Si je donne tous ces détails, c'est que cela me rappelle des souvenirs et qu'ensuite ils ne sont pas inutiles.

Dans le chemin de sable de St-Gédéon, qu'on appelle "Les Banes" ou "Le désert", je ne sais plus au juste, mais le mot "Désert" serait de rigueur, car sur une longueur de six milles il n'y a aucune maison, mais... il y a un bootlegger. Cela, monsieur le curé de la paroisse ne le sait pas, pas plus que monsieur l'honorable Taschereau, pas plus que les détectives de la commission des liqueurs, mais néanmoins il existe tout de même.

Et c'est là que nos amis, après avoir mangé de la bonne cuisine canadienne chez la dame que je recommande, c'est là que nos amis allèrent coucher.

Inutile de vous décrire le blind pig en question, ni de vous dire sa situation géographique exacte, cela pourrait attirer des ennuis au nouveau propriétaire, et je ne lui veux aucun mal, ne le connaissant pas.

Donc, Jean conduit par Ernest se dirigea vers cet endroit. Ils se reposèrent quelques heures, et repartirent au petit jour, pour ne pas qu'on s'aperçoive de leur passage dans le pays. Ils prirent le che-

min des rangs pour se rendre à Hébertville, puis d'autres chemins détournés pour atteindre St-Bruno ou ses environs, où se trouvait un autre blind pig. Je ne vous le décrirai pas, ne voulant pas causer d'ennuis au propriétaire que je ne connais pas.

Mais si vous trouvez extraordinaire qu'il y ait tant de bootleggers au Lac St-Jean, permettez-moi de vous dire que je resterais toujours au-dessous de la vérité si je vous en citais vingt autres. Il y en a peut-être moins que dans certains comtés des Etats-Unis, mais comme la prohibition existe là-bas et au Lac St-Jean, il est naturel, nécessaire même, qu'il y en ait.

Donc, avec de multiples précautions, nos amis arrivèrent aux environs de St-Bruno. Ils furent reçus par le gérant du club. Ernest était le seul à le connaître dans le pays, car tous les clients, et ils étaient nombreux, ne l'avaient jamais vu.

S'il y a des lecteurs qui ne connaissent pas les clubs du Lac St-Jean et d'ailleurs, de ces installations de bootlegger, je peux en toucher un mot qui leur en donnera une idée. Je m'excuse auprès de mes amis, les bootleggers, qui, j'espère, ne m'en voudront pas, leur installation n'étant pas un secret. Elle est connue de tous les détectives.

Généralement les locataires prennent une maison, ou un hangar, qui sont depuis longtemps inhabités. Le stock est déposé assez loin de la dite maison. Dans l'établissement en question, on ne vend que des boissons en bouteilles. Une salle déserte, sans meubles, un mur en planches dans lequel est pratiquée une ouverture en forme de carré. Quand on veut se faire servir, on frappe à ce petit carreau qui s'ouvre immédiatement, on met cinquante cents ou davantage pour une bouteille de bière et la bouteille de bière apparaît. Si la police fait une perquisition, elle ne trouve jamais rien, et encore plus rarement le monsieur qui vous a servi, car il y a toujours une sortie secrète qui lui permet de se sauver avant qu'on ne l'arrête. Je fus même témoin qu'un bootlegger, après être sorti de sa maison, entra par une autre porte et vint aider les détectives à démolir son propre mur. Les braves représentants de la commission ne se doutaient pas que leur aide était précisément celui qu'ils recherchaient.

Monsieur Ernest était propriétaire de plusieurs établissements dans ce genre. Il

pouvait ainsi passer quelques jours dans la région sans qu'on soupçonnât sa présence. L'après-midi de cette même journée, il se rendit à une petite maison que son gérant habitait. C'est là que mademoiselle Hélène vint le rejoindre, car ils se connaissaient très bien.

IX

LE RENDEZ-VOUS

Ernest était depuis quelques instants dans la demeure de son gérant. Une chambre confortablement meublée lui était réservée. D'ailleurs cette petite maison, dissimulée sous un boqueteau dans un rang éloigné, lui appartenait. Monsieur Ernest était riche. C'était un aventurier de haute distinction. Outre ses commerces de liqueurs clandestins, dont il était le propriétaire, il possédait aux Etats-Unis des maisons semblables. Je ne vous décrirai pas la villa où il se trouvait. Ce serait absolument inutile. Je vous dirai simplement qu'à part sa cour, son petit parc, ses deux étages, elle avait un garage qui pouvait abriter deux autos. Pour l'instant il n'y en avait qu'un de remisé. C'était une machine américaine portant une licence de l'Etat de New-York. Ce détail peut vous paraître inutile, mais monsieur Ernest en pensait autrement.

Je disais donc que monsieur Ernest attendait mademoiselle Hélène. Ils avaient rendez-vous. Et mademoiselle Hélène ne tarda pas à arriver.

Nous avons vu comment elle procéda pour se rendre libre. Elle fut bientôt à la maison du gérant et là nos deux amis se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Ils consacrèrent quelques minutes à leurs amours, à leurs caresses. Ah ! quel beau couple cela faisait ! Il était beau, monsieur Ernest, c'était un de ces jeunes premiers marqués que les jeunes filles adorent au cinéma. C'était un Don Juan d'une ligne superbe. Et quels yeux ! La flamme de la passion éclairait son regard. La mobilité de ses expressions lui permettait d'être tour à tour tendre, mélancolique, poétique, amoureux. Et là, il était sincère, car il aimait cette femme, qui était sa femme, car ils étaient mariés. Cette cérémonie eut lieu à New-York dans la plus stricte intimité. Ils s'étaient juré un amour éternel. Ils étaient ambitieux tous les deux, ils vou-

laient arriver et ils se promirent de consacrer toute leur intelligence à un travail, à des intrigues, fussent-elles hors la loi, mais ils seraient riches et leur but était près d'être atteint.

Passons sur leurs déclarations, sur leur enlacement légitime. Laissons cette amoureuse dans les bras de son amoureux et revenons avec eux à la réalité, à l'intrigue qu'ils avaient préparée.

Hélène rompit l'extase qui les enveloppait et lui dit :

— Il faut agir aujourd'hui même. J'ai éloigné les enfants. Le mari est parti pour Chicoutimi. Madame Daigle est seule. Il ne s'agit simplement que de pénétrer dans la maison, ce qui est facile, la porte étant toujours ouverte. Présente-toi comme il est convenu, en agent d'assurance. Fais-toi aider par... A ce propos, as-tu trouvé un nouveau complice facilement supprimable ?

Et cette femme, qui était belle, prononçait avec un cynisme effrayant cette horrible phrase.

— Oui, répondit Ernest qui ne parlait de Jean que comme d'un accessoire, complètement dopé, l'enfant. Je lui ai fait écrire une lettre dans laquelle il reconnaît s'être suicidé. Tu vois, rien n'est plus simple pour... Je l'amènerai avec moi. Nous laisserons l'auto arrêté sur le chemin qui est masqué par les arbres du parc. Sitôt l'argent en notre possession, nous filerons vers Bagotville, nous prendrons le bateau pour Québec, comme le commun des touristes, et ensuite en route vers les Etats. Bien entendu, je serai seul quand j'arriverai chez nous à New-York.

— Ecris-moi dès ton arrivée. Emploie notre langage conventionnel pour me dire où te rejoindre. Au revoir, Ernest. J'espère que cette affaire sera une des dernières que nous ferons ensemble. Après nous aurons toute la vie pour accorder à notre amour les heures de caresses que nous envisions tant tous les deux.

— Ma chérie, notre vie est celle de deux aventuriers de l'amour, qui veulent s'aimer dans le luxe. Les risques sont gros, mais les bénéfices le sont aussi. Pour acquérir la richesse, il faut lutter. Luttons donc. Notre but est si beau. Bientôt nous serons riches, bientôt nous serons réunis pour toujours.

Et ils s'embrassèrent avec amour, avec

vice, avec cette frénésie que seules connaissent les natures perverses et vicieuses. Hélène rejoignit les enfants. Ernest alla retrouver Jean, qu'il surprit en train de priser de la cocaïne.

Allons, se dit-il, je crois que le jeune homme m'aide singulièrement dans ma tâche! Il est dopé jusqu'aux yeux. Le convaincre me sera facile.

X

PREPARATIFS POUR LE VOL

Ernest convainquit facilement Jean qui nageait dans un rêve plutôt qu'il ne vivait. Il fut décidé qu'ils se rendraient sur l'heure à la maison des Daigle. Ernest serait un agent d'assurance, Jean ferait office de débutant solliciteur. On se présenterait avec ces titres. Jean était au courant de ce qu'il avait à faire. C'était simple. Il s'agissait de prendre une petite boîte, pendant qu'Ernest occuperait de son verbiage Madame Daigle. Sitôt la boîte en leur possession, on partirait pour Montréal.

Ernest, cependant, avait expliqué ce vol d'une façon spéciale. Ce n'était plus un vol qu'ils commettaient. C'était un service à rendre à des malheureux qui s'étaient fait extorquer cette somme par monsieur Daigle.

Voici comment Ernest fit comprendre cela à Jean. "Depuis quelques années des travaux considérables se font dans ce comté. Monsieur Daigle, qui les dirige, s'est enrichi aux dépens de pauvres habitants. Je ne veux pas que cela continue et nous allons donner une leçon à cet exploiteur de misère. Je sais que récemment, il a fait exproprier des cultivateurs, en leur faisant prévoir une inondation prochaine. Ces braves gens, qui ont cru aux propos habiles de monsieur Daigle, se sont contentés d'une modique somme en retour de leurs biens. Quelque temps après, monsieur Daigle, se fit servir par la compagnie une fortune, pour les biens en question qu'il avait acquis pour un morceau de pain. Je ne puis tolérer", disait Ernest avec cet air de conviction qui lui était particulier, "je ne puis tolérer que de pauvres gens se fassent ainsi voler par des profiteurs sans scrupules. Nous allons lui jouer un tour à ma façon."

Et Jean, que ce rôle de redresseur de torts impressionnait, promit son concours.

Il userait de tout son courage et de tous ses moyens pour aider à faire retrouver aux habitants l'argent qui leur fut volé.

Dans l'état où se trouvait ce misérable Jean, les subterfuges d'Ernest lui parurent des vérités. D'ailleurs Jean, comme bien d'autres hommes de son âge, aimait ces sortes d'aventures. Toute la nouvelle génération nourrie spirituellement par les films en séries de nos voisins a un goût plus ou moins prononcé pour les aventures.

Ils partirent donc. On dissimula l'auto dans un chemin où les arbres la masquaient. On coupa les fils du téléphone. On entra dès après la sortie du notaire que ni l'un ni l'autre ne connaissait, et tandis qu'une averse dégringolait nos hommes montèrent l'escalier de la galerie et sonnèrent à la porte.

Madame Daigle, qui était allée ranger des affaires dans sa chambre, car toutes les femmes ont des affaires à ranger, descendit et vint leur ouvrir.

Ils se présentèrent comme des agents d'assurance. Hélène avait prévenu Ernest que madame Daigle comptait assurer ses enfants. La conversation s'engagea avec courtoisie. Ernest avait tous les accessoires voulus, polices, table de tarifs, contrats, tout ce qu'il faut pour être un agent d'assurances, et en plus de cela son physique charmeur, sa voix chaude inspiraient confiance.

Après les préliminaires échangés, nous les laissons dans le vif de la discussion. Ernest présente monsieur Lucien Templier, qui n'est autre que Jean.

—Permettez-moi de vous présenter monsieur Lucien Templier, un ami.

—Enchantée, monsieur, dit madame Daigle.

—Très heureux, madame.

—Monsieur Lucien est un nouvel agent à qui j'enseigne le métier, car vous n'ignorez pas que, pour se présenter chez un client, il faut avoir une certaine éducation commerciale. Mon ami Lucien semble avoir d'excellentes dispositions.

—C'est très bien, monsieur. Je vous souhaite bonne chance.

—Je vous remercie, madame, répondit Jean. L'ironie veut que ce soit vous qui me la souhaitiez.

—Pourquoi l'ironie? lui demande madame Daigle.

—Je dis ça en passant, pour rien, répon-

dit Jean qui n'avait pas les idées très nettes.

—Le monsieur qui vient de sortir de chez vous est parti en machine, je crois.

—Oui, pourquoi me demandez-vous cela ? dit madame Daigle, qui ne comprenait pas toutes ces questions.

—Pour dire quelque chose.

Car Ernest voulait se convaincre que tout danger était écarté et qu'il n'avait pas à craindre l'arrivée d'un visiteur. Et il continua :

—Dans notre ligne, il est toujours très difficile d'entrer en matière, alors nous cherchons des à-côté, des bribes de phrases qui mènent au sujet qui nous intéresse. Il y a des travaux assez délicats, et celui que nous entreprenons en ce moment n'est pas sans danger.

—Quel danger y voyez-vous ?

—Dame ! Nous voulons vous compter au nombre de nos clientes. Peut-être allez-vous refuser, dit Ernest qui ne pouvait se décider à agir immédiatement.

—Non, au contraire, mon mari et moi sommes tout disposés à assurer l'avenir de nos deux enfants.

—Voilà qui est parfait.

Jean écoutait cette conversation sans rien dire. Il ne savait pas exactement où il était. Il avait pris de fortes doses de cocaïne depuis son départ de Montréal. Sa pupille était dilatée, ses mains tremblaient.

—Vos enfants ne sont pas chez vous en ce moment ? demanda Ernest.

—Non, ils sont en promenade.

—Vont-ils rentrer bientôt ?

—Ils ne reviendront pas avant six heures.

—C'est ennuyeux. J'aurais voulu les voir.

—Est-ce indispensable ? demanda madame Daigle.

—Oh ! pas absolument.

Ernest regardait d'un oeil inquisiteur l'emplacement du coffre-fort. Il ajouta :
—Monsieur votre mari est-il près de vous ?

—Non, je suis toute seule, répondit madame Daigle qui était à cent lieues de se douter de ce qui l'attendait, "mon mari est à Chicoutimi, il ne rentrera que dans la soirée."

Ernest vint dire à l'oreille de Jean : C'est bien ce que nous avons prévu. N'aie aucune crainte.

Jean, qui avait l'air d'acquiescer, avait avant tout bien peur.

—Vous me demandiez si mon mari devait rentrer bientôt. Sa présence est-elle nécessaire ?

—Il eût été préférable qu'il signât la demande.

Ernest regardait avec insistance le châle que madame Daigle portait sur ses épaules. Puis il lui dit :

—Il vous arrive souvent de rester seule ici ?

—Oui, quelquefois.

—Et, vous n'avez pas peur ?

—Je n'ai que des amis.

—Mais ils sont loin de vous, dit Ernest qui lui lançait un regard étrange.

Madame Daigle, n'y prenant pas garde, lui dit ingénument :

—Je suis isolée du monde. Si l'on me tendait un guet-apens, je serais fichue. Mais je n'y pense jamais.

—C'est un tort.

—Pourquoi ?

Et Ernest, qui se décidait à agir, ajouta :

—Parce que vous êtes là, sans secours, à notre merci.

—Que voulez-vous dire ? répondit madame Daigle qui commençait à n'être plus rassurée.

Et Ernest nerveusement, scandant ses mots :

—Je ne veux pas vous faire languir. D'ailleurs le temps presse. Nous ne sommes ni l'un ni l'autre agent d'assurance. Nous sommes deux aventuriers. Nous avons appris récemment que vous gardiez une somme chez vous et nous venons la chercher.

Madame Daigle, qui ne pouvait en croire ses oreilles répliqua :

—Vous voulez rire, ce n'est pas possible !

—C'est cela, nous voulons rire avec votre argent. C'est pour cela que nous sommes venus.

—Pourquoi plaisantez-vous ainsi ?

Ernest qui voulait épargner ses paroles, dit :

—Allons, madame, décidez-vous. Ouvrez-nous ce coffre-fort.

Et madame Daigle, dans une atroce épouvante, se mit à crier : Au secours ! Au secours !

—Vous savez bien qu'on ne peut pas vous entendre. Vous êtes seule. Personne ne peut venir à votre secours. Vous avez

deux hommes résolus en face de vous. Si vous ne nous donnez pas cet argent, nous serons obligés de le prendre de force.

Madame Daigle, interdite par la peur, ne savait que faire. Voyant le téléphone, elle essaya d'appeler.

—C'est inutile, lui dit Ernest, nous savions que vous étiez seule et nous avons coupé les fils téléphoniques. Donc, aucune chance de secours.

—Mon Dieu! mon Dieu! Mais alors, je suis perdue!

—Ouvrez-nous ce coffre-fort dit Ernest avec force.

—Je n'ai pas d'argent. Cette somme n'est plus ici. Je l'ai remise entre les mains d'une autre personne.

—Facile à dire. Mais nous ne coupons pas dans ce piège.

Madame Daigle, folle de terreur :

—Je n'ai pas d'argent, je vous dis que je n'ai rien. Partez!

Et madame Daigle, ouvrant le coffre-fort, leur montra la cassette vide. Ernest, qui ne croyait pas que l'argent fût autre part que chez elle, lui dit :

—Nous vous donnons deux minutes pour nous dire où vous cachez votre argent. Si vous ne répondez pas, c'est la mort!

Jean, à ce moment, fouillait les tiroirs avec des mouvements nerveux et ne trouvait rien.

Madame Daigle, se sentant perdue, leur disait :

—Je vous en prie, messieurs, au nom de mes enfants, ayez pitié de moi. Je vous assure que je n'ai rien, rien!

—Allons, allons, dit Ernest sauvagement, parlez, parlez, ou sinon je vous étrangle!

Et en disant ces mots, il serra le châle de madame Daigle autour de son cou, il se mit à le tordre, coupant la respiration de sa victime.

—Grâce! Grâce! Ayez pitié! Songez à la souffrance de mon fils, de ma fille, au profond désespoir de leur père. Ayez pitié!

—Pas de pitié disait Ernest la tenant toujours.

—Ah! j'étouffe! Laissez-moi, laissez-moi!

—Peut-être que ce petit supplice vous déliera la langue dit Ernest avec des yeux criminels. Où est l'argent?

—Je n'en ai pas dit madame Daigle dans un souffle.

Ernest serrait davantage. Madame Daigle, d'une voix rauque, disait :

—Ah! c'est atroce! Achevez-moi.... achevez-moi tout d'un coup... Ne me martyrisez pas ainsi... Ne me faites pas assister au spectacle de ma mort.... Je suffoque... Je n'en peux plus!...

—Tant pis pour vous dit Ernest farouchement. Vous voyez bien qu'il faut que nous vous achevions. Sinon vous donneriez notre signalement. Allons! parlez! Evitez-nous de piller votre maison.

Et madame Daigle, à genoux, pantelante, disait :

—Mais tuez-moi... tuez-moi donc, bourreau... Je devrais endurer les pires tortures... Vous ne saurez rien... rien!

—Il faut la finir.

Et Ernest ayant peur qu'un étranger surgisse, dans un moment de rage, serra le châle si fort que le visage de madame Daigle se congestionna, ses yeux sortirent des orbites dans une expression d'atroce épouvante; ses joues étaient violacées. Et, tel un bourreau, Ernest criait avec colère :

—Meurs! meurs donc, gâree!

Et il la traînait par la pièce au bout de son châle.

Jean, que le spectacle de cette mort a dégrisé un moment, se met à trembler. La peur le gagne. Et, comme abasourdi par ce tableau que lui fournit cette moribonde aux yeux injectés de sang, il ne trouve à dire que ces mots :

—Et nous avons fait ça! "

—Vite, à la recherche de la fortune lui dit Ernest nerveusement.

—Non, non! je ne puis. C'est plus fort que moi, j'ai honte, j'ai peur! Mon Dieu! pardonnez-moi!

Et Ernest que le spectacle de ce jeune repentant excédait, lui dit :

—Il ne s'agit pas d'invoquer ton Dieu. Allons, dépêche-toi, je cherche ici. Va voir dans les autres pièces.

Et Jean, qui ne l'écoutait plus, restait hagard et disait comme dans un délire :

—Et nous avons tué cette femme! C'est épouvantable, c'est fini! Je ne pourrai plus vivre!

—Espèce de peureux lui dit Ernest, il ne fallait pas consentir à ce vol. Tes lamentations ne feront que nous perdre. Maintenant que le crime est consommé, cherche, va dans les autres pièces.

Jean se traîne plutôt qu'il ne marche.

Il ne réalise pas. Ce qu'il dit ne veut rien dire. Ce sont des monosyllabes qu'il articule à peine. Il est sous l'emprise d'une peur atroce et sous l'influence de la dope. C'est un fou qui se traîne. Il ne sait plus rien, plus rien !

Ernest est dans un état de nervosité extrême. Il parcourt toutes les pièces, renverse les meubles, fouille les armoires et ne trouve rien, rien ! Il descend dans le salon et il voit Jean regardant la morte. Le jeune homme est hagard. Ses dents claquent les unes contre les autres. De longs frissons agitent son corps. Ernest fouille encore un secrétaire, puis il murmure :

—Rien ! Rien ! Cette femme aurait-elle dit la vérité ?

Et Jean, que cette phrase a frappé, éclate d'une sourde colère, les poings levés, la face convulsée dans une expression de terreur, il dit :

—Oui, elle a dit vrai. Et vous l'avez assassinée. C'est horrible ! Vous m'avez trompé. Vous avez fait de moi votre complice. Vous avez fait de moi un bandit et je vais vous tuer à mon tour.

Il voulut se précipiter sur Ernest, il fit un effort de tous ses nerfs. Ses yeux s'agrandirent et se voilèrent et il tomba comme une masse.

Ernest le porta dans ses bras. Il traversa le jardin sous une pluie torrentielle. Le tonnerre grondait avec force. Les éclairs illuminaient l'ombre du parc de leurs feux aveuglants. Ernest courut à sa machine, jeta Jean sur la banquette du fond, mit en marche et ils partirent sur la grand'route d'une vitesse vertigineuse.

II

UNE FAMILLE EN DEUIL

Monsieur Daigle venait de conclure un nouveau contrat avec une grosse compagnie. C'est le sourire aux lèvres qu'il revenait chez lui. Mille rêves traversaient sa pensée. Il songeait que sa femme allait être joyeuse, car il augmenterait son fonds de secours pour les pauvres. Et qu'est-ce qui faisait plus plaisir à madame Daigle que de faire la charité ? C'est une question qui méritait une réponse. Elle se présenta immédiatement à son esprit. Ce qui lui faisait plus plaisir encore que de faire la charité, c'est de voir ses enfants heureux.

Il pourrait les doter plus largement, puisqu'il serait plus riche. C'étaient donc un double bonheur pour toute la maison. C'est le cerveau occupé de ces nobles idées que monsieur Daigle suivait la route de Chicoutimi. Il passa à Jonquières qu'il traversa plus lentement. Il croisa, en quittant cette ville, une machine qui filait au moins à soixante milles à l'heure.

Encore des fous qui mériteraient de se faire enlever leur licence, se dit-il. Cette machine qu'il venait de croiser était celle du meurtrier de sa femme. Le pauvre homme, qui faisait des châteaux en Espagne, était bien loin de s'en douter. Aussi continua-t-il à échafauder des projets d'avenir.

La route était couverte de flaques d'eau que le éclairs illuminaient de leurs feux intermittents. La pluie tombait avec force, le tonnerre grondait toujours. Il appuyait sur son accélérateur et vers six heures, après avoir mis sa machine au garage, il montait l'escalier extérieur qui conduisait à la porte de chez lui. Cette porte était ouverte. Le vent s'engouffrait dans la maison. Après l'avoir fermée, il se dirigea vers le salon, où sa femme devait vraisemblablement l'attendre. Hélas ! quelle horrible vision l'attendait !

Il alluma le lustre, trouvant curieux que par cette obscurité sa femme ne l'eût point fait. Il se retourna, vit le désordre de la pièce, les meubles renversés, puis ses yeux se portèrent sur le corps de sa femme qui gisait inanimée sur le sol.

Il se pencha sur elle, essayant de la ramener. Une sueur froide inonda son front. Il sentait sous ses tempes le sang affluer et sa pression artérielle était si forte qu'il lui semblait qu'un cercle de fer lui entourait la tête. Son cœur battait précipitamment. Il dit : "Raymonde ! Raymonde ! réponds-moi !" Puis un désespoir sans borne l'envahit, il sanglota ; son cœur le faisait tant souffrir qu'il avait peine à respirer. Il resta comme abasourdi ne faisant aucun geste. Les larmes coulaient sur ses joues, il était malheureux. Ce n'était plus un homme, c'était une loque humaine déchirée par la douleur.

Un temps, dont il n'aurait pu préciser

la durée, s'écoula. Il se ressaissait. Il prit le téléphone et voulut appeler le docteur. Mais les fils étaient coupés. Il sortit, sauta dans sa machine, descendit chez maître Bernard qu'il trouva dans son bureau, où il entra en chancelant.

Le notaire le fit asseoir. Monsieur Daigle avec des sanglots dans la voix, des phrases entre coupées, conta le drame.

— C'est un crime, dit-il... on me l'a tuée... Prévenez le docteur... prévenez la justice... cachez cette horrible vérité à mes enfants... Moi, je sens que je ne puis plus... je sens que je vais mourir... Et il s'évanouit.

Maître Bernard sonna sa bonne, qui l'aidera à coucher monsieur Daigle sur un divan. Frictionnez-lui les tempes avec du vinaigre. Tâchez de le ramener. Les efforts de la servante furent inutiles.

Monsieur Bernard téléphonait au curé. Il savait que les enfants étaient au presbytère, les ayant vus y entrer en compagnie de l'abbé.

— Allo, monsieur le curé...

En quelques mots concis, il mit le pasteur au courant de l'horrible tragédie, et il ajouta :

— Gardez les enfants sous un prétexte quelconque. Dites, par exemple, que c'est leur mère qui vous téléphone, et qu'elle vous prie de les retenir au presbytère en attendant que l'orage cesse. Envoyez-moi discrètement mademoiselle Hélène.

Étant assuré que les enfants ne retourneraient pas chez eux, le brave notaire téléphona au docteur, ensuite au chef de police, lui demandant d'amener des hommes avec lui.

Le docteur arriva. Il s'occupa de donner les premiers soins à monsieur Daigle, qu'il ranima. Mais le pauvre homme avait la tête en feu. Le docteur diagnostiqua une congestion cérébrale.

Maître Bernard était ému, mais il gardait son sang-froid.

Quand mademoiselle Hélène arriva, on la mit au courant. Elle pâlit, puis instinctivement demanda si les criminels étaient arrêtés, si on avait leur signalement. Cette question fut posée avec tant d'angoisse, que cela surprit un peu maître Bernard. Et lorsqu'il lui répondit qu'on ne savait rien sur l'auteur du crime, ma-

demoiselle Hélène marqua une telle expression de soulagement que cela surprit encore bien davantage notre notaire. Mais il n'en fit rien paraître.

Le chef de police arriva avec ses deux hommes. Trois machines étaient à la porte du notaire.

Les deux policemen transportèrent monsieur Daigle dans sa machine et restèrent avec lui. L'un deux conduisit, l'autre soutint le malade. On se rendit à la maison du crime. Le chef de police examina les lieux et trouva à terre un papier qu'il dissimula dans sa poche.

Mademoiselle Hélène épiait tous ses gestes et maître Bernard surveillait mademoiselle Hélène. Cela, de part et d'autre, se faisait très discrètement.

Les deux policiers, après avoir porté monsieur Daigle dans sa chambre, l'avaient déshabillé. Ils le laissèrent se reposer. Le docteur constata le décès de madame Daigle. Mort par strangulation criminelle. Puis on la transporta dans sa chambre. On fit envoyer l'entrepreneur des pompes funèbres. Le désordre de la maison fut réparé. La chambre mortuaire fut décorée. Puis on y installa le cadavre.

Vers neuf heures, monsieur le curé arriva. Il avait préparé Pierre et Jacqueline à la terrible nouvelle. Il les avait confessés. Ils avaient dit avec le vénérable prêtre une longue prière et celui-ci leur fit un sermon où il faisait ressortir les cruelles épreuves que Notre Seigneur pouvait faire subir à ses enfants. Leur ayant parlé de la fragilité de nos existences, des cruelles pertes qui peuvent nous frapper, il eut le courage de leur dire la tragique vérité.

Les petits eurent le cœur déchiré. Ils adoraient leur maman. Ce deuil inattendu les plongea dans un affreux chagrin. Ils s'agenouillèrent au chevet de la défunte et prièrent toute la nuit. On entendait des sanglots se mêler au bourdonnement des paroles pieuses. Les larmes voilaient leurs yeux. Puis, la fatigue engourdisant leurs corps, leurs têtes se rapprochèrent et ils s'endormirent soutenus l'un par l'autre.

Dans un cadre tendu de noir, où une sainte femme reposait pour toujours, deux anges éplorés et rompus dormaient près d'elle.

XII

LA VAMPIRE

Ce crime avait eu son écho dans la presse. La mort mystérieuse de madame Daigle avait intéressé bien des gens pendant de longs jours. Mais l'enquête de la justice n'ayant découvert aucune piste, le public oublia vite ce drame et, en indifférent qu'il est, il se passionna pour d'autres aventures que les grands quotidiens publient tous les jours.

Madame Daigle était enterrée depuis un mois. Les enfants avaient suivi en pleurant la dépouille mortelle de leur maman. Monsieur Daigle, cloué au lit par une fièvre cérébrale, n'avait pu assister à la cérémonie. Tous les notables du comté étaient venus apporter un dernier hommage de sympathie à la chère disparue.

Sur les conseils du notaire et du docteur, les enfants retournèrent à leurs études. Le docteur leur avait bien recommandé de suivre en tout point, maintenant et toujours, les instructions de leur papa.

—Soyez obéissants envers lui. Ne le chagrinez pas. La moindre déception pourrait lui être fatale.

Les chers enfants obéirent au docteur. Ils cachaient leur peine, pour ne pas que leur papa pût la soupçonner. Jacqueline entra au couvent de Roberval, Pierre retourna au séminaire de Chicoutimi.

La nuit, on peut entendre dans les dortoirs de ces deux institutions, dans un petit lit à Roberval, une toux sèche et de longs sanglots et dans un lit plus grand à Chicoutimi, de longues prières et de profonds soupirs. Ces enfants garderont toujours le souvenir de leur maman. Ils ne cesseront jamais de la pleurer.

Hélène n'avait pas quitté la maison. Savait-elle ce qu'était devenu Ernest? Elle devait le savoir, car lorsqu'elle était seule dans le grand salon, elle ne trahissait aucune inquiétude.

Les enfants étant partis, elle restait avec le malade et la vieille cuisinière. Elle sut très bien établir une différence de classe entre le cordon bleu et sa distinguée personne. Un jour, la vieille femme proposa de dîner avec elle pour qu'elle s'ennuyât

moins. Hélène lui répondit : "Je suis l'intendante de cette maison. Tâchez de garder vos distances et ne venez pas m'importuner avec vos sottes invitations. Trouvez bon qu'à l'avenir nous ne voyions que pour les motifs du service. Soyez assurée que je puis me passer de votre compagnie. J'aime la solitude. Tenez-vous le pour dit."

Et la pauvre vieille retourna à ses chaudrons et ne lui parla plus.

Hélène soignait Daigle dévotement. Depuis un mois, elle s'appliquait à rechercher tout ce qui pourrait faire plaisir au malade. Celui-ci commençait à se lever. Elle l'aidait à s'installer dans le grand fauteuil du salon, prenant mille précautions pour que sa tête soit mollement appuyée sur un coussin qu'elle avait brodé pendant la maladie du patient. Elle mettait un pouf sous ses pieds.

Le salon est bien changé depuis la disparition de Raymonde. La sainte ne l'eût pas reconnue. Madame Daigle se plaisait dans sa maison, où tout était riant et gai, mais où on sentait, à la disposition des meubles, dans la façon de pendre un cadre, la main d'une ménagère honnête et propre. Tout était sévère de son temps. Tout rappelait l'ordre et le devoir, la tranquillité d'une âme saine. Aucune recherche d'artifice, de trompe-l'œil. Sa maison était l'image de son âme. Mais aujourd'hui elle était la reproduction, la mise en scène de l'intrigue qu'Hélène avait échafaudée.

Ah! c'était une artiste, mademoiselle Hélène. Elle connaissait la puissance du décor. Elle savait trouver l'ambiance désirée. Elle avait demandé à monsieur Daigle s'il aimait la musique. Elle avait peur, disait-elle, que dans sa solitude, le pauvre homme pensât trop à son chagrin. Elle voulait le distraire...

Monsieur Daigle, devant tant de bonté, ému par tant de zèle, avait abandonné à sa gardienne tout le pouvoir qu'elle désirait. Ma convalescence, disait-il, me semble douce. Vous me faites oublier mes peines. Votre sollicitude est si grande qu'elle m'émeut. Faites ce que vous désirez. Transformez la maison, si cela peut vous être agréable. Les objets déplacés déplacent les souvenirs. Je ne veux pas trop me rappeler les miens; ils sont trop tristes. Je ne vous demande qu'une chose, c'est de conserver pieusement en ordre la chambre

de la morte. C'est là que j'irai méditer lorsque je serai guéri. C'est là que je retrouverai le passé.

—Mais, si vous voulez guérir, il faut écarter de votre esprit tout ce qui pourrait vous rappeler le grand malheur. Je me charge de vous créer une nouvelle atmosphère, qui vous aidera à reprendre goût à la vie.

Cette atmosphère était créée. De nombreux coussins étaient jetés avec un désordre artistique sur un divan recouvert d'une soie grenat. Des lampes à pied éclairaient faiblement de leur lumière chaude ce nid fait pour l'amour. La cheminée, de son foyer électrique, qu'on n'allumait jamais autrefois, éclairait aujourd'hui de ses flammes bleues et vacillantes le parquet ciré sur lequel elles se réfléchissaient. Le Victrola avait été modifié. On avait peint sur sa toile un paysage d'automne, où deux amants enlacés, perdus dans leur rêve, regardaient mourir le jour. Et cela, avec un éclairage combiné placé derrière la toile, éveillait en l'esprit des idées romantiques. Les lourds rideaux, de même teinte que la soie du divan, masquaient les fenêtres. Un bouddha au ventre noble regardait de son oeil mystique la fumée de l'encens qui lui montait au nez. Un brûle-parfum exhalait de ses flammes mourantes une senteur exquise d'une essence rare et grisante. C'était un salon pour névrosés, une de ces pièces que l'on voit quelquefois chez les femmes galantes, qui attirent chez elles les messieurs fortunés.

Hélène ondulait au milieu de ce décor. Elle prenait des poses langoureuses, des attitudes étudiées et Daigle la regardait des journées entières, croyant que ses façons d'agir étaient naturelles, étant loin de penser que cette femme voulait le séduire.

Un autre mois se passa. Le soir, on écoutait le Victrola reproduire de cette musique hawaïenne, qui sait si bien nous émouvoir. On fumait des cigarettes égyptiennes et la fumée montait au plafond, où les yeux la suivaient avec leurs rêves.

Daigle était très impressionné, parfois mal à son aise. Elle était décidément bien tentante. Quand elle le faisait boire, elle le frôlait inconsciemment, du moins le pensait-il. Il respirait l'odeur de sa chair parfumée, de cette chair qui frémissait quand elle s'approchait de lui. Ses lèvres étaient

toujours humides, ses narines toujours palpitantes.

Ah! comment résister à tant de charme? Comment n'être pas tenté d'enlacer cette taille si souple, d'écraser de ses lèvres cette bouche vermeille? Daigle pensait à tout cela. Il avait oublié ses peines. Il attendait avec une impatience fébrile que le jour se levât pour recommencer la griserie de la veille.

N'ayant pas connu toutes ces sensualités, cela était nouveau pour lui et le troublait profondément.

Hélène, qui voyait les progrès de la passion envahir le coeur de cet homme, devenait plus pressante, plus irrésistible. Cela dura des mois. Tous les quinze jours, Hélène allait à Montréal pour faire des achats et rencontrer des amies, du moins c'est ce qu'elle disait à monsieur Daigle. Lorsqu'elle revenait, c'était une fête. Il lui offrait des cadeaux. Il faisait préparer un souper délicieux et l'on débouchait le champagne. Au temps des vacances les enfants étaient choyés par mademoiselle Hélène. Elle continuait à les promener, elle les conduisait à la messe.

Pierre et Jacqueline se méfiaient de cette femme, dont leur père cependant leur disait tant de bien.

XIII

LES FIANCES

Deux ans se passèrent. Hélène décidément avait de la suite dans les idées. Elle conservait toujours ses fonctions d'intendante. Monsieur Daigle continuait ses travaux et gagnait un argent fou. Il venait de passer un nouveau contrat qui lui vaudrait une fortune. On commençait la construction de la Chute à Caron. Il était un des principaux entrepreneurs de cette affaire. On sait que cette entreprise se chiffre à plusieurs millions. Il aurait une bonne part du gâteau. Cette perspective était loin de déplaire à mademoiselle Hélène.

Pierre devait finir ses études cette année. Il passerait son baccalauréat-ès sciences en juin et après il viendrait se reposer chez son père.

Jacqueline devait quitter le couvent de Roberval, sa santé ne lui permettant pas de suivre ses cours.

Daigle vivait avec Hélène dans une si chaude intimité qu'un soir de printemps, ce qui devait arriver arriva. Ils étaient assis après le souper l'un près de l'autre sur le divan, le Victrola jouait une musique exotique et langoureuse, le brûle-parfums exhalait de ses flammes mourantes une senteur rare et enivrante, Daigle sentit l'odeur de la chair palpitante d'Hélène, il n'y tint plus, il lui prit les mains, l'attira vers lui, lui écrasant de ses lèvres sa bouche mouillée et vermeille.

.....

Hélène se ressaisit. Il s'excusa, il lui avoua sa flamme et il finit par la phrase qu'elle attendait: "Voulez-vous être ma femme?"

Un temps normal pour une demande aussi sérieuse fut sollicité et.... en juin on annonça aux enfants, dans ce même salon où la maman était morte, qu'ils allaient avoir désormais une seconde mère.

XIV

LES REMORDS DU DOPE

Revenons un peu en arrière. Nous avons laissé Ernest et Jean filer d'un vitesse vertigineuse sur la grand'route. Nous avons croisé Daigle revenant chez lui le jour du crime, et nous savons que la machine conduite par Ernest filait bon train. Il modéra en traversant Jonquières, puis il prit un chemin de terre avant d'arriver à Chicoutimi. L'endroit était désert. La pluie le préservait de l'arrivée d'un intrus.

Il installa confortablement Jean sur la banquette arrière, il le couvrit et le rani-
mant avec plusieurs gorgées de Scotch, il lui fit prendre, profitant de son ahurissement, quelques fortes prises de cocaine.

Jean, tout hébété, s'endormit à nouveau d'un sommeil quasi léthargique.

Ils continuèrent leur chemin jusqu'à Bagotville. Le bateau était à quai. Ils embarquèrent. Ernest prit une cabine et se fit aider pour monter son camarade qui était malade. Le matelot qui l'aida se permit de lui dire en riant: "Some brosse! Avec un chum comme celui-là, vous ne devez pas vous amuser." Ernest ne répondit pas.

Ils arrivèrent le lendemain soir à Québec.

Jean avait dormi pendant vingt heures sans arrêt. Aussi, à son réveil, ne rassemblait-il pas très bien ses idées. Ernest lui proposa à boire. Jean ne demandait pas mieux. Puis il lui offrit de la dope. Le malheureux eut un sourire et la main tremblante, en véritable cocainomane, il en prit plusieurs prises.

Ils débarquèrent. On traversa Québec. Ils partirent à toute vitesse sur la route de Montréal. Arrivés à quelques milles de la ville, Ernest stoppa. Il fit descendre Jean, qui était éveillé. Il sortit un revolver, voulut tirer, mais à ce moment, les phares d'une automobile qui se dirigeait vers Montréal, éclairèrent la route. Ernest n'eut que le temps de repousser son complice d'un violent coup de pied. Jean tomba comme une masse dans le fossé et s'endormit.

En moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, cela avait été fait. Ernest repartit à toute vitesse, laissant derrière lui une nouvelle victime.

.....

Jean ne se réveilla qu'au petit jour. Il était en pleine campagne. On apercevait au loin Montréal. Par instinct il s'y dirigea. Il alla retrouver un de ses amis qu'il avait connu dans un club. C'était un dopé. Il pensa aller le rejoindre parce qu'il avait sur lui de la cocaïne, convaincu qu'avec cette poudre il obtiendrait de lui un gîte. Ses espoirs furent réalisés. Son camarade le reçut et ils se mirent à prendre du stupéfiant tous les deux.

C'était plutôt une force mystérieuse, un instinct de bête qui conduisait Jean. Il ne raisonnait pas ce qu'il faisait. C'était machinal. Pendant deux ans, il vécut une vie de brute, travaillant sur les quais, couchant dans un taudis, mangeant à peine.

Dès qu'il avait une éclaircie dans son esprit, il pensait à cet affreux crime. Alors, il se dopait pour l'oublier. Il travaillait dans les magasins et achetait avec son salaire de la dope. Puis le remords le rongea. Le poison ne pouvait plus l'empêcher de penser. Il avait des cauchemars affreux, des crises de folie.

Un jour, n'y tenant plus, il prit le train et vint au lac St. Jean.

Il arriva le matin. Le train le laissa sur le quai de la gare de St. Joseph d'Al-

ma. Il était désespéré, ne connaissant pas les routes. Il fit mille détours pour se rendre à St-Bruno, qu'il toucha enfin. Il rôda autour de la maison du drame. Celui qui l'aurait rencontré, l'eût pris pour un fou. Il avait des tics nerveux, une marche incertaine, ses yeux étaient hagards.

XV

LE PRESBYTERE DE L'ABBE RICHARD

A côté de l'église une coquette maison de brique rouge abritait deux personnes. Cette maison n'était autre que le presbytère. Une salle de travail dont les murs soutenaient des planchettes et les planchettes portaient de nombreux livres. Un bureau sévère, quelques meubles d'un style sérieux, des cadres religieux, un grand crucifix fixé au-dessus de la porte.

Les autres pièces étaient distribuées comme suit : Une salle à manger, une cuisine et trois chambres à coucher. L'une de ces chambres était celle de l'abbé, la deuxième était habitée par Louise et la troisième était à la disposition des distingués visiteurs.

Il était environ quatre heures de l'après-midi en ce même jour où Pierre et Jacqueline avaient appris les fiançailles de leur père.

Monsieur le curé était sorti après le dîner. Il avait été porter quelques pièces d'argent à madame Bertrand, qui venait de mettre au monde un nouveau rejeton, son dix-septième.

Louise était seule au presbytère. Elle lavait le prélat de la cuisine et chantait tout en travaillant un cantique à la bonne Sainte Vierge. Sa voix était aigue et traînante. Ses soixante années d'existence avaient un peu voilé ses cordes vocales. Aussi l'harmonie de ce cantique, harmonie très belle, perdait un peu de sa valeur en étant vocalisée par dame Louise.

C'était une curieuse personne, dame Louise, avec ses yeux de hibou, sa face ridée comme une pomme de reinette et ses mains déformées par un demi-siècle de travail. Cependant, à part ses nombreux défauts physiques, elle avait une belle âme, l'âme de ces vieilles filles qui ont gardé sans effort toute leur vie leur virginité. Aucune souillure de l'homme n'entachait

cette maigre personne. Elle avait passé dans la vie en chantant des cantiques, en communiant trois fois la semaine, en travaillant tous les jours. Elle servait depuis près de vingt ans monsieur le curé. On aurait pu lui reprocher quelques petits vices, tels que la gourmandise, la curiosité, car elle était très curieuse, dame Louise, je peux même vous confier qu'elle écoutait aux portes. Elle était même aussi un brin bavarde, mais au demeurant, c'était une excellente personne.

Dame Louise frottait le prélat avec ardeur et chantait avec le même sentiment lorsque la sonnette tinta. Dame Louise enleva son tablier, trotta jusqu'à la porte et aperçut sur le seuil une maigre figure de jeune homme, les joues creuses, le teint bilieux.

—Est-ce que je pourrais parler à monsieur le curé ?

—Monsieur le curé est absent, répondit sèchement dame Louise, qui n'aimait point ce genre de tête de revenant.

—A quelle heure sera-t-il de retour ? dit le jeune homme, en meurtrissant sa casquette de ses doigts nerveux.

—Il ne sera pas ici avant cinq heures.

Après avoir remercié et salué dame Louise, Jean, car c'était lui, redescendit l'allée du presbytère de son pas mal assuré de somnambule. Cette visite laissa dans le cœur de la vieille fille un certain malaise. Sa curiosité habituelle fut en éveil et elle se posa différentes questions sur ce que pouvait être ce jeune homme qu'elle ne pouvait placer. Elle continuait ses réflexions intimes en les accompagnant d'un "Kyrie Eleison" muissant et voilé, lorsque monsieur l'abbé Richard entra.

Dame Louise, qui était chez elle au presbytère, vint dans le bureau de monsieur l'abbé et là nous les laisserons échanger leurs ruses.

—Vous êtes déjà revenu, monsieur le curé ?

—Eh ! oui, je devais aller voir madame Bertrand.

—Je sais, monsieur le curé. Mais elle demeure loin. Comment se fait-il que vous soyez déjà arrivé ?

—Vous êtes une bavarde, Louise. Si vous me permettiez de m'expliquer, cela vous éviterait bien des phrases.

—Vous êtes méchant aujourd'hui, monsieur le curé.

—Je suis ennuyé.

—A propos des Bertrand?

—Mais non. Les Bertrand vont très bien. Madame Bertrand est une femme admirable. Elle a un enfant tous les ans. Si toutes les mères de famille étaient aussi prolifiques, si elles pouvaient doter leur patrie aussi généreusement, le Canada serait avant un siècle le pays le plus peuplé au monde.

—Tout ça ne me dit pas où vous êtes allé.

—Curieuse! lui dit le prêtre. Louise, vous réunissez tous les défauts. C'est pour cela que je vous aime bien.

—Merci!

—Je voulais aller voir madame Bertrand, que je croyais chez elle, gardant le lit. Cette femme est un prodige de vitalité. Aussitôt son enfant mis au jour, elle se lève et sort. Le notaire que je viens de rencontrer, m'a dit l'avoir vu prenant l'autobus à St. Bruno.

—C'est pour cela que vous êtes rentré si tôt?

—Oui, Louise. Votre curiosité est-elle satisfaite?

—Oui, monsieur le curé.

—Tant mieux! Personne n'est venu me demander?

—Si, monsieur le curé. Un jeune homme qui paraissait anxieux. On eût dit un fou. Il voulait vous voir immédiatement. Je pense que c'était pour se confesser. Il n'avait pas l'air d'avoir la conscience bien tranquille.

—Est-ce un gars de la paroisse?

—Non, je ne l'ai jamais vu. Je lui ai dit que monsieur le curé ne rentrerait pas avant cinq heures. Je reviendrai, a-t-il répondu. Et il est parti en titubant comme un homme ivre.

—Je ne vois pas qui cela peut-être.

—Moi non plus. Avez-vous des nouvelles des Daigle?

—Non, je ne sais pas ce qu'ils font, répondit le prêtre. Depuis l'assassinat de cette sainte femme, la maison de Daigle reste fermée aux visiteurs.

—On dit que monsieur Daigle a beaucoup souffert.

—Oui, beaucoup. Il a eu une forte fièvre cérébrale. Il a fait de la neurasthénie. Cet assassinat l'avait plongé dans

une tristesse de névropathe. Mademoiselle Hélène, son intendante, était la seule personne qui pouvait l'approcher. Il ne recevait aucun visiteur, pas même ses intimes. Ainsi, maître Bernard, depuis deux ans, ne l'a pas vu cinq fois.

—On dit qu'il serait au mieux avec son intendante, ajouta dame Louise. Certaines personnes affirment qu'il lui aurait promis le mariage.

—On le dit. Et ça ne fait pas deux ans que Madame Daigle est morte! Peut-on oublier en si peu de temps une créature aussi noble?"

Et dame Louise, avec un superbe mépris:

—Les hommes sont tellement égoïstes!

—Merci!

—Ce n'est pas pour vous, monsieur le curé."

—Les hommes, c'est une collectivité, dont je fais partie."

—Je ne pensais pas à vous, pardon. Pierre et Jacqueline sont-ils arrivés de pension?

—Depuis deux jours. Je suis étonné de ne pas les avoir vus.

—Ils ne sont pas consolés de la perte de leur mère, ces pauvres petits.

—Ce sont de bons enfants dit le vénérable prêtre dans un soupir.

—Je ne sais pas comment ils prendront la nouvelle.

—Quelle nouvelle?

—Le mariage de leur père.

—Mais il n'est pas sûr que monsieur Daigle se remarie. Je n'en serai certain que lorsqu'ils viendront me voir pour la publication des bans.

A ce moment on entendit sonner et monsieur l'abbé Richard invita Louise à aller ouvrir.

C'étaient Pierre et Jacqueline qui, après avoir appris les fiançailles de leur père, le cœur meurtri, avaient quitté la maison et venaient au presbytère chercher réconfort dans les conseils du vénérable prêtre qui leur était si cher.

Louise les introduisit dans la salle de travail où elle avait laissé l'abbé. En les voyant, le prêtre leur dit:

—Ah! je savais bien que vous viendriez me voir.

—Bonjour, monsieur le curé, lui dit Pierre.

—Je suis heureuse auprès de vous, mon père, dit Jacqueline.

—Comme vous avez changé et grandi depuis les dernières vacances! Toi, Jacqueline tu as l'air bien malade.

—Le chagrin la tue, répondit Pierre.

—Il faut se faire une raison, ma petite.

—Elle est atteinte d'un mauvaise toux, ma pauvre soeur.

—Oh! non, oh ce n'est rien, répondit Jacqueline.

Et paternellement, le prêtre lui dit:

—Faut bien te soigner, Jacqueline, fais attention.

Après un silence, Pierre dit dans un soupir:

—Nous sommes venus vous faire une pénible confession.

—Laissez-nous, Louise, voulez-vous, lui dit le prêtre.

Louise, qui s'était dirigée vers la porte, mais qui écoutait de toutes ses oreilles, répondit:

—Je me retirais, monsieur le curé.

Et en sortant, avec un soupir, elle dit entre ses vieilles dents: "Pauvres petits!"

Dès qu'ils furent tout seuls, le curé s'assit dans un grand fauteuil et invita ses deux jeunes visiteurs à s'approcher de lui.

C'est dans ce cadre pieux que les enfants vidèrent leur coeur à leur directeur de conscience.

—Allons, qu'est-ce qu'il y a, mes chers enfants, leur dit le prêtre.

Pierre commença:

—Si vous nous voyez si tristes, c'est qu'une circonstance imprévue s'ajoute à notre misère.

—Une circonstance qui nous affecte beaucoup dit Jacqueline.

—Confiez-vous, mes amis. Si je puis vous aider, je le ferai de tout mon coeur.

—Vous savez, monsieur le curé, qu'après la mort de notre mère, nous avons eu beaucoup de chagrin, nous avons souffert terriblement. Papa devint neurasthénique. Il était maussade. Il ne pouvait même plus tolérer notre présence. Cet assassinat avait affecté ses nerfs. Nous, nous avons beaucoup pleuré. Nous sommes encore et serons toujours en deuil. Nous n'oublierons jamais notre mère. Papa, au contraire, a eu un brusque désespoir, puis l'accalmie est venue. Ses affaires l'ont absorbé. Il a trouvé dans sa vie des con-

solations. Il a même trouvé une future épouse.

—Alors, les bruits qui courent seraient exacts? demanda le prêtre.

—Hélas! oui, répondit Pierre. Si hier, jour de notre arrivée, nous ne sommes pas venus vous voir, c'est que nous avons appris que mademoiselle Hélène était la fiancée de notre père. En apprenant que cette femme prendrait la place de notre maman, tous nos souvenirs d'enfance remontèrent à notre esprit. Et malgré nous nous pleurions à la pensée qu'une autre aurait à l'avenir les mêmes droits que la chère disparue.

L'abbé ému par le désespoir de ces enfants, après une longue réflexion, et voulant les consoler, leur dit:

—Votre père est jeune. Il a droit à se refaire une vie. Il ne faut pas penser qu'à vous, mes petits.

—C'est juste, dit Jacqueline. Mais depuis deux ans nous vivons avec notre chagrin. Nous ne pouvons, du jour au lendemain, rompre avec les souvenirs qui nous rattachent au passé.

—Jacqueline est jeune, dit Pierre. Ce drame d'il y a deux ans l'a terriblement éprouvée. Elle ne peut pas se faire à l'idée que notre père ait oublié si vite la première compagne de sa vie.

—Il faut prendre ce mariage avec respect, leur dit le prêtre. Vous devez avoir pour votre future belle-mère tous les égards que vous aviez pour la défunte.

—C'est ce que nous comptons faire, lui dit Pierre. "Nous serons gentils avec cette dame. D'ailleurs nous ne voulons pas causer de chagrin à notre père. Le médecin nous a défendu de résister à ses volontés. Il ne lui faut aucune contrariété. Et comme nous l'aimons du plus profond de notre coeur, nous supporterons tout. Nous serons affectueux pour son épouse, mais nous n'oublierons jamais notre vraie maman.

—"Vous avez raison, mes enfants" dit l'abbé Richard avec émotion. Gardez toujours dans votre mémoire le souvenir de cette sainte femme qui vous a prodigué tant d'amour. Moi-même je suis ému lorsque je pense à toutes les belles qualités dont elle était douée. Je comprends votre chagrin et je m'y associe de tout mon coeur.

—Nous sommes venus, monsieur le curé, lui dit Jacqueline, parce que nous souff-

fraîchi et qui plus est père de deux enfants. Cette personne a une idée de derrière la tête. J'en mettrais ma main au feu.

—On devrait vous y mettre la langue, Louise. Vous calomniez une créature que vous ne connaissez pas. C'est un tort.

Et monsieur le curé, en disant cela, ne le pensait pas beaucoup.

On entendit sonner. Et avec un petit sourire de bonté, l'abbé Richard ajouta : "Allez ouvrir, Louise. Malgré vos petits défauts, vous êtes une excellente femme."

Louise introduisit mademoiselle Hélène et monsieur Daigle. Hélène, qui se sentait forte de cette union, avait déjà changé son air dévoué et semblait arrogante. Elle en fit preuve dans le dialogue qui va suivre.

—Bonjour, madame Louise, dit monsieur Daigle.

Louise se retira après avoir toisé d'un air de mépris Hélène et Daigle. Puis un profond soupir s'exhala de sa chaste poitrine. En refermant la porte du bureau, où elle avait fait passer les visiteurs, elle dit : "Hélas ! combien la chair est faible !" Puis elle se signa et retourna entre temps à sa cuisine.

Pendant ce temps le prêtre et les deux futurs époux commençaient une conversation. Après les échanges conventionnels de politesses, monsieur Daigle dit :

—Permettez-moi de vous présenter ma fiancée, mademoiselle Hélène Lefort, que vous connaissez déjà depuis quelques années. En vous disant ma fiancée, vous devinez le but de notre visite.

—Je ne saisis pas exactement, dit le prêtre qui comprenait trop bien.

Avec une certaine fierté, Hélène répondit :

—Nous venons, mon futur mari et moi, vous demander de bien vouloir publier notre mariage.

—Il va sans dire que nous vous paierons la dispense et que nous nous contenterons d'une seule publication ajouta monsieur Daigle.

—Mademoiselle a-t-elle son baptistère, demanda le curé.

—Le voici, monsieur le curé, dit Hélène, en le lui présentant.

—Bien ! Je m'occuperai de cela le plus tôt possible. Quelle date avez-vous choisie pour le mariage ? demanda l'abbé.

—Le 10 juillet, répondit Daigle.

—Quant aux autres petites formalités administratives, dit le prêtre, nous arrangerons cela.

—C'est bien, dit monsieur Daigle.

—Avez-vous des pauvres dans votre paroisse, monsieur le curé ? demanda Hélène.

—Depuis que vous habitez notre pays, vous devriez en être informée. C'est une question que n'eût pas posée la première femme de monsieur Daigle. Elle savait que les paroisses les plus favorisées en ont toujours.

Et d'un geste hautain qui voulait qu'on l'admire, Hélène dit :

—Voici cent dollars. Cela contribuera à soulager leur misère. Et puis, en outre, ça porte bonheur de faire la charité. D'ailleurs, le geste est si beau.

Monsieur le curé, qui a trouvé cette réplique de mauvais goût :

—Tout est dans l'intention, mademoiselle. Vis-à-vis de Dieu, un sou donné avec désintéressement vaut cent dollars donnés avec l'espoir d'une récompense.

Hélène vexée répondit sèchement : "Je vous remercie de cette leçon, monsieur le curé."

—Je suis prêtre, mademoiselle. Mon devoir est d'en donner à ceux qui en ont besoin.

Hélène, gênée par le froideur qui a accueilli son don, dit, après un silence causé par un malaise général :

—Nous n'avons plus rien à faire ici, je crois.

Et monsieur Daigle, très gêné, répondit :

—Non... non... n'est-ce pas, monsieur le curé ?

Le curé, souriant, répondit :

—Je ne vous chasse pas, monsieur, madame.

—Nous le constatons, dit Hélène, mais nous avons des courses à faire. Au revoir, monsieur le curé, et encore une fois merci !

Les deux fiancés partirent. Hélène était loin d'être de bonne humeur, mais elle n'en fit rien paraître. Monsieur Daigle la consola par des mots d'amour. Il lui fit comprendre que sa première femme était estimée de ses amis et que ceux-ci accueilleraient avec rancœur son nouveau mariage. Il lui promit de faire en sorte qu'à l'ave-

nir elle n'aurait plus à affronter des paroles désobligeantes.

C'est dans cet état d'esprit qu'ils montèrent en voiture et se dirigèrent vers Chicontimi, où ils allaient faire des achats.

Monsieur le curé, resté seul, était en proie à des réflexions bien tristes. Ayant jugé mademoiselle Hélène sous un nouveau jour, il en conclut que les pauvres enfants auraient une vie bien malheureuse avec cette seconde mère. Il ajouta tout haut, comme pour résumer sa pensée :

— Cette femme est fausse, méchante et hypocrite. L'avenir me dira si je me suis trompé.

Louise, qui rentrait dans le bureau au moment où l'abbé Richard prononçait cette phrase, lui dit d'un ton solennel :

— Que c'est mal de calomnier ainsi une personne !

— Je vous remercie de cette leçon, Louise.

— Je suis servante d'un prêtre, et mon devoir est de donner des leçons à ceux qui en ont besoin.

L'abbé Richard, qui reconnaissait ses propres paroles, répondit :

— Très bien ! Je ne vous demanderai pas après cela si vous avez écouté à la porte.

Et d'un ton piteux, les yeux baissés, Louise répondit :

— Je m'en accuse, mon père.

Le prêtre, d'un colère simulée, ajouta :

— Je vous le défends, Louise.

— Quoi ? de m'en accuser ? dit Louise ingénument.

— Non ! de recommencer, lui dit le prêtre sur le même ton.

Et Louise alla préparer le souper, en demandant pardon au bon Dieu de son vilain défaut de curiosité, et en ajoutant dans sa prière quelques vœux de bonheur pour son vénérable maître.

Monsieur le curé lut son bréviaire et pria aussi pour les enfants affligés.

XVI

LA CONFESSION DU FAIBLE

Il était à peu près six heures lorsque Jean sonna à la porte du presbytère.

— Monsieur le curé est là ? demanda Jean.

— Oui, monsieur. Veuillez entrer.

Jean avait peine à se tenir debout. Il salua le prêtre et lui dit :

— Excusez-moi, monsieur le curé, mais je tombe de fatigue. Et, désignant un fauteuil, il demanda : Vous permettez ?

Il était au bout de ses forces. Sur un signe affirmatif du prêtre, il se laissa tomber plutôt qu'il ne s'assit. Il respirait avec difficulté.

La pièce était éclairée par les rayons du soleil mourant. Et dans cette faible lumière le ministre de Dieu écouta la pénible confession du désespéré.

— J'aurais dû me présenter, dit Jean. Mais vous excuserez mon trouble, quand vous saurez... quand vous saurez tout ! je me nomme Jean Laroche. Je suis fils unique d'une famille de commerçants habitant Montréal.

— En quoi puis-je vous être utile ?

— Voilà ! C'est long et pénible. Je ne sais pas si j'en aurai le courage. Je considère être ici comme au confessionnal. Je vous demanderai le secret du prêtre, comme dans le tribunal de l'Eglise.

— Je vous écoute, dit le prêtre.

— Je suis enfin revenu au lac St. Jean. Depuis longtemps, une force irrésistible m'attirait. Cette attraction était malade. J'ai voulu la combattre, mais ma conscience, mon âme était plus forte que ma volonté. Et malgré mon énergie résistante, j'ai cédé. J'ai revu la maison où l'horrible chose s'est accomplie.

— Que voulez-vous dire ?

— Pour que vous puissiez me comprendre, il faut que je vous dise tout. Dieu, que c'est douloureux ! Il continua avec effort : J'avais fait des dettes. Je jouais aux cartes. Je n'osais plus emprunter à mon père, qui me menaçait de me jeter à la porte. Ma mère, de temps en temps, me donnait bien quelque argent. Mais, quand on a la passion du jeu, on croit à la chance, on risque tout et l'on se perd.

— Où voulez-vous en venir ? Je ne vous comprends pas.

— Je vous dis tout cela, non pour que vous m'excusiez, mais pour vous montrer l'enchaînement des circonstances qui mènent au désastre. Donc je jouais toujours, entraîné par des amis, par la fréquentation des salles de pool et des pièces enfumées, où l'on fait des parties de cartes et où l'on boit jusqu'au lever du jour. Cette vie épouvantable passée dans une atmosphère

de fièvre m'attirait. Je perdais, je m'endettais, j'étais traqué par mes créanciers. Il fallait un moyen d'en sortir. Et Jean retraça avec peine, avec ce qui lui restait de souvenirs, les sombres jours qu'il avait vécus. Sa tentative de suicide, le secours d'un inconnu, les propos que lui avait tenus Ernest, la façon dont celui-ci s'y était pris pour l'habituer à la cocaïne, son voyage au lac St. Jean, son passage chez les bootleggers, puis l'histoire que lui avait racontée Ernest à propos de Daigle.

Le prêtre l'écoutait, saisi. La misérable existence de ce jeune homme lui apparaissait dans l'incohérence des phrases que Jean articulait avec peine.

—Mais quel est le but qui vous pousse à venir me raconter votre vie? Pourquoi choisissez-vous un prêtre de campagne pour cette pénible confession? Vous auriez trouvé à Montréal l'avantage de soulager votre cœur dans un confessionnal de votre paroisse.

Jean qui n'a pas entendu cette réflexion, continua comme dans un rêve:

—J'ai mâchonné mille fois entre mes dents les mots que je vous dis. D'ailleurs, vous allez me comprendre. Car c'est là que commence mon calvaire. Nous devions aller enlever une forte somme, que vraisemblablement nous aurions remise par la suite aux pauvres qui en avaient été lésés. C'est dans cet état d'esprit que je me rendis à la maison des Daigle avec Ernest. Tout était prévu. La maison étant isolée, les fils du téléphone sectionnés, une femme sans défense en face de deux hommes résolus, la partie était belle. Nous avions commencé nos travaux d'approche. Nous étions en présence de cette femme qui gardait l'argent que nous voulions. Nous l'avons menacée. Elle a refusé de s'exécuter, disant qu'elle n'avait rien. Mon camarade, plus habitué que moi, à ce genre d'entreprises, saisit le châle de cette malheureuse et, le tordant, il lui serra le cou et l'étrangla.

L'abbé ne put réprimer un geste d'indignation. Et il dit d'une voix où perçait la colère:

—C'est révoltant! Si je n'étais prêtre, je vous conduirais par les oreilles à la prison.

—J'irai, mon père, j'irai. Mais songez au désespoir de ma pauvre mère, à la réputation de ma famille qui serait compro-

mise. Mes parents seraient bannis du cercle des honnêtes gens. Ce crime rejaillirait sur des êtres vertueux, alors que le coupable est un fils dénaturé. Combien de fois n'ai-je pas essayé d'aller me dénoncer! Je ne vis plus. Je passe des nuits sans dormir. Et dès que je m'assoupis, des cauchemars affreux peuplent mon esprit. Je subis une épouvante horrible et continuelle. Quand je marche, j'ai l'impression que l'on me suit, qu'on va m'arrêter. Depuis deux ans je garde ce secret que je voudrais crier tout haut pour soulager mon cœur. Mais j'ai peur! J'ai très peur! Je pense à ma pauvre mère, à son deuil. Et pour chasser ces tristes visions, je m'étourdis avec la dope. Mais cela n'est pas un remède, car l'effet passé, le mal reprend barre sur ma raison. Je suis fichu! Que dois-je faire?

—Vous devez aller, sans plus tarder, dénoncer votre complice et vous constituer prisonnier.

—Mais ce n'est pas possible, mon père. S'il n'y avait que moi, je vous assure que je n'hésiterais pas. La honte, le mépris public, je consens à les supporter. Mais ma mère... ma mère... cette sainte femme qui, par trop de bonté, par manque d'énergie, par trop d'amour, m'a fait aller au vice...

—Accuseriez-vous votre mère?

—Mais non, au contraire, c'est moi que j'accuse. Maman est une sainte. J'ai conscience de sa bonté, comme j'ai conscience de mon abus de liberté, de mes vices et du chagrin que je lui ai causé. Maintenant, je voudrais expier, et je ne puis. Car ma vieille maman vivrait le côté le plus cruel de mon châtimement. Elle serait affreusement désolée. Ce serait pour elle un désespoir épouvantable que de savoir son fils coupable d'un crime. Ah! mon père! Depuis deux ans je suis en face de mes remords. D'une part ce crime qui me tue, le désespoir de ma mère si elle apprenait, de l'autre les images religieuses qui défilent devant mes yeux. Car ce crime m'a rapproché de Dieu. Je l'avais oublié, hélas! Et maintenant, je le vois menaçant, me montrant la vie épouvantable qu'il m'affaiblit, je ne vis que par les nerfs. Et je pleure, mon père, je pleure toutes les larmes de mes yeux.

Il éclata en sanglot. Son repentir est très sincère.

Mais, monsieur l'abbé Richard, que le récit de ce crime à révolté, lui répond.

—Et vous pleurez encore, mon petit. Vous ne vous rendez pas compte du mal que vous avez fait. Vous me parlez de vos remords, de votre vie. Mais celle de la morte, celle de ses enfants, qu'en faites-vous? Vous n'avez que le désespoir d'une mauvaise action. Les descendants de votre victime, eux, boivent chaque jour ce calice d'amertume qui est leur deuil. Vous les avez privés de leur mère, d'une femme qui remplissait leur existence de bien-être, d'espoir. Ces enfants sont condamnés à vivre un regret éternel. Leur père se remarie. Il faudra qu'ils supportent une seconde mère parce que vous avez tué la première. Vous avez détruit une vie, et malgré votre repentir, vous êtes un assassin!

Et Jean, à travers des sanglots, répondit :

—Oui, je suis un assassin. Cependant, mon père, je vous jure qu'il y a encore en moi quelque chose de bon, je suis anéanti devant le mal que j'ai causé. Mais je voudrais de toute mon âme racheter aux prix des plus grands sacrifices ce crime dont je suis l'auteur. J'irais au tribunal crier mon forfait. Mais, je vous le demande, mon père, ai-je le droit de ne penser qu'à moi. Ne dois-je pas plutôt garder le secret? Et cela, pour ma bonne vieille maman.

Cette interrogation plongea le prêtre dans une profonde méditation. Il examina dans son esprit les circonstances qui firent agir le malheureux. Il reconnut sa part de responsabilité. Il comprit que ce jeune homme n'était pas le principal coupable. D'ailleurs ce n'était pas lui qui avait tué. Il n'avait été que le complice inconscient du criminel, mais sa conduite antérieure, le vice du jeu qui l'avait amené au suicide, méritait un châtement. C'est pourquoi l'abbé Richard fut si sévère pour Jean.

Le malheureux, que ce long silence affolait, répéta :

—Monsieur l'abbé, ne dois-je pas garder le secret?

Et très grave, le curé lui répondit :

—Si, vous le devez!

—Alors, quel sera mon châtement?

—Celui que vous vivez depuis deux ans. Vous connaîtrez les affres du remords. Votre existence sera perpétuellement trou-

blée par les horribles visions du passé. Et il vous faudra vivre avec cette fièvre. Voilà le premier châtement. Dieu a mis en vous le libre arbitre. Cette voix intérieure qui vous a crié au moment du crime : Ne fais pas ça! Cette chose immatérielle qui s'appelle l'âme et qui vous dit à chaque instant : Ce que tu fais est mal! Cette voix qui est le reflet de la puissance divine, vous ne l'avez pas écoutée. Et c'est elle qui en ce moment vous conduit aux pires souffrances.

—Oh! oui, mon père, je souffre et je sens bien que je suis condamné à souffrir encore et toujours. Mais que dois-je faire?

—Vous me demandez le moyen de faire cesser vos souffrances? répondit le prêtre. Cela n'est pas en mon pouvoir. Je suis régi par la Providence comme vous l'êtes vous-même. En tant que prêtre, voici ce que je puis vous dire : Vivez pour laisser vivre votre mère. Mais promettez-moi qu'après la disparition de vos parents vous vous constituerez prisonnier.

—Je vous le promets, mon père.

—Votre action est inexcusable. En tant qu'homme, elle me répugne, en tant que prêtre je dois l'admettre comme un péché mortel d'humain. Pour atténuer votre faute, voici ma pénitence. Je vous condamne à rechercher toute votre vie celui dont vous fûtes le complice, à le tenir en respect, à l'empêcher de commettre une nouvelle infamie. Maintenant, partez. Ceci reste entre le criminel et le prêtre. Ce secret n'appartient qu'à Dieu!

—Merci, mon père, lui dit Jean. Je vous promets de m'opposer à toute action mauvaise que pourrait tenter celui qui fut mon génie du mal. Cela me donnera la force de vivre jusqu'au jour où je me dénoncerai.

—Vous pouvez partir, mon fils. Songez que la miséricorde divine est infinie, mais que sur terre son châtement doit être implacable!

—Je pars, mon père. Je pars, en vous remerciant de votre bonté. Vous êtes le seul être humain connaissant mon forfait. Vous avez pu entendre ma confession et vous ne songez pas à me livrer à la justice. Je vous remercie, mon père. Je n'oublierai jamais ce que votre cœur vous a dicté à l'endroit de ma bonne maman.

Voyant ce pauvre jeune homme se repentir si sincèrement, le prêtre lui dit :

—Je vais vous donner une dernière chance de vous réhabiliter. Allez trouver monsieur Bernard, le notaire. Je sais que depuis deux ans, il cherche le meurtrier. Votre concours pourra lui être utile. C'est un brave homme qui aura pitié de votre détresse et qui excusera peut-être votre mauvaise conduite. Si vous pouvez lui aider, il récompensera vos efforts. Prenez exemple sur lui et apprenez à devenir un honnête homme.

Jean remercia le prêtre de cette nouvelle bonté. Puis il se dirigea vers la maison du notaire, après avoir demandé à Louise où ce monsieur habitait.

Monsieur l'abbé qui, dans son modeste presbytère, n'avait pas l'habitude d'entendre de pareilles confessions, restait pensif. Il voyait la misère des jeunes gens des villes qui se laissent entraîner et qui sont sujets aux embûches de toutes sortes, que l'on trouve à chaque pas dans les grandes cités. Il mettait en parallèle la vie simple et saine des gars de sa paroisse Et il était heureux d'être le pasteur de ces purs enfants.

Il en était à cette pensée lorsque Louise vint le prévenir que le souper était servi. Il se mit à table.

Le soir, après une longue prière, il se coucha pensant que sa journée avait été bien remplie.

XVII

SECONDE MERE

Huit mois se sont écoulés depuis la mémorable journée où tant d'événements se succédèrent. Daigle avait donné son nom à mademoiselle Hélène. Elle le portait depuis six mois.

Daigle continuait ses travaux et augmentait sa fortune. Sa nouvelle femme lui soutirait de temps en temps des sommes importantes, qu'elle déposait à son nom dans une banque de Montréal. Daigle, fou d'amour pour Hélène, se laissait aller à ses moindres désirs. Il avait négligé toutes ses relations. Il ne voyait plus ses anciens amis. Il était tout à son amour pour sa femme. Celle-ci l'entortillait avec de belles promesses. Elle se posait en mère accomplie et monsieur Daigle croyait que ses enfants n'avaient jamais été plus heureux.

Ah ! c'est qu'il fallait la voir les cajoler,

quand le père pouvait l'entendre. Elle les entourait de tous les soins possibles, puis, dès qu'il était disparu, elle les martyrisait lâchement.

Cette pauvre Jacqueline était méconnaissable. Elle toussait lamentablement. Elle avait à peine la force de se tenir debout et Hélène l'obligeait à faire de durs travaux. Elle n'avait qu'une idée : la faire disparaître au plus vite. Car, Jacqueline morte, elle saurait vite s'octroyer la dot que monsieur le notaire gardait toujours dans son étude.

Croyez-vous qu'Hélène était heureuse ? Oh ! non, elle ne l'était pas. L'amour qu'elle semblait vouer à son mari n'était qu'une lamentable comédie d'hypocrisie. Elle avait hâte de disparaître et d'emporter avec elle la forte somme. C'était la dernière partie de sa vie qu'elle jouait. Aussi se contenait-elle devant Daigle. Elle attendait patiemment. Elle payait de ses baisers l'argent qu'elle recevait. Elle se faisait câline. Elle entourait de ses beaux bras le cou de son mari. Elle lui faisait don de son corps. Et Daigle était devenu un voluptueux égoïste.

Il ne s'inquiétait de ses enfants que lorsque sa femme daignait lui en parler. Il ne vivait que pour elle. Elle avait si bien su le prendre que tout ce qu'elle disait était pour lui vérité. Elle lui faisait croire que Pierre et Jacqueline lui causaient des ennuis, alors que c'était elle qui les faisait mourir à petit feu.

Pourquoi, direz-vous, les martyrisait-elle ? Pourquoi ? Mais pour se venger des caresses que lui donnait son mari. Pour se venger sur eux de cet amour qui lui répugnait et dont elle était l'instrument passif. Ah ! si vous connaissiez ses sourdes révoltes, cette hâte d'en finir, le dégoût qu'elle éprouvait pour cet homme à qui elle disait "Mon chéri". Mais elle était ambitieuse, elle voulait être riche. Et dame ! pour en arriver là, il faut souffrir ! Elle souffrait, mais ne voulait pas souffrir seule. Et c'était cette pauvre Jacqueline qui subissait les contrecoups de son humeur maussade.

Les enfants, qui se rappelaient les paroles du docteur "Soyez obéissants envers lui, la moindre déception pourrait lui être fatale", ne disaient rien... n'osaient pas se plaindre à leur père. Hélène savait bien qu'elle n'avait rien à craindre, qu'aucune indiscretion de leur part ne serait

commise. Aussi, ne se gênait-elle pas pour infliger à Jacqueline un régime de torture.

Jacqueline travaillait du matin au soir et toussait toujours. Pierre était à l'étude de maître Bernard et ne pouvait la défendre comme il l'aurait voulu. D'ailleurs il restait rarement à la maison.

Pour vous donner une idée du martyre de Jacqueline, de ces enfants, nous allons reproduire une scène qui eût lieu ce jour-là.

Jacqueline était dans le hangar, lavant du linge comme une femme de journée. Elle suspendit son travail, fit des efforts désespérés pour arrêter les quintes de toux qui lui déchiraient la poitrine. Elle pleurait de faiblesse, et cependant elle travaillait. Puis tout haut, à elle-même, elle disait :

— Mon Dieu ! Cette maladie ne se guérira donc jamais ? Je suis faible, je ne peux plus travailler. Et il faut cependant que je termine cet ouvrage avant ce soir. Allons ! courage !

Et elle continua à travailler.

Pierre, qui la cherchait, arriva enfin. Il resta cloué de surprise en voyant sa sœur travaillant du linge. Ah ! c'est qu'elle faisait peine à voir, la pauvre enfant ! Un grand tablier tout sale l'enveloppait. Elle avait les cheveux tirés, les joues creuses, et des larmes coulaient de ses yeux. Pierre s'approcha d'elle avec émotion et lui dit :

— Qu'est-ce que c'est que tout ce linge ?

— C'est notre belle-mère qui m'a chargée de cette besogne.

— Mais c'est de la folie. Comment peut-elle vouloir que tu fasses tout cela, toi qui es si malade ?

— Il le faut bien. Sinon, nous entendrions des cris, des disputes. Le travail me fatigue moins que les plaintes continuelles de notre belle-mère. D'ailleurs je n'en ai plus pour longtemps.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je me sens dépérir de jour en jour. Je suis opprimée. Je tousse. Bientôt, ce sera la délivrance.

— Assieds-toi.

Pierre, très ému, aida sa sœur à s'asseoir. Il repoussa violemment le tas de linge sale et, pleurant presque, il lui dit :

— Repose-toi et chasse toutes ces vilaines idées qui te font mal.

— Non, non ! J'ai trop peur de me faire disputer.

Elle voulut reprendre son travail, mais Pierre la retint par ces paroles :

— Il ne faut pas avoir peur. Puis, si l'on te dit quelque chose, ne serai-je pas là pour te défendre ?

— Ah ! non, je ne le veux pas. Songe à la promesse que nous avons faite au docteur près du cadavre de notre mère, alors que papa était si malade.

— C'est vrai, je me souviendrai de ces heures qui furent le début de notre malheur.

Puis, devant leur détresse présente il évoqua les doux souvenirs du passé. Tout lui revenait à l'esprit.

— Etions-nous heureux, quand notre bonne maman était près de nous ! Quelle tendresse elle nous prodiguait ! Quel amour dans ses moindres actes ! Il a fallu que ce crime ait lieu. Vois-tu, Jacqueline, le parfait bonheur n'existe pas ! On croit le tenir et il vous échappe, il est insaisissable. Il fallait que la mort rentrât dans la maison pour que le bonheur en sortît.

— Hélas, oui, pauvre maman !

— Elle était si gentille. Jusqu'à son dernier jour, elle nous a bercés de ses bonnes paroles. Et quand nous revînmes le soir de chez monsieur le curé, elle n'était plus ! Le docteur nous fit jurer de ne jamais causer de chagrin à notre père, si nous le voulions encore près de nous pour nous aimer.

— Et nous avons promis, Pierre.

— Et nous avons tenu notre promesse.

— Alors, pourquoi voulais-tu me défendre ? Tu vois bien qu'il vaut mieux que je travaille. Comme cela, notre belle-mère ne causera pas d'ennuis à papa.

— Je ne veux pas non plus que tu t'épuises pour cette méchante femme qui nous fait endurer un martyre continu. Ah ! elle choisit bien sa vengeance ! Elle se dit : Donnons-lui du travail plus qu'elle ne peut en faire. Et de cette façon je trouverai un terrain propice à la dispute. Nous connaissons sa tactique. Nous lisons dans son jeu. Elle n'a même pas la pudeur de s'en défendre. Elle connaît nos sentiments à l'égard de notre père. Elle sait que nous ne voulons pas le chagriner. Elle se sent forte. Ah ! la misérable !

— Et elle nous fait subir les pires vexations dit Jacqueline.

— Mais je t'assure qu'elle ne l'emportera pas en paradis.

—Pierre, ne menace pas. Accepte notre sort avec tout ce qu'il comporte d'ennuis. La situation est irrémédiable. Nous ne pourrions rien y changer.

—Si, je crois, répondit Pierre. Le notaire, mon patron, possède un secret sur notre famille. Sous ses dehors de bon vivant et de joyeux homme, il est très sérieux et très sentimental. Notre situation le touche. D'ailleurs, l'amitié qu'il a pour notre père et la grande considération qu'il avait pour notre mère l'engagent à prendre intérêt à notre vie. Lui seul, peut-être, arrivera à nous dégager du despotisme sous lequel nous vivons.

—Mais comment s'y prendrait-il? Notre père aime la femme que nous ne pouvons souffrir. Et s'il devait rompre avec elle, c'en serait fini de lui.

—Notre pauvre père est si faible de caractère. Sa santé, il est vrai, contribue à son manque de volonté. Cette fièvre dont il a souffert a ébranlé son moral. Ses idées ont changé. Sa tendresse pour nous a disparu. Cette femme nous l'a pris. Nous ne sommes pas de taille à lutter avec elle. Elle gagnera toujours la partie.

Jacqueline, à ce moment, fut prise d'une quinte de toux. Elle toucha sa poitrine de ses maigres doigts et dit avec une expression de douleur : "Je sens une brûlure là!"

Pierre la prit dans ses bras. Il était ému. Il la caressa et lui dit : "C'est ce travail qui t'a fatiguée." Et toute sa colère éclata.

—Et dire que nous devons cela à cette méchante femme! C'est elle qui est la cause de tes souffrances! Et nous sommes obligés de la supporter, de vivre sous son toit!

Avec un regret dans la voix en pensant à la chère disparue, il ajouta :

—Si notre bonne maman était près de nous, tu guérirais très vite. Elle savait si bien nous soigner.

D'une voix douce et tendre, Jacqueline lui répondit :

—Elle était si gentille, que pour lui faire plaisir, le bon Dieu m'aurait aidée à guérir.

Ils étaient perdus tous les deux dans leurs souvenirs d'enfance. Ils oubliaient un instant leur peine.

Mais Hélène arriva sèche et droite, dans une robe magnifiquement belle. Son luxe

était une injure de plus à la misère de ces malheureux. Vous ne pouvez vous douter avec quel cynisme elle traita Jacqueline. Son air était enjoué. Elle choisissait les inflexions de voix les plus blessantes, comme pour mieux flageller de ses mots la pauvre enfant.

—Qu'est-ce que c'est que ça? dit-elle, Mademoiselle est en grande conversation avec monsieur son frère. Il ne faut plus se gêner. Croyez-vous que c'est moi qui vais laver ce linge?

—Je suis malade, madame.

—Vous êtes une hypocrite, voilà tout! Vous faites semblant de tousser quand je puis vous entendre et derrière moi vous riez et vous me dénigrez à votre frère. Je vous connais, petite effrontée!

Pierre, que cette insulte avait fait bondir, répondit :

—Je vous ferai remarquer, madame, que nous avons toujours été polis envers vous.

—Je n'aime pas beaucoup cette politesse. Vous feriez mieux de m'appeler maman tout simplement que ce "madame" prononcé du bout des lèvres.

—Ce mot bien court "maman" est un doux nom qui ne convient pas à toutes les femmes. Vous ne savez pas tout ce qu'il contient de rêve, de sentiment, enfin tout ce que vous êtes incapable de nous offrir, et cependant tout ce qu'une autre femme nous donnait quand nous l'appelions "maman". Vous voyez bien que ce mot ne peut pas s'appliquer à vous.

—Vous devenez insolent dit Hélène en souriant cyniquement. Ma foi, j'aurai l'occasion de vous connaître sous toutes vos faces. Mais pour me dire tout cela, vous choisissez votre heure. Monsieur Daigle n'était pas là, au diable l'adulation dont vous faites preuve en sa présence! C'est là, je crois, une façon d'agir, qui pourrait s'appeler "lâcheté".

—Madame! dit Pierre contenant sa colère.

Mais Hélène continuait à le piquer.

—Cependant, c'est clair! Pourquoi devant votre père ne me dites-vous pas de ces choses? Vous avez peur, n'est-ce pas? C'est bien cela?

Mais Pierre lui répondit franchement en face :

—Je veux que vous connaissiez ma pensée une fois pour toutes. La lâcheté dont vous parlez s'applique mal à notre façon

d'agir. Il y a des sentiments que beaucoup de gens ignorent. Il ne faut pas confondre "lâcheté" avec "délicatesse et amour".

—C'est une leçon que vous désiriez me donner? lui demanda Hélène en souriant.

Et Pierre, sur le même ton qu'Hélène, lui répondit :

—Si vous l'entendez ainsi, profitez-en ! Sachez donc que j'ai des motifs sérieux de me taire devant mon père. Premièrement, sa santé et ensuite l'amour que nous avons pour lui nous engagent à lui causer de la joie et non de la peine. Nous nous efforçons de lui être agréables, mais n'allez pas croire que c'est de la lâcheté ! Et pour vous convaincre, je vous dis bien en face que je ne vous aime pas du tout. Je vous hais pour le mal que vous faites à ma sœur, qui est un petit être sans défense, je vous hais pour cette honteuse comédie que vous jouez à mon père, en vous posant à ses yeux en victime éternelle.

—Avez-vous fini? dit Hélène d'un air détaché.

—Pour l'instant, oui ! répliqua Pierre.

—Ne croyez pas que vous avez réussi à me vexer ! reprit Hélène.

—Je sais que vous n'êtes pas si sensible.

—Néanmoins, comme il est toujours bon de dire à son mari ce que l'on a entendu, je ne manquerai pas de lui répéter textuellement vos paroles.

Pierre, qui reconnaissait l'imprudence qu'il venait de commettre en disant sa pensée, et qui avait peur qu'Hélène ne se vengeât sur sa sœur, lui dit :

—"Madame, je vous en prie, ne faites pas cela ! Ne chagrinez pas mon père avec ces histoires qui le feraient souffrir.

Avec un doux air de reproche, Jacqueline dit à Pierre :

—Tu vois, encore une imprudence.

—Vous, taisez-vous et travaillez, c'est tout ce qu'on vous demande.

Jacqueline reçut cette brimade en courbant la tête. Pierre la prit dans ses bras et la consola.

—Courage ! petite sœur. Le bon Dieu juge tous les sacrifices. Il saura bien un jour punir les vrais coupables.

Hélène, sans se départir de son calme, lui répliqua :

—Pour l'instant, occupez-vous des affaires terrestres, et allez à la rencontre de votre bon père.

—Oui, madame, je vais à la rencontre de mon bon père, comme vous dites si bien.

Il se sauva en claquant la porte, murmurant entre ses dents : Ah ! la gueuse !

Restée seule avec Jacqueline, Hélène se livra à sa vengeance préférée.

—Vous avez entendu ce que votre frère m'a dit ? Vous ne répondez pas?... Je sais à quoi m'en tenir. C'est vous qui le poussez à me haïr. Je ne me trompe pas sur votre compte. Ne croyez pas que je suis dupe de votre hypocrisie.

—Je ne suis pas hypocrite, madame.

—Allons donc ! Me prenez-vous pour une sotte ! Mais vous aurez beau faire semblant d'être malade, vous ne réussirez pas à m'apitoyer. Et puisque vous voulez agir avec moi en ennemie, nous verrons qui triomphera.

—Je n'agis pas en ennemie, seulement je suis faible et malade et vous me forcez à faire un travail pénible.

—C'est ça, plaiguez-vous encore. Je puis dire que dans cette maison je ne suis pas privée de lamentations. Après vous, c'est votre frère. Pour couper court à vos litanies, tenez, emportez tout cela dans le débarras. Votre père va rentrer. Il est inutile qu'il voie tout ce linge sale s'il venait à passer par ici.

Jacqueline, qui sortait péniblement avec une brassée de linge, se fit arrêter par Hélène.

—Voulez-vous tout emporter ! Pourquoi traîner et fainéanter ?

Et elle força la pauvre enfant à porter un lourd fardeau, sous lequel elle ployait. Hélène la fit relever bien vite, la rudoyant. Jacqueline toussait, pleurait, mais cela ne pouvait que faire plaisir à Hélène, qui la faisait travailler davantage.

Comme sa seconde mère voulait la forcer à porter une cuve pleine d'eau, Jacqueline, ne pouvant pas, dit :

—C'est lourd, madame, c'est trop lourd !

—Allons, assez de gémissements ! Emportez-la, vous dis-je ! Tenez, prenez ça, puis ça !

Elle chargea la malheureuse enfant, qui traîna la cuve, fit mille efforts, et finit par sortir. Hélène sourit au spectacle de cette douleur. Ça lui faisait tellement plaisir d'être désagréable et cruelle.

Ne sachant que faire de son temps, elle regagna le salon, où Jacqueline, après avoir rangé ses affaires, vint la rejoindre.

—Je saurais bien me débarrasser de Jacqueline, disait-elle, elle ne fera pas de vieux os.

—J'ai fini de ranger le linge, madame, dit Jacqueline en entrant dans le salon.

—Allez donc chercher la chaise bergante qui est sur la galerie, ça vous distraira.

—Vous savez bien que je ne peux pas la porter, madame, dit Jacqueline à travers une quinte de toux.

—Encore cette toux ! Vous me cassez les oreilles. Dès que je vous demande quelque chose, il faut que vous me répondiez en toussant.

Jacqueline ne pouvait répondre. Elle toussait désespérément.

—Ah ! ça ! mais c'est une manie. Vous ne pouvez vous imaginer comme il m'est désagréable d'entendre ce toussotement forcé.

—Mais je ne me force pas, madame. Je vous assure que je suis malade. Le moindre mouvement que je fais me cause des douleurs dans la tête. J'ai parfois des étourdissements et je me sens tomber.

—Allez raconter cela à d'autres. Vous ne me ferez pas croire qu'à votre âge on est fatigué pour si peu de chose. Faites ce que je vous dis et ne répondez plus.

Jacqueline sortit en pleurant, tandis qu'Hélène souriait. Elle se mit au piano et joua des valses langoureuses.

Monsieur Daigle, qui arrivait, vint près d'elle, la regarda avec amour, puis il l'embrassa.

—Tu m'as fait peur dit Hélène. Puis en elle-même, elle pensa : Et l'autre qui va revenir avec son fauteuil !

—Je suis allé cet après-midi à Chicoutimi pour affaires. Je ne me suis pas arrêté à mon bureau en rentrant.

—Cela a bien marché ?

—A merveille. Mes travaux vont très bien. Je crois que cela me donnera de gros bénéfices.

Autant Hélène était méchante envers Jacqueline, autant elle était douce envers son mari. Avec une exquise gentillesse, elle lui répondit :

—Tout est pour le mieux. Il est vrai que tu travailles avec tant de courage.

—N'en faut-il pas pour nourrir ma petite famille et assurer le bien-être à ma chère femme ?

—Oui, mais en retour n'es-tu pas payé par beaucoup d'affection ?

—C'est vrai, j'avoue que tu me rends heureux. Et si ce n'étaient mes enfants qui te font des misères, nous filerions le parfait bonheur.

—Pierre surtout s'est montré très désagréable aujourd'hui. Il m'a dit franchement qu'il me haïssait, que j'étais une misérable...

Daigle, que l'insolence de son fils scandalise, dit : Oh !

—... Que j'avais pris ici la place de leur mère pour les torturer.

Daigle était très en colère.

—Je vais dire à Pierre que je ne tolérerai pas plus longtemps ses libertés grossières.

—Cependant, je fais mon possible pour leur être agréable, disait-elle douce et chagrine. Ainsi Jacqueline veut toujours travailler, mais cette pauvre petite n'est pas suffisamment robuste pour faire de durs travaux. Je lui ai dit de se reposer. Je la soigne de mon mieux. Crois-tu que ce n'est pas gentil ? Malgré toutes mes attentions, ils ne sont jamais satisfaits.

Jacqueline, qui avait été chercher la chaise bergante, et qui ignorait la présence de son père dans le salon, entra à ce moment. Elle aperçut son père, elle resta surprise et dit enfin : Bonsoir.

Hélène n'était pas très à son aise, mais, en habile comédienne, elle alla au devant de Jacqueline, la caressa gentiment et dit à M. Daigle :

—Tu vois ! Crois-tu que c'est raisonnable de porter un aussi gros fauteuil ?

Jacqueline, qui savait que ce travail lui avait été commandé : Mais, madame...

—Taisez-vous ou sinon... lui dit Hélène en la pinçant. Puis, à son mari, gentiment : La pauvre enfant se surmène !

—Pourquoi travailles-tu, Jacqueline, dit son père, écoute donc ta maman, repose-toi. Personne ne t'oblige à peiner. Pourquoi te fatiguer ainsi ?

—C'est ce que je lui dis tous les jours, à cette chère enfant répond Hélène en l'embrassant avec amour.

—Il faut être sage, Jacqueline. Tu es arrivée à un âge où on comprend. Sois obéissante envers ta mère qui fait son possible pour t'être agréable. Repose-toi quand elle te le dit, sinon tu seras malade. Et tu sais que cela me ferait beaucoup de peine. Tu ne veux pas faire de chagrin à ton papa, n'est-ce pas ?

—Oh! pour ça, non!

—Regarde-moi cette tenue dit Hélène.

Pour une fille de riche contracteur, ce n'est vraiment pas beau. Allez vous changer, ma chérie. Et revenez vite souper. Nous avons préparé quelque chose de délicieux pour le dessert.

—Oui, va te faire belle, dit son père.

Hélène accompagna Jacqueline jusqu'à dans la pièce voisine et là, étant sûre de ne pas être entendue de son mari, elle la pinça lui disant : Vous l'avez fait exprès petite misérable! Vous voulez apitoyer votre père en prenant une mine contrite d'enfant malade. Majs n'y revenez plus, ou sinon je vous ferai payer cher votre comédie.

—Je vous en prie, madame.

—Voulez-vous vous taire, dit Hélène menaçante.

—Madame!

Et Jacqueline, le coeur gonflé de tristesse, entra péniblement dans sa chambre, tandis qu'Hélène venait retrouver son mari au salon. Elle cria avant d'entrer :

—Allez, ma chérie. Dépêchez-vous! C'est un plaisir pour moi que de vous voir bien mise et élégante. Puis, allant à Daigle qui était ravi d'entendre dire de si jolies choses à son enfant, elle lui présenta sa bouche à baiser. D'un air chagrin, elle reprit la conversation :

—Tu as vu cette tenue! J'ai beau lui répéter à coeur de jour de se faire coquette, elle ne veut rien entendre. Elle me demande toujours s'il n'y a pas de linge à laver. Elle ruine sa santé dans un travail perpétuel. Cela me chagrine. Je l'aime tant, cette petite!

—Tu es bonne, Hélène, et j'éprouve plaisir à te voir si douce pour mes enfants. Tu n'es pas leur mère. Tu pourrais, comme le font certaines marâtres, être cruelle envers eux. Mais au contraire, tu multiplies les petits soins, tu t'inquiètes de leur santé, de leur avenir. Cela me touche et me fait t'aimer davantage.

Hélène, très gentille et très douce, répondit :

—Oh! ce n'est pas un devoir. Il faudrait avoir un coeur de démon pour ne pas s'intéresser à ces créatures privées des soins de leur maman. Je fais de mon mieux pour leur faire oublier à force de tendresse cette sainte femme qu'ils ont perdue. Malheureusement, cette tâche délicate n'est pas toujours bien comprise. Ainsi Pierre se

moque de moi et je t'assure que cela me froisse dans ma dignité de mère.

—Ne sois pas émue, ma chérie. Je parlerai à Pierre. Je lui fera comprendre qu'il doit t'aimer. Ces enfants avaient une telle vénération pour leur maman que, depuis sa mort, ils sont devenus irritables. Te sentant ici, ils te considèrent comme une intruse. Mais je veux que cette situation cesse. Je les aime bien, c'est vrai, mais toi, je t'adore. Et pour rien au monde, je ne voudrais que tu souffrisses de cet état de choses.

—Va, je me résigne. Je pense à ta santé fragile, à ces discussions qui te font mal. Je passe sur toutes ces petites vexations par amour pour toi.

—Je te remercie de cette délicatesse. Tu es forte, toi. Tu peux tenir tête à tout cela. Moi, vois-tu, je me sens las. Mon coeur me fait souffrir de plus en plus chaque jour. Si ce n'était de cette cruelle maladie, je m'occuperais davantage de mes enfants. Je ne te laisserai pas porter seule le poids de la responsabilité de chef de famille. Mais c'est trop fort pour moi, je ne peux pas.

—Ne t'inquiète pas! Tout ira pour le mieux. Je ferai mon possible pour me faire aimer davantage.

En employant mille cajoleries, en l'embrassant, elle finit par amener la conversation sur un sujet qui lui tenait à coeur. Mais, toujours avec son air doux, comme s'il s'agissait d'une bonne action qu'elle allait accomplir.

—Tu m'avais promis de mettre à ma disposition une somme importante. Ta première femme, en mourant, a laissé \$25,000. que Jacqueline devait toucher à sa majorité. Cet argent ne donne aucun intérêt. Si tu voulais me laisser le contrôle de cette fortune, je saurais la placer de façon très avantageuse.

—Mais cet argent ne m'appartient pas.

—Oui, mais tu peux le toucher si tu veux.

—Ce serait déloyal. J'ai promis de le remettre à Jacqueline, et j'ai promis aussi de ne jamais faire de transactions avec cette somme.

Hélène savait qu'il ne pouvait rien lui refuser. Elle reprit : Ce serait pour un très bon placement. La chère enfant serait agréablement surprise si à sa vingt-et-unième année on lui remettait 25,000 dollars plus de forts intérêts.

—Nous en reparlerons.

La discussion en était à ce point, lorsque Pierre, qui revenait du bureau de son père, entra. Il était surpris de le trouver avec sa femme. Il le lui dit :

—Tiens ! Tu es là, père ?

—Eh ! oui, mon fils.

—Je suis allé à ta rencontre jusqu'au village, et dame ! il serait superflu de te dire que je ne t'ai pas vu.

Daigle qui, à la vue de son fils, se souvenait des paroles ingrates que Pierre avait dites à sa femme, se mit à marcher nerveusement. Il prit une expression de colère et dit très nettement : Il faut que je te gronde, Pierre. Je n'aime pas beaucoup tes façons d'agir avec ta mère. Tu prends des libertés par trop grandes.

—Mais, père...

—Je sais que tu insultes ma femme. Je ne souffrirai pas plus longtemps que tu lui manques de respect.

—Je t'assure que je n'ai jamais...

—Ah ! ne mens pas ! Ces discussions me déplaisent et me fatiguent !

—Je ne veux pas te causer de peine.

—Alors, prends une autre ligne de conduite et sois plus affectueux envers ta mère, qui ne parle que pour ton bien. Ces émotions finiront par me tuer. Je suis déjà suffisamment malade sans que mes maux soient augmentés par des scènes regrettables.

—Bien, père.

Et Pierre se taisait, ne voulant pas causer de trouble à son papa. Mais la colère était en lui. Ah ! s'il avait pu dire ce qu'il pensait de cette femme, avec quelle chaleur il l'aurait accusée !

La bonne vint annoncer que madame était servie.

—Maintenant, viens Hélène. Et à son fils, il ajouta : Et toi, j'espère que tu m'auras compris et que tu ne recommenceras plus.

—Non, père.

Hélène, voulant arrêter son mari dans cette discussion, car elle savait bien qu'il n'avait plus rien à dire, lui conseilla d'aller dîner.

Monsieur Daigle entra dans la salle à manger. Alors, Hélène, s'approchant de Pierre qui était pâle de colère, lui dit avec un sourire provocant :

—Vous voyez bien qu'il est inutile d'essayer de vouloir être le plus fort.

Et avec un rire où toute son ironie paraissait, elle le saluait en disant : Venez tout de même dîner, petit vaincu.

Elle sortit, telle une princesse barbare, qui vient de condamner en souriant le dernier de ses esclaves aux pires supplices.

Devant ce cynisme, Pierre ne trouva à dire que ces mots :

—Ah ! la méchante femme !

Jacqueline, qui descendait de sa chambre, vint à Pierre et lui demanda :

—Alors, papa t'a parlé ?

—Oui.

—Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

—Notre belle-mère lui ayant tout répété, il m'a reproché ma conduite.

—Elle me fera mourir, lui dit Jacqueline. Je n'en peux plus. Ses méchancetés me font mal, son hypocrisie me glace.

—Courage ! petite soeur ! Je t'assure sur ce que j'ai de plus cher au monde qu'elle ne t'ennuiera plus. Jusqu'à présent je me suis tu pour notre père. Mais il y a une limite à tout sacrifice. Je ne veux pas qu'on te fasse souffrir plus longtemps. C'en est assez !

—Que vas-tu faire ?

—Je vais apprendre à notre belle-mère à se conduire correctement.

—Tu vois, tu n'es pas raisonnable, tu parles de vengeance.

—Avec les brutes, il n'y a que la brutalité, la méchanceté qui puissent les émouvoir. Je me charge de les employer.

—Non ! non ! laisse au bon Dieu le soin de la punir, car lui seul est le maître.

Pierre savait que Jacqueline était craintive, à juste raison d'ailleurs. Aussi, il n'insista pas, mais il se promettait d'user de toute son énergie pour démasquer aux yeux de son père l'hypocrisie de cette femme. Il en parlerait demain à son patron, Maître Bernard, et tâcherait de trouver un moyen, avec l'appui du notaire, d'empêcher cette femme de martyriser sa soeur. Pour l'instant, ils allèrent se joindre au couple qui soupa.

Le dîner fut bien triste !

Pas un mot ne fut échangé. Après le repas, M. Daigle dit aux enfants d'aller se reposer. Puis il passa avec sa femme au salon et sur le divan, parmi les coussins, tandis que le Victrola jouait une musique exotique, tout à la volupté de son amour, il se laissait caresser par sa femme.

Pendant que les baisers s'échangeaient

au salon, les enfants pleuraient dans leur chambre.

XVIII

LE MARTYRE DES ORPHELINS

Le lendemain, la maison s'éveilla comme à l'ordinaire. Hélène avait joué la comédie de l'amour à son mari encore mieux que de coutume. Le pauvre homme, transporté par les caresses de sa femme, céda à toutes ses volontés.

Elle voulait qu'il convoquât le notaire. Il le fit. Hélène lui avait demandé que Maître Bernard vint le lendemain.

Daigle le convoqua. En téléphonant au notaire, il insista pour lui faire comprendre que tout ce qui lui dirait sa femme était approuvé de lui.

M. Daigle partit vers huit heures du matin. Ses travaux l'appelaient loin de sa maison. Il prévint qu'il ne rentrerait pas pour dîner.

Hélène était heureuse à la pensée qu'elle allait enfin conquérir cette fortune. Mille rêves traversaient son esprit. Bientôt ce serait fini, elle pourrait être libre. Ah ! comme elle allait savourer cette liberté ! Elle se voyait déjà installée avec son véritable mari dans une superbe maison de New-York. Elle voyagerait. Elle irait en Europe voir des amis. Elle se promettait une longue période de détente. Elle établissait déjà un programme. Ils s'embarqueraient sur le "Paris", dans une cabine extérieure de luxe, puis ils passeraient rapidement au Havre et se rendraient directement à Paris. Elle y était allée autrefois, mais elle n'avait pu satisfaire ses goûts extravagants. Et bientôt, elle serait riche. Alors elle pourrait se livrer à toutes ses fantaisies. Elle se voyait déjà montant l'avenue des Champs Élysées dans une superbe voiture découverte. Elle se voyait au milieu des élégantes Parisiennes au Pré Catelan pendant le thé. Elle habiterait au Claridge sur les Champs Élysées, ou le Meurice rue de Rivoli. Elle montrerait ses toilettes dans tous les grands théâtres, à l'Opéra, au Français, à l'Opéra-Comique, etc. . . Elle irait souper dans les clubs à la mode de la rue Raunou et passerait ses nuits dans les boîtes de Montmartre et de Montparnasse. Puis, ce serait une randonnée à travers la France, l'Italie, l'Autriche, dans ces pays où les

vins généreux pétillent où le soleil sourit toujours. Ah ! comme le lac St. Jean, malgré toutes ses beautés, lui faisait horreur ! Elle était nerveuse. Elle aurait voulu que ses rêves se réalisassent à l'instant même.

Pendant que toutes ses pensées vagabondaient dans son esprit, elle faisait sa toilette.

Jacqueline était levée depuis longtemps. Elle avait repris son travail.

Pierre était parti chez maître Bernard, où ses fonctions de clerc l'appelaient.

Vers dix heures, Hélène sortit de sa chambre, alla donner des ordres à la vieille cuisinière, passa dans le hangar et vit Jacqueline qui travaillait. Elle lui adressa encore quelques réflexions désobligeantes, puis elle sortit.

Elle sortait souvent le matin. Cela la prenait par périodes. Quelquefois, elle restait quinze jours sans mettre le nez dehors. Puis, deux ou trois matins de suite elle s'esquivait. . . Où allait-elle ? . . .

Nous savons que ses promenades devaient avoir un but. Car elle se dirigeait toujours vers le même endroit, par des chemins détournés.

Peut-être allait-elle retrouver quelqu'un ? Cela, il aurait fallu lui demander pour le savoir. Et encore, elle ne l'aurait certainement pas dit. Toujours est-il qu'elle fut absente jusqu'à l'heure du dîner.

Vers midi et demi, ils étaient tous les trois à table, Hélène, Jacqueline et Pierre.

Après le repas, Pierre monta dans sa chambre pour étudier certains dossiers que lui avait soumis Maître Bernard.

Hélène avait entraînée Jacqueline au salon. Elle la rudoyait en lui faisant faire le ménage.

— Dépêchez-vous donc d'épousseter les meubles. Nous attendons aujourd'hui le notaire. Votre père m'a chargée de discuter avec lui un point important.

Jacqueline, fatiguée et malade, toussait désespérément.

— Mais allez donc plus vite, dit Hélène, c'est énervant !

Jacqueline, secouée par sa marâtre, fit tomber sans le vouloir le Bouddah au ventre énorme, ce qui lui valut une bourrade de sa seconde mère et cette réprimande :

— Vous ne ferez donc jamais attention, espèce d'étourdie ?

— Je fais tout mon possible, madame, répondit Jacqueline en toussant.

—Je fais tout mon possible, madame, dit Héléne en l'imitant. Ah! vrai, c'est à se demander par quelle femme vous avez été élevée.

—Par une sainte femme, madame, par ma mère!

—Je l'ai connue, cette fameuse sainte. Elle était assez ridicule. Et cela se confirme par la bêtise qu'elle vous a léguée.

Jacqueline se redresse à ces paroles et répond pour la première fois avec fierté:

—Madame, insultez-moi si vous voulez, mais je ne veux pas que vous disiez du mal de maman.

—Je ne veux pas? Mademoiselle a des volontés, maintenant! Apprenez, ma petite, que je ne souffrirai pas que vous disiez "Je veux." Vous n'avez rien à vouloir ici. Et puis, dépêchez-vous, ou sinon je vais vous faire remuer, moi, dit-elle menaçante.

—Mes forces sont usées, madame. Je ne peux plus, je vous assure... Je ne peux plus.

Et elle toussait toujours.

—Je vous forcerai à pouvoir, moi! Mettez ce canapé-ci à sa place.

—Oui, madame.

Jacqueline avait toutes les peines du monde à remuer le canapé. Héléne la surveillait comme une dompteuse.

—Mais, remuez-vous donc! disait-elle. On dirait toujours que vous êtes endormie. Allons! Dépêchez-vous!

En disant ces mots, Héléne la poussa violemment. Jacqueline tomba prise d'une quinte de toux. Elle toussa longuement. Un filet de sang coulait de ses lèvres. Elle ne pouvait se relever. Ses yeux étaient agrandis par la peur. Ses dents claquaient de fièvre. De longs frissons la secouaient. La pauvre enfant n'était plus qu'une petite chose sans force. Elle implorait cette femme qui la tuait. Elle la suppliait du regard. Tout son être demandait grâce!

Héléne était devant elle sans aucune pitié, voulant la martyriser jusqu'au bout.

—Mais levez-vous donc, criait-elle.

Avec mille efforts, Jacqueline s'appuya sur le bras du fauteuil, se souleva et s'assaya enfin sur le canapé à bout de souffle.

—Je n'en peux plus, disait-elle à travers des sanglots. Je suis malade... très malade.

Héléne, toujours impitoyable, poursuivait:

—Assez de comédie! Allez! au travail! Vous entendez ce que je vous dis?

Jacqueline, d'une voix presque éteinte, disait entre les toussotements de tuberculeuse:

—Madame... je vous en supplie... ne me faites pas de mal... Vous voyez... Je suis toute petite... je suis faible... je vous assure que c'est trop... que je ne peux plus... demandez le docteur... madame, je sens que je vais mourir.

Ah! si elle pouvait dire vrai, se dit Héléne. Puis tout haut à Jacqueline avec un sourire cynique:

—Bah! Vous vous plaignez toujours. Ça passera. D'ailleurs, ce sont des idées que vous vous faites. Vous n'êtes pas malade. Mais à force de répéter que vous allez mourir, vous finirez par le croire.

—Oh! non... je ne me trompe pas, allez!... Je sens la vie s'éteindre en moi... J'ai beau lutter... je ne peux plus... Le mal est le plus fort... Je vous demande, madame d'avoir la bonté de me laisser partir sans me torturer... C'est la dernière grâce que je vous implore... Laissez-moi me rappeler mon passé... ma maman... Je voudrais emporter dans la tombe un beau souvenir de la vie... Je vais mourir, madame, et vous supplie d'être bonne pour mon frère.

Puis des gémissement de douleur sortirent de sa maigre poitrine, tandis que des larmes coulaient sur ses joues pâlies.

—Ne dirait-on pas que je vous martyrise?

Pierre, qui s'apprêtait à sortir pour aller à son travail, vit Jacqueline si misérable qu'il alla à elle et lui dit:

—Va te reposer, petite soeur. N'aie pas peur des menaces de cette femme.

—Ah! que m'importe, maintenant c'est la fin, répondit Jacqueline dans un souffle.

—Que dis-tu?

—Je n'ai plus la force de parler... Emmène-moi dans ma chambre, j'ai mal... j'ai mal.

Pierre ivre de colère, dit à Héléne:

—Regardez ce que vous en avez fait!

—Mais ce n'est pas de ma faute, dit Héléne en souriant.

—Ah! taisez-vous. Si vous étiez un homme, je vous...

Il voulut se précipiter sur elle. Jacqueline le retint par la manche de son habit et lui dit :

—Laisse! Je suis faible.

—Viens te reposer, petite soeur, dit Pierre en la portant dans ses bras.

Aussitôt qu'ils furent sortis, Hélène se mit à rire.

—Ah! Ah! Cette fois, je crois que c'est la fin! La fortune sera pour nous. Et adieu la famille! Quelle vie je me promets pour compenser le temps perdu! Ah! mon cher Ernest, tu n'attendras plus longtemps, je crois.

A ce moment, maître Bernard fit son entrée dans le salon. Il avait toujours un agréable sourire, duquel il ne se départissait que rarement.

Le notaire, qui avait vu l'expression de joie sauvage qu'elle avait à son arrivée, se permit de lui dire :

—Boujour, madame. Vraiment, vous me semblez très heureuse. Auriez-vous quelque bonne nouvelle à m'annoncer?

—Non! au contraire, je suis triste, lui dit Hélène.

—Ah! vous avez une façon spéciale de le manifester. Alors! Toujours des ennuis, Mme Daigle?

—Toujours! Ce qui me chagrine, c'est la santé de cette pauvre Jacqueline qui, de jour en jour s'affaiblit, dit Hélène dans un soupir.

Maître Bernard répondit avec un même soupir :

—Autrement dit, vous trouvez que les progrès de la maladie ne sont pas assez rapides?

Hélène, interloquée, demanda :

—Que voulez-vous dire?

Et avec un large sourire, le notaire répliqua :

—Rien... rien... Je plaisante... Vous n'aimez pas la plaisanterie?

—Quelquefois... mais celle-ci...

—Moi, je suis rond... j'aime ce qui est drôle... Voyez-vous, la vie est belle ou laide, selon le point de vue où l'on se place. Alors, moi je choisis le val rieur. D'autres préfèrent la cascade, le torrent, ça rappelle trop les larmes. Moi, j'aime la plaine, la lune qui sourit et le berger qui chante.

—Vous êtes sentimental!

—Oui! Mais un sentimental rieur. La gaieté, madame voilà le vrai! D'ailleurs ne dénote-t-elle pas une conscience tran-

quille? L'homme qui rit est l'homme sain moralement et physiquement. Mais ne nous écartons pas dans une dissertation philosophique et sentimentale. Je suis venu vous voir selon le désir "de votre mari". Vous avez un conseil à me demander paraît-il?

—Oui.

—Voyons. De quoi s'agit-il?

—C'est au sujet de la dot de Jacqueline.

—Que veut-il en faire, votre mari, de cet dot?

—Lui assurer un placement meilleur.

—Ah! Et qui lui a suggéré cette idée?

—Je lui en ai parlé quelques fois. Cette fortune importante reste immobilisée et ne produit rien. La pauvre enfant ne pourrait qu'être heureuse si, à sa majorité, on lui remettait de gros intérêts en plus de son capital.

—C'est, en effet, une très bonne idée.

—N'est-ce pas? Vous êtes de mon avis?

—Mais oui... dit le notaire en souriant, continuez.

—Il y a des valeurs intéressantes à acquérir, soit en placements étrangers ou même nationaux. L'essor industriel actuel de certaines compagnies fait réaliser aux actionnaires des bénéfices importants, la Noranda, les mines d'or de l'Abitibi, je pense, fourniraient le motif à d'heureux placements.

—Oui, c'est très juste. Je vois que vous êtes au courant des questions financières.

—Cela m'a toujours intéressée, monsieur.

—Avez-vous déjà fait des spéculations pour votre propre compte, madame?

—Non! J'aurais été heureuse d'en faire, mais je n'en ai jamais eu l'occasion ni les moyens. Et puisque mon mari consent à ce que je m'occupe des intérêts de ma fille, je prendrai sous ma responsabilité ces \$25,000 dollars et ainsi j'aurai contribué, en plus de mon affection et de mon amour, au bien-être de ma petite Jacqueline chérie.

—Pour une seconde mère, vous êtes vraiment très affectueuse! Mais quelle garantie laisseriez-vous à cette enfant, si votre spéculation ne devait pas réussir?

—Mais elle réussira certainement!

—Ouais! Vous êtes optimiste! C'est très beau! C'est même très bien. Seulement tout cela est très beau et très bien quand il s'agit de sa propre fortune. Mais pour celle des autres, c'est plus délicat, car

il faudrait que les spéculations se fissent en votre nom.

—Naturellement, monsieur.

—Et s'il vous prenait fantaisie de partir avec cette somme, dit Maître Bernard avec son plus joli sourire.

Ceci fit lever Hélène qui joua une fausse indignation.

—Monsieur, je ne suis pas une voleuse !

Mais très gentiment Maître Bernard continua :

—Pas de grands mots, madame ! Voleuse ! Regardez comme cela sonne mal ! Oh ! loin de moi l'idée de vous donner ce nom ! Supposons seulement qu'il vous prenne fantaisie d'aller à Rouyn voir si la Noranda est en bonne exploitation, ou même à Mossoul, en Orient, voir si les puits de pétrole existent toujours, cela simplement dans l'intérêt de la fortune que vous administriez. Supposons aussi que ces pays vous plaisent et que vous y restiez.

—Mais, monsieur, dit Hélène qui commençait à s'apercevoir que maître Bernard se moquait d'elle.

—Supposons encore que vous finissiez par oublier que cette fortune appartient à mademoiselle Jacqueline et que vous vouliez la partager avec un monsieur quelconque qui s'appellerait par exemple Jean... Jacques... ou... Ernest, oui, tenez, disons Ernest.

Hélène, à ce nom, eut un petit mouvement d'impatience et de peur, mais elle voulut être belle joueuse. Elle prit un air contrit pour dire :

—Je regrette, monsieur, de voir le peu de confiance que vous avez en moi.

—Oh ! J'ai grande confiance en vous, madame, dit maître Bernard en souriant toujours, mais j'ai pour principe dans la vie de laisser à autrui ce qui lui appartient, et je n'aime pas qu'on prenne trop les intérêts des autres. Il est déjà si difficile de se charger des siens !

—C'est ce que vous allez dire à mon mari ?

—Eh ! oui, madame.

—Cependant, monsieur Daigle est bien décidé à agir selon mes conseils.

—C'est bien possible, madame. Mais je connais très bien monsieur Daigle. C'est un ami d'enfance. Je lui ai été utile en bien des circonstances et j'espère qu'il m'écoutera encore.

Hélène, très en colère, répliqua :

—Ainsi, vous allez lui déconseiller ce que je me suis appliquée à lui faire accepter ?

—Oui, madame, répondit le tabellion tout joyeux.

—C'est donc que vous doutez de ma bonne foi ?

—Je ne doute pas de vous. Je ne m'occupe même pas de ce que vous pensez. Il y a une chose certaine et la voici : c'est que jamais je ne permettrai que cet argent qui est dans mon étude n'en sorte sous le prétexte que vous me donnez.

—C'est ce que nous verrons !

—C'est tout vu, madame. Si Daigle est faible de caractère, je saurai être fort pour lui.

—Mon mari m'aime et fera ce que je lui ai demandé.

—Votre mari vous adore, je n'en doute pas, mais il ne fera pas ce que je lui défendrai.

—Ah ! ça ! Mais avez-vous la prétention de diriger nos volontés ?

—J'ai la prétention de faire exécuter une volonté.

—Laquelle ?

Puis, maître Bernard, devenant sérieux :

—Celle de la morte ! Celle de l'acte passé pour assurer le bien-être de ses enfants, ses enfants qui me sont chers autant que le souvenir de leur maman m'est sacré !

—Nous verrons bien qui triomphera dans cette lutte, dit Hélène furieuse.

—C'est moi, madame, répondit maître Bernard en souriant. J'en suis certain.

—Vous ne me connaissez pas, monsieur. Je suis opiniâtre.

—Je vous connais très bien, madame. Et même beaucoup plus que vous ne pensez ! C'est ce qui me pousse à vous empêcher de commettre une nouvelle infamie.

—Vous m'insultez, monsieur !

Le notaire, qui ne veut pas en dire plus long, s'incline en disant :

—Je vous demande pardon !

—Je saurai dire à monsieur Daigle la façon dont vous m'avez traitée.

—Dites-le lui, madame.

—Certainement. Et je ne me gênerai pas !

—Et tout cela pour la fortune de mademoiselle Jacqueline ! Vous avez l'air de prendre à cœur les intérêts de votre fille !

—Je ne suis pas comme vous, monsieur. Je porte intérêt à autrui !

—Je vois... Et je sais...

—Et quoi que vous fassiez, je réussirai à mettre mes projets à exécution.

—Essayez! Mais permettez-moi, chère madame, de vous donner un petit conseil.

—Je n'en ai que faire. Je vous remercie, monsieur.

—Faites attention, madame. Je vous l'ai dit: je vous connais, je sais qui vous êtes.

Hélène n'était pas très rassurée et se demandait avec anxiété si vraiment le notaire se doutait de quelque chose. Puis elle joua à l'indifférence en ironisant sa réponse par des mots qui ne voulaient rien dire.

—Ah! vraiment, vous me connaissez si bien. Ce n'est pas difficile, je vous ai été présentée et vous avez eu l'occasion de me voir souvent.

—Je veux dire que je connais votre passé encore mieux que votre présent.

—Vraiment! Alors, dites ce que je suis et ce que vous savez de moi. Ça doit être très amusant à écouter.

—Ce le fut pour moi.

Hélène était complètement démontée. Est-ce que cet homme connaîtrait le secret de sa vie? Elle pâlisait malgré elle. Et maître Bernard continuait en prenant une intonation de naïveté:

—Tiens! vous ne riez plus? Auriez-vous quelque chagrin?

—Ne continuez pas ce petit jeu. Vous voulez procéder par intimidation. Eh? bien puisque vous prétendez m'en imposer, vous allez dire devant moi à mon mari ce que je suis et ce que vous savez de moi.

—Non, je ne dirai rien. Je vous rendrai encore le service de me taire. Mais ce que je ne pourrai pas lui cacher, c'est l'insistance avec laquelle vous désirez vous approprier l'héritage de mademoiselle Daigle.

—Autrement dit, nous sommes en hostilités ouvertes?

—J'aime beaucoup les situations nettes.

—Sachez, monsieur, que vous trouverez en moi l'adversaire irréductible!

—A moins que je ne vous réduise moi-même, comme point final, à une fuite précipitée!

—Nous verrons! Je vous laisse la place, monsieur.

Et Hélène quitta le notaire très en colère, tandis que celui-ci lui disait:

—J'y reste, madame, j'y reste!

Et maître Bernard se frottait les mains avec satisfaction, heureux d'avoir fait perdre à cette femme son petit air arrogant. Il s'installa dans un fauteuil, croisa les jambes, alluma un cigare, comme s'il avait été chez lui. Il se décidait à attendre monsieur Daigle. Il se promettait de lui donner une gentille friction.

Ah! c'est que c'était une nature rare, ce maître Bernard. Je vous conseille d'avoir des amis comme lui dans vos relations. Mais je vous conseille aussi d'être honnête! Car, autant il était dévoué pour les affligés, autant il était narquois et dangereux pour les méchants. Nous aurons l'occasion de voir par la suite de quoi il était capable.

Maître Bernard fumait tranquillement son cigare quand Pierre, qui revenait de la chambre de sa soeur, l'aperçut dans le salon.

—Ah! vous voilà, maître!

—Tu me vois, mon fils, je suis là content, radieux et satisfait!

—Je ne demanderais pas mieux que d'être dans les mêmes dispositions. Mais hélas! avec la vie que nous menons ici, il est assez rare que nous soyons radieux.

—Je le sais, mon pauvre ami, mais ne désespérez pas. Je t'assure que je vous sortirai, ta soeur et toi, de ce mauvais pétrin où vous vous débattiez.

—Quant à moi, je supporte avec ennui certes, mais je supporte. J'accepte le mal tel qu'il vient et comme il est, tout cela pour ne pas chagriner mon père. Mais j'ai une soeur, elle est jeune, elle a droit à la vie. On la lui refuse. Sa santé est fragile, la mort la guette et l'on fait tout pour que la Faucheuse en ait raison. Je ne puis tolérer que l'on torture Jacqueline sous mes yeux. Cependant, malgré ma volonté de la défendre, je reste cloué, incapable devant le coup que je porterais à mon père. C'est une situation très délicate, maître. Je souhaite parfois d'avoir une âme de bandit et de massacrer de mes propres mains cette femme impitoyable, cause de notre malheur!

—Ah! voilà la jeunesse. Les élans spontanés, les actes irréfléchis qui conduisent au désastre! Crois-moi, petit, la prudence est la mère de la sûreté. Ce n'est pas de moi, mais c'est appréciable. Il faut comprendre. Vois-tu tout ce que l'on fait dans un mouvement de colère tourne con-

tre soi. On est toujours la victime de son emportement.

—Tout cela est très beau, disait Pierre désespéré, mais le temps passe et le mal grandit.

—Aimerais-tu mieux que le mal fût le maître et qu'il n'y ait plus d'espoir? Car si tu veux, tu peux te débarrasser de cette mauvaise femme. C'est très simple: Tu n'as qu'à la tuer. Et après tu peux être certain que tu ne la reverras plus.

Pierre, qui n'avait pas l'esprit à la plaisanterie, disait avec un geste vague:

—Ah! tout ça...

Mais le notaire, très bon enfant, le moralisait gentiment.

—Il faut subir, petit. La vie n'est qu'une étendue de souffrances qu'il faut passer. Si cruelle qu'elle te paraisse, elle est juste, la vie! Chacun a son heure, son moment de bonheur. Il faut l'attendre. On ne doit pas vouloir le soleil quand il pleut. On aurait beau vouloir, on n'y changerait rien! On peut aider les circonstances et non les commander. Nous ne sommes pas Dieu! Mais si nous l'étions, nous serions de bien vilains bons dieux!

—Je comprends! Ce que vous dites est très juste. Ce que nous ressentons et ce que nous vivons l'est moins. Je ne suis pas un comédien, maître. Sans me targuer de hautes vertus et de grandeur d'âme, je peux dire que je suis franc.

—C'est vrai, tu es un brave garçon!

—Je vous assure que vous seriez apitoyé si vous assistiez à notre vie quotidienne. C'est un calvaire de souffrance et d'amertume. Cette femme est le démon personifié. Je ne connais pas les mobiles qui la font agir, mais il me semble qu'il faut qu'elle soit poussée par un très grand intérêt pour ce conduire envers nous aussi cruellement.

—Elle y a intérêt, c'est certain, lui assura maître Bernard, qui avait de fortes raisons d'en être assuré.

Daigle qu'Hélène amenait dans le salon, arriva au moment où son fils disait ce qu'il pensait de sa femme. Daigle écouta, il était blême de rage. Hélène le montait davantage en l'excitant par sa mimique de femme éplorée. Ils entendirent ces mots:

—Elle y a intérêt! C'est cela qui me révolte, dit Pierre plein de rage. Elle spéculait sur la faiblesse de ma sœur. Elle ne sait qu'imaginer pour la faire souffrir. Et

la pauvre Jacqueline subit toutes ces misères avec une telle abnégation qu'elle en est admirable. Jusqu'à présent je n'ai rien dit pour mon père, mais je vais lui parler. Nous verrons si une étrangère, une gueuse aura raison d'un petit être fait de tendresse et de dévouement! Tant pis pour mon père! Cette femme sortira de la maison où je la ficherais moi-même à la porte!

—Le misérable! dit Daigle en se précipitant sur son fils.

—Tu vois comme on traite ta femme, dit Hélène.

—Sors d'ici, dit le père, fou de colère.

—Je suis ici chez moi, répondit Pierre qui n'avait plus peur.

—C'est ainsi que tu parles à ton père?

—C'est ainsi que je parle à un père qui ne veut plus l'être!

—Pour l'instant je te commande et tu dois m'obéir.

—Ah! si tu savais, papa, comme tu me fais de la peine!

—Vous l'avez mérité, lui lança Hélène.

Pierre, à ces mots, marche sur Hélène et la menace:

—Vous, je vous en supplie, ne dites pas un mot!

—Quoi! s'exclama Daigle.

—Toi, papa, je veux bien encore t'obéir. Mais, pour l'amour de Dieu, que ta femme se taise. Je suis dans un état de nerfs qui ne me permettrait pas de supporter qu'elle parlât plus longtemps.

—Ah! ça! Croyez-vous me faire peur? dit Hélène en souriant.

—Naturellement, je ne peux rien contre vous. Vous êtes une femme. Mais je vous hais et je vous le dis devant mon père: Vous êtes la plus horrible marâtre qu'on puisse rencontrer. Vous êtes une scélérate, une gueuse et je vous jure que vous aurez de mes nouvelles. Tenez-vous pour avertie!

Et Pierre, qui n'était plus maître de lui, sortit en claquant la porte.

Daigle et Hélène restèrent muets de rage et de surprise. Et le notaire, avec un bon sourire, lança au nez des époux ahuris:

—Et moi je dis qu'il a parfaitement raison!

Daigle, qui s'est ressaisi, répondit:

—Le gredin me le paiera!

Il prit sa femme dans ses bras:

—Ils font tout pour me séparer de toi,

lui dit-il, mais ils n'y parviendront pas, je te l'assure.

Puis, s'adressant à maître Bernard :

—Quant à toi, en ta qualité de vieil ami, permets-moi de te dire que tu agis vis-à-vis de ma femme d'une façon qui me déplaît profondément.

—Oh ! ça ! mon vieux, ça m'est égal, je m'en fous !

—Pourquoi dis-tu ça ?

—Parce que je le pense, répondit maître Bernard.

—As-tu quelque chose à reprocher à Hélène ?

—Peut-être !

—Quoi ? lui demanda Daigle.

Mais le notaire ne répondit pas. Il se contenta de sourire. Ce qui exaspéra Daigle, qui ajouta avec impatience :

—Allons ! parle !

Et très calme, maître Bernard lui répondit :

—Oh ! non, mon vieux, inutile de te mettre en colère. Tu me connais : les violences, les mots durs, tout ça je m'en fiche.

—Pourquoi refuses-tu de verser à ma femme la somme qui est chez toi et que rien ne retient ?

—Pardon ! Moi je ne suis peut-être rien, mais je la retiens quand même !

—De quel droit ?

—De celui que je prends.

—Mais cette somme m'appartient.

—Pas du tout. Elle n'appartient qu'à ta fille et je ne la remettrai pas à ta femme.

Hélène qui était vexée de voir que le notaire parlait avec un tel sans-gêne à son mari, lui dit :

—Tu te laisses conduire comme un enfant.

—N'aie pas peur, lui répondit Daigle, je saurai bien le forcer à exécuter mes volontés.

—Ah ! toi aussi, tu uses de grands mots : Forcer ! Tu ne forceras rien, mon vieux ! Et puis, pour qu'il n'y ait plus de malentendu, voilà : J'ai promis à ta femme (il regardait Hélène avec un gentil sourire), à ta vraie femme, à la mère de tes enfants, d'accomplir ses volontés... Je lui ai promis, tu entends ? Il n'y a pas de papier, c'est vrai. Mais ma parole vaut pour moi davantage que tous les papiers du monde. Sur ce, bonsoir et bonne nuit !

Il allait pour sortir quand Daigle l'arrêta.

—Je te demande une dernière fois de réfléchir.

—Quand je dis quelque chose, je réfléchis toujours avant.

—Songe à notre ancienne amitié. Dis-moi franchement pourquoi tu agis ainsi, Bernard.

—Parce que tu es amoureux. Et des maladies les plus graves, l'amour est la seule qui affecte tous les sens et surtout le BON SENS.

—Soit ! Considère-moi comme un fou, si tu veux. En tout cas, je chargerai mon avocat de cette affaire. Il t'écrira dès demain.

—Ça me fait plaisir. Il écrit très bien et j'aime beaucoup lire ses lettres.

—Quand aurez-vous fini de nous narguer ? dit Hélène rageuse.

—Je vous ferai respectueusement remarquer, chère madame, que je ne m'adresse pas à vous.

—Vous préférez vous attaquer à mon mari, parce qu'il manque de force. Mais s'il en est à bout, je peux le suppléer. Et je n'irai pas par quatre chemins pour vous dire...

Mais à ces mots, maître Bernard l'interrompit en souriant :

—Assez, madame ! Je ne vous connais pas. Je ne sais pas qui vous êtes et je ne veux pas vous donner ce qui ne vous appartient pas.

Il siffla un petit fox-trot sautillant et, à la porte du salon, avant de sortir, il se retourna et leur fit un geste de la main, en disant : Bye-Bye !

—Tu vois, c'est encore lui qui a gagné ! Il se moque de nous.

—Je t'assure, ma chère Hélène, que je ferai toutes les démarches nécessaires pour en avoir raison. Tous mes amis me tournent le dos. On dirait qu'ils sont jaloux du bonheur que tu me donnes. Eh bien, puisqu'ils veulent nous séparer, unissons-nous davantage pour lutter contre eux. Je t'aime, Hélène. Je sacrifierais jusqu'à mes plus chères affections, je sacrifierais jusqu'à mes enfants, s'il le faut, pour toi.

—Au moins, toi, mon grand amour, tu sais comprendre le cœur d'une femme !

Elle devint l'enjôleuse qu'il n'avait jamais connue. Elle le garda toute l'après-midi dans ses bras, lui prodiguant des caresses, le soutenant de son amour.

Daigle était faible, mais violent. Elle

savait que de cette scène elle pouvait tirer un bon parti. Aussi s'appliquait-elle à montrer à son mari la méchanceté de ses amis et de ses enfants.

—Un jour, lui dit-elle, ils te convaincront et tu me chasseras!

—Oh! comment peux-tu penser cela, ma chérie?

—Si! tu me chasseras, et je serai à la rue sans ressources, comme une pauvre femme, alors que j'ai donné le meilleur de moi-même pour élever tes enfants et assurer ton bonheur. Car tu ne peux pas dire que je ne t'ai pas aimé.

—Oh! pour cela, non! Tu as toujours été une épouse adorable!

—Et cependant je sens que tous tes amis finiront par t'influencer. Je sens qu'un jour tu me jetteras hors de chez toi.

—Mais, que vas-tu penser là? Comment peux-tu imaginer qu'un jour je pourrai me passer de tes caresses, de ton amour? Tu ne sais donc pas que si tu disparaissais de ma vie, ce serait pour moi la mort? Tu m'as fait connaître les plus grandes voluptés, tu m'as soigné comme un enfant lorsque j'étais malade. C'est toi qui m'as fait prendre goût aux longues griseries de l'amour. Et tu peux croire que je t'abandonnerais? Mais, sache donc, ma chérie, que je tiens plus à toi qu'à ma vie. Je te sacrifierai mes enfants s'il fallait, je te donnerais ma fortune pour te convaincre que je t'aime.

En disant: je te donnerais ma fortune, Daigle avait donné le plus grand encouragement à Hélène, et elle revint de plus belle à la charge.

—Oh! ce que je te disais, ce n'était que par intuition. Il est évident que si j'avais des armes pour lutter contre mes ennemis, je n'aurais pas peur. Si j'avais de l'argent bien à moi, le jour où je te perdrais, ou si tu me chassais, j'emploierais ma fortune à te reconquérir. Mais je suis pauvre, sans armes et cela m'enlève beaucoup de ma confiance.

—Je veux que tu gardes ta confiance en toi. Je veux que tu puisses lutter, si un jour tu me perds. Et aujourd'hui, conscient de mon amour, certain de ma passion durable, voulant que tu en sois convaincue et que mes amis en soient persuadés, je vais aller chez le notaire, cet ingrat et jaloux de Bernard. Et la majeure partie de mes biens passeront à ton nom. Je le veux.

J'ai confiance en toi plus qu'en moi-même, et nous verrons bien lorsque tu seras riche, plus riche que moi, si mes amis oseront encore t'insulter.

—Ah! mon chéri, je ne m'attendais pas à tant de générosité de ta part. Tu peux être certain qu'en faisant cela tu bénéficieras pendant toute ta vie de ma plus entière fidélité, de ma reconnaissance éternelle. Non que j'en veuille à ton argent, non que je sois intéressée, mais pour l'effet moral que cela produira dans l'esprit de tes amis. L'argent ne fait pas le bonheur. La formalité que tu vas accomplir ne me fera pas plus riche que je ne suis, puisque je resterai toujours ta femme et qu'en réalité tes biens te resteront. Mais je veux qu'on sache que tu m'aimes. Je suis fière de ton amour, de ta valeur, de ton rang social et ma plus chère ambition est, aux yeux des gens, d'être ton égale. Je sais fort bien que je te suis inférieure, hélas! Mais je ne veux pas qu'on me le fasse sentir. Nous autres, les pauvres, nous avons notre fierté, c'est: l'honnêteté. Mais puisque les riches, tes amis, ne s'inclinent que devant la puissance de l'argent, fais-moi riche et à l'avenir, ils s'inclineront devant ta femme. Ce que je dis, ce que je désire, je ne le dis et je ne le désire que par amour pour toi!

Ce petit discours avait produit son effet. Daigle était fier de savoir à quel point il était aimé. L'homme le plus clairvoyant se serait laissé prendre au jeu de cette femme qui paraissait si sincère. Et puis! Quand un homme est aveuglé par la passion, il ne cherche pas à justifier, ni à disséquer les propos et les discours de celle qu'il aime. Elle avait su si bien s'y prendre depuis les premiers jours de son veuvage. Elle ne s'était jamais trahie. Il avait toutes les preuves de sa fidélité, toutes les marques de son dévouement. Comment aurait-il pu penser qu'elle se jouait de lui? Au contraire, il en voulait à ses amis, à ses enfants. Il était convaincu que c'étaient eux qui lui faisaient des misères, et cela se conçoit. Combien n'avons-nous pas d'exemples autour de nous de maris trompés, ridiculisés, comme dirait Rostand, et qui vous encensent leur femme, qui la placent sur le piédestal de la vertu, qui vous la citent, à tout propos comme l'exemple de la fidélité! L'amour est la seule maladie qui affecte tous les sens, et surtout le BON SENS.

Le bon sens de monsieur Daigle était singulièrement déplacé. Il s'était promis d'aller chez le notaire dès le lendemain. Il allait laisser sa fortune aux mains de cette femme, sans de soucier de l'avenir de ses deux enfants.

Pendant que ce couple était tout à l'amour, Pierre soignait d'un affection fraternelle sa petite soeur qui souffrait.

XIX

LE BANDIT VIT TOUJOURS

Il y a bien longtemps que nous n'avons parlé d'Ernest. Cependant l'élégant criminel vivait toujours.

En laissant Jean sur la route de Montréal, il était parti à toute vitesse. Il traversa la métropole, mangea à la hâte et se présenta quelques heures après à la frontière américaine comme un citoyen des Etats-Unis regagnant son "home". Il montra sa licence au nom de Harold Fairbanks, ses papiers étaient en règle, il n'eut aucune difficulté pour se rendre à New-York.

Il revint quelque temps après à Montréal, puis toutes les quinzaines au lac St. Jean, où il consacrait quelques heures à ses amours avec Hélène.

Ceci nous prouve surabondamment qu'il vivait toujours, qu'il était en liberté et peut-être que le hasard nous fera retrouver sa piste en prenant nos renseignements ailleurs.

XX

QU'EST DEVENU NOTRE DESEPERÉ?

Nous avons laissé Jean se dirigeant vers la demeure de maître Bernard.

Il fut reçu par le tabellion en personne. Monsieur le curé avait téléphoné pendant que Jean se rendait chez lui. Donc, Maître Bernard était déjà un peu au courant du but de la visite du jeune homme.

Mais maître Bernard n'était pas un homme cruel. Voyant l'état de dépression où se trouvait Jean, il lui fit servir un bon souper, que celui-ci toucha à peine. Il l'envoya se reposer dans une chambre que maître Bernard avait toujours de prête pour ses visiteurs.

Jean s'endormit et ce ne fut que le lendemain que maître Bernard l'interrogea. Il lui fit raconter par le menu détail toute son aventure. Le notaire prenait des notes. Il n'interrompait Jean que pour lui demander des éclaircissements sur certains points obscurs. Ayant rassemblé ses notes, le notaire conseilla au jeune homme de se reposer, de faire ce qu'il voudrait, mais surtout de ne pas sortir de chez lui.

Il ne fallait pas qu'on le vit dans la paroisse.

Maître Bernard s'en fut trouver monsieur le curé. Il lui demanda de faire attention que Louise ne parlât pas, car elle aurait bien pu raconter à ses amies, vieilles filles et vierges autant qu'elle, la visite curieuse de Jean.

Louise promit de rester muette comme une tombe. Pour une fois, elle tint sa promesse.

La présence de Jean dans la paroisse n'avait pas été remarquée.

Ce qui était important, c'est que les bootleggers ne l'avaient pas vu. D'ailleurs, depuis deux ans, leurs quartiers généraux avaient changé de place.

Maître Bernard procéda à une longue enquête. Il envoya Jean à Montréal chercher des renseignements dans les maisons de jeu qu'il fréquentait avant de rencontrer Ernest. Il remit quelques fonds à Jean et le pria d'aller s'informer auprès de ses anciens camarades s'ils avaient vu ce monsieur Ernest.

Cet homme était d'une élégance si rare qu'il ne pouvait passer inaperçu. Du moins, Jean le pensait.

Aucun de ses camarades n'avaient pu lui fournir de renseignements.

Si maître Bernard chargeait Jean de cette mission, c'était plutôt pour l'éloigner du pays que pour s'éclairer dans ses recherches. Car le notaire était un fin regard.

Pendant le récit des aventures de Jean, il avait noté des détails qui devaient le mettre sur la piste du bandit. Premièrement la machine lui avait été décrite. C'était une Packard sedan, portant une licence américaine. Jean, dans son inconscience, avait tout de même aperçu la machine dans laquelle il était monté pour se rendre à la maison des Daigle.

Après il ne se souvenait de rien que son réveil sur la route, d'où on apercevait Mon-

tréal au lointain. Mais cela était suffisant pour éclairer le notaire. Il n'y avait que deux moyens de regagner Québec ou Montréal en machine. C'était le premier de prendre le bateau à Bagotville, le second d'embarquer la machine sur le train.

Maître Bernard fit venir des détectives privés à son bureau, les chargea de faire une enquête à la Canadian Steamship Line, pour savoir quel était le bateau qui était parti le 9 août, jour du crime, de savoir si une machine Packard sedan avait été embarquée à cette date, d'interroger les matelots de ce bateau, en donnant comme détail l'état léthargique où se trouvait un passager et l'élégante allure du chauffeur. Ensuite d'interroger le registre des licences à la frontière et de poser les mêmes questions aux douaniers.

On calcula le temps approximatif que peut prendre une machine pour faire le trajet Québec-Montréal, Montréal-Rouses Point, et il fut facile de trouver sur les livres d'enregistrement de la frontière le passage de la machine qui, par bonheur, était la seule Packard passée entre 5 et 10 heures le 11 août au matin entrant aux Etats-Unis.

Avec la licence on retraça rapidement le nom du propriétaire et de ce jour Harold Fairbanks fut filé.

Maître Bernard recevait tous les renseignements sur son compte. Mais le brave homme, en plus de ses détectives, travaillait de son côté à la recherche du malfaiteur. Il établissait un rapprochement entre certains faits.

Premièrement comment Ernest savait-il que ce jour-là madame Daigle était seule? Comment était-il au courant de la façon d'entrer dans la maison? de l'emplacement des fils du téléphone? de la présence d'une forte somme chez madame Daigle?

Comment se faisait-il qu'une jeune femme comme Hélène, qui était d'une beauté ravissante, qui n'était jamais venue au lac St. Jean, vint se placer, par le jeu de relations inexistantes, dans cette famille? Pourquoi Hélène avait-elle laissé les enfants chez monsieur le curé et s'était esquivée pendant une heure le jour du crime? Pourquoi lorsqu'on lui apprit que madame Daigle avait été assassinée, avait-elle demandé avec angoisse à maître Bernard si les meurtriers étaient arrêtés? Pourquoi avait-elle dit "les meurtriers"?

Il se souvenait aussi d'une certaine expression de soulagement quand on lui avait dit qu'on ne savait rien sur la piste des bandits. Il se rappelait également la façon dont elle épiait le chef de police, lorsqu'il fit l'enquête du crime.

Depuis quelques mois, le dossier était assez volumineux. Mais les preuves n'étaient pas suffisantes. Il manquait les pièces importantes pour justifier une arrestation. Le notaire les attendait. Elle ne pouvaient tarder.

C'était une copie du contrat du premier mariage d'Hélène et ensuite un mandat d'arrestation pour bigamie.

Recevait-il bientôt ces documents importants? Les recherches sont longues parfois.

Huit mois n'avaient pas suffi pour réunir toutes les preuves. Jean était revenu depuis hier au lac St. Jean. Il était arrivé à la nuit et se tenait dans la chambre d'ami.

Il avait bien changé, Jean. Celui qui l'aurait rencontré le jour où il vint au presbytère, ne l'eût pas reconnu aujourd'hui. Il était habillé d'élégante façon. Il avait repris goût à la vie et cela se manifestait sur son visage par de jolies couleurs et des yeux bien reposés.

Jean avait aidé monsieur le notaire dans ses recherches. Depuis trois mois, il envoyait des renseignements précis sur la conduite d'Ernest, sur ses faits et gestes à Montréal.

Quand le criminel quittait la ville, le notaire en était aussitôt averti. Jean avait sa police, une police nombreuse qui ne lui coûtait rien. Il s'était fait de nouveaux amis dans un milieu honnête, et il s'en servait.

Mais peut-être voulez-vous savoir comment Jean s'y était pris pour retrouver une vie tranquille. A qui devait-il son repos présent? Comment, couvert de dettes, il avait pu revenir à Montréal? Cela s'explique par la bonté de maître Bernard, car c'était lui qui avait aidé Jean à se réhabiliter.

Quand maître Bernard envoya Jean à Montréal, ce n'était que pour voir si ses regrets étaient sincères. Il en eût la preuve par les lettres journalières qu'il recevait du jeune homme. Celui-ci donnait un compte-rendu de ses recherches et tous les jours il demandait au notaire de lui trou-

ver un emploi honnête au Lac St. Jean, de façon à ce qu'il pût refaire sa vie, loin des yeux de ses créanciers qu'il paierait par petites sommes.

Jugeant que ce gamin n'était pas aussi perdu que cela, étant convaincu qu'au fond ce n'était qu'une victime des tentations de la vie et le jouet d'un aventurier, maître Bernard, qui avait un cœur d'or, se proposa de délivrer Jean de ses nombreux soucis et de lui fournir l'apaisement qu'il désirait pour se refaire un avenir.

Un jour notre notaire quitta le lac St. Jean et se rendit à Montréal. Il trouva notre malheureux dans un horrible taudis. Il lui demanda ce qu'il avait fait de l'argent qu'il lui avait remis et Jean lui montra ce qui lui restait.

— Mais, tu n'as rien dépensé, s'écria le notaire.

— Il faut bien faire des économies, répondit Jean quand on n'a pas de position et qu'on ne sait pas ce que l'avenir nous réserve, il faut faire attention et penser au lendemain.

Jean, pour garder son argent, expliqua qu'il ne mangeait qu'un repas par jour. Il allait dans les "quick lunch" de la rue Craig. Il s'y rendait vers midi, y mangeait un beef stew, buvait du thé et cela lui coûtait 15 cents par jour. Il avait loué une misérable chambre pour la modique somme d'une piastre par semaine.

Le notaire, qui lui avait donné trente-piastres à son départ, fut tout étonné de retrouver Jean trois semaines après en possession d'une quinzaine de dollars.

Jean lui fit remarquer que, s'il ne lui restait pas davantage, c'est qu'il avait été obligé de faire presser son habit, d'acheter une chemise de rechange et un chapeau. En effet, Jean était très convenable.

Cette conduite fit plaisir à monsieur Bernard qui ne put s'empêcher de lui dire :

— C'est bien ce que tu as fait là, mon petit.

— Oh ! tout cela n'est rien, répondit Jean, les privations tout le monde peut les supporter, mais ce qui m'a le plus manqué, ce qui m'a fait le plus souffrir, c'est de renoncer du jour au lendemain à mon poison. J'ai passé par des crises épouvantables. Les angoisses me prenaient. Je voulais à tout prix trouver de la dope et cependant j'ai résisté. Quand ces crises étaient trop fortes, j'allais à l'église et je priais demandant à

Dieu la grâce de me faire oublier mon vice. C'est que le corps prend l'habitude de cette drogue. Il la réclame. Et par moments, j'étais presque fou. Ce n'est pas fini. Maintenant encore, il m'arrive d'avoir des envies folles d'en prendre. Mais je crois bien que je résisterai. C'est là mon plus douloureux supplice. Je le considère comme un châtiment que Dieu m'envoie pour expier mes fautes.

Maître Bernard était ému de voir ce petit si repentant, si sincèrement disposé au bien. Il demanda l'adresse de ses parents. Jean la lui donna, en le suppliant de ne point aller parler de lui à sa mère. Monsieur Bernard le quitta ce jour-là, lui promettant de revenir le lendemain avec de bonnes nouvelles.

— Je vais tâcher de vous trouver une position convenable. J'ai de nombreux amis à Montréal qui pourront vous venir en aide.

Il quitta Jean en lui souhaitant du courage et en lui promettant que ces épreuves douloureuses cesseraient bientôt.

Maître Bernard se rendit chez les parents de Jean. Ceux-ci le reçurent avec courtoisie et, quand il leur parla de leur fils ces braves gens ne purent contenir leurs larmes. — Savez-vous où il est ? Nous ne l'avons pas vu depuis plus de trois ans. Ah ! il nous a causé bien des ennuis. Mais, que voulez-vous, monsieur, c'est notre seul fils, nous sommes vieux, nous n'avons que cette affection, et malgré tout ce qu'il nous a fait, nous l'aimons quand même.

La maman pleurait en entendant maître Bernard faire l'éloge des qualités de Jean.

Il est bien entendu que le notaire ne toucha pas un mot des aventures que leur fils avait vécu de pair avec Ernest. Il ne fut même pas question du bandit.

Le notaire plaida la cause du fils léger qui, élevé avec trop de tendresse, s'était conduit étant homme, comme un enfant gâté.

— Toutes ses fautes sont pardonnables, ajouta le notaire en riant. Il rachètera tout son mauvais passé par une vie de repentir. Et vous verrez que vous serez récompensés d'avoir bien élevé votre enfant. L'éducation première réapparaît tôt ou tard. S'il fût entraîné, c'est que vous l'aviez enclin à la faiblesse par trop de douceur. Maintenant qu'il a vécu les affres de la souffrance, de la misère, qu'il a connu les jours

sans pain, il sait ce que c'est que la douleur et vous allez retrouver votre fils repentant et, plus que jamais affectueux et sincère.

Monsieur LaRochelle raconta au notaire comment après la disparition de Jean, il eût à payer de nombreuses dettes que son fils avait faites en son nom. Il avait acquitté des faux pour une valeur de 3,000 dollars. Il ne voulait pas que le nom de son fils fût traîné devant les tribunaux... et le pauvre homme avait soldé... au prix de nombreux sacrifices, toutes les dettes contractées par son fils.

—Tout cela est passé, dit madame LaRochelle, qu'il nous revienne et tout lui sera pardonné.

Le père se montra plus inflexible, puis devant les prières de sa femme et les instances de maître Bernard, il fut décidé qu'il le recevrait.

Le notaire avait quitté les pauvres vieux heureux à la pensée de retrouver leur fils. Il alla voir un riche commerçant, propriétaire d'une manufacture de chaussures et possesseur de nombreux magasins pour la vente au détail. Il obtint de cet ami un poste de gérant pour Jean, qui devrait faire l'ouverture d'un nouveau magasin dans une huitaine.

Jean, apprenant tout ce qu'il devait à maître Bernard, lui promit une reconnaissance éternelle. Grâce à lui, il allait retrouver une vie honnête au sein de sa famille et dans un travail lucratif.

Le lendemain, Jean était installé chez lui. Sa mère ne cessait de l'interroger sur ses souffrances de ces trois dernières années de misère. Elle voulait lui faire oublier ces vilains cauchemars. Elle le dorlotait comme un enfant.

Le père fut plus froid le premier jour et lui reprocha ses fautes avec colère. Jean ne chercha pas d'excuse. Il lui dit :

—Père, je mérite toutes vos réprimandes, je suis bien coupable. Mais permettez-moi de me réhabiliter maintenant.

Et Jean devint sérieux. Il travaillait avec courage. Il était d'une exactitude et d'une probité exemplaire. Son patron n'avait qu'à se louer de ses services. Ses parents étaient heureux d'avoir retrouvé un fils qui leur rendait en bonheur tout ce qu'ils avaient eu de peine.

Nous disions que Jean était chez le notaire. Il était venu pour quelques jours

en vacances, ou pour une autre raison... Nous le saurons plus tard.

XXI

LA FOLIE D'UN PERE AMOUREUX

Ce jour-là, monsieur Daigle, était plus amoureux que jamais, plus décidé que toujours à faire passer au nom d'Hélène tous ses biens.

—Ah! ils veulent s'attaquer à mon bonheur, disait-il. Eh! bien, je vais leur montrer à tous que je l'aime, cette femme! Je vais donner une preuve à ma charmante Hélène de mon attachement et de mon amour.

Et c'est avec ce sentiment qu'il sonnait à la porte de maître Bernard, le notaire.

La servante du tabellion l'introduisit dans le bureau où maître Bernard vint le rejoindre.

Daigle était soucieux et timide, car c'était un faible que cet ingénieur. De plus, Bernard était son ami d'enfance. Autrefois ils étaient en excellentes relations et il avait toujours estimé le brave notaire.

Mais là, il s'agissait de son amour. Il saurait vaincre sa timidité et affirmer, avec violence s'il le fallait, sa volonté.

Maître Bernard, très psychologue, souriait en devinant le trouble intérieur de son ex-ami. C'était un optimiste souriant, un disciple du grand Capus, qui prônait sa devise. Tout s'arrange! Tout s'arrange! Et bien qu'un peu attristé par l'état où se trouvait présentement son ami, il était certain que tout rentrerait dans l'ordre avant longtemps et que Daigle serait affranchi de l'amour qu'il vouait à sa femme.

—Alors, qu'est-ce qui t'amène? demanda le notaire. Veux-tu toujours essayer de me soustraire la dot de ta fille?

—Il ne s'agit pas de cela répond Daigle d'un ton bref. Tu as oublié que nous étions amis. Ton attitude vis-à-vis de ma femme est plus qu'hostile. Comme dans mes relations, je trouve le même sentiment chez la plupart de mes camarades, je vais leur prouver que cette femme, qui est ma femme, est mon égale, qu'elle mérite ma confiance et, pour cela, je viens ici te faire exécuter ma volonté de client.

—Parle, je t'écoute. Je suis à vos ordres, monsieur mon client. De quoi s'agit-il?

—De me dresser un état complet de mes biens. Je compte m'en désister en faveur de ma femme.

—Mais tes enfants dans tout cela?

—Mes enfants me font payer assez cher leur ingratitude. Je ne me crois pas obligé de leur donner davantage.

—Tu n'as pas la générosité facile à l'égard de tes petits. Enfin puisque tu en juges ainsi, tant pis pour toi! Je ferai ce que tu me demandes.

—Je l'entends bien ainsi. Et le plus tôt ce sera le mieux!

—C'est entendu! Repasse demain avec ta femme. L'état de tes biens sera dressé et tu pourras, selon la forme légale, t'en désister en faveur de ton épouse.

Monsieur Daigle était content de s'en tirer à si bon compte. Il croyait qu'il aurait eu à subir l'ironie de maître Bernard, mais le notaire fut très gentil. Il ne lui avait rien dit, du moins jusqu'à présent.

Daigle se retirait, maître Bernard l'accompagnait. Arrivé à la porte, le tabellion lui dit :

—Veux-tu faire un pari avec moi?

Et Daigle, qui ne comprenait pas :

—Qu'est-ce que tu dis?

—Je te demande si tu veux faire un pari?

—Je n'ai pas l'esprit à ce genre d'amusement répondit le père de Jacqueline.

—Ca ne fait rien lui dit le notaire. Moi je te parie tout de même que d'ici demain tu n'aimeras plus ta femme, que d'ici à demain tu demanderas pardon à tes enfants du geste que tu veux accomplir aujourd'hui. Cela je te le parie au taux que tu voudras.

Et avec un sourire, il ajouta :

—Quel est ton taux?

Daigle, impatienté, lui dit :

—Je n'aime pas ces plaisanteries déplacées. Si c'était pour me dire de telles bêtises que tu m'accompagnais, j'aurais bien pu me passer de toi. Au revoir.

Et il sortit en claquant la porte au nez de maître Bernard qui, malgré cette impolitesse, riait toujours.

Pierre, à ce moment, entra. Il revenait de la poste avec le courrier. Il passait les lettres à maître Bernard qui les décachetait aussitôt. Une expression de satisfaction se peignit sur ses traits en lisant une lettre qu'il avait trouvée, perdue dans une grande enveloppe parmi d'autres papiers.

Il examinait tour à tour la lettre, les papiers. Puis il alla trouver Jean, il eut une longue conversation avec lui. Il s'apprêtait à sortir lorsque Pierre voulut lui conter ses peines.

—Je n'ai pas le temps de t'écouter, mon petit. Sache une chose, c'est que ton père reviendra à vous repentant plus tôt que tu ne le crois.

Un auto à ce moment s'arrêtait devant la porte. Six hommes en descendirent. Il les présenta à Jean et leur dit : de suivre ses instructions. Puis il sortit et fila à toute vitesse vers Chicoutimi.

XXII

PERE ET FILS

Pierre revenait chez lui en songeant à la misérable existence qui était réservée à sa sœur et à lui.

Il entra à la maison, trouva sa sœur dans le salon. Pierre était pensif. Jacqueline lui dit :

—Tu as l'air préoccupé, Pierre?

—Non, je pense. Ca va mieux, toi?

—Un peu. Si je pouvais bénéficier d'un repos complet, peut-être arriverais-je au bout de quelques mois à me rétablir.

—Oui, c'est ça : Repos complet.

—Vous avez eu une dispute, hier? J'ai entendu des éclats de voix dans ma chambre.

—Non! Une petite discussion, la vie normale, quoi! Tu sais bien qu'on ne peut pas rester tranquille plus de deux heures ici.

—Toujours la même chose! La révolte des opprimés contre les forts. Les forts triomphent, et pour cause. Nous sommes au régime patience et nous supportons dit Jacqueline avec tristesse.

—Jusqu'au jour où nous serons forcés de partir de chez nous, chassés par notre père.

—Oh! papa ne ferait pas une chose pareille!

—Qui sait? Au point où il en est, plus rien n'existe. Cette femme détruit tous les sentiments d'amour paternel qui étaient en lui. Il nous considère comme des étrangers troublant son bonheur.

—Jamais je ne pourrai croire que papa en soit arrivé à nous détester.

—Pourtant, c'est vrai!

—Alors si nous n'avons même plus l'es-

pérance d'un peu d'amour, quelle sera notre vie maintenant ?

— Celle d'un frère et d'une soeur luttant côte à côte dans la vie.

— Mais je suis faible et incapable de travailler.

— Je suis là, Jacqueline. Maître Bernard me donnera un meilleur poste dans son étude. Il me l'a promis. Il nous prendrait aussi chez lui, si on voulait, mais il m'a assuré que c'était inutile, car bientôt notre père reviendrait à nous repentant.

— Il a dit cela ?

— Tu le connais ? Il ne désespère jamais. On ne peut pas non plus se fier sur cette espérance, qui n'est peut-être qu'une consolation qu'il veut nous donner. Alors, allons au-devant du mal. S'il fallait que nous fussions forcés de quitter la maison, je te prendrais avec moi et je me chargerais de te faire soigner.

— Tu es bon, Pierre, dit Jacqueline.

— Mais non, je ne ferais que mon devoir. Si tu savais comme j'ai souffert du mal que l'on t'a fait... Mais je veux te faire oublier tout cela. Et désormais, c'est ton frère qui te servira de papa.

— Que tu me fais plaisir ! Depuis trois ans nous sommes privés d'affection, d'amour. J'ai si peu l'habitude d'entendre de douces paroles que cela m'émeut. Tu es un gentil frère, Pierre. Je suis heureuse de sentir l'affection que tu me portes. Je saurai te la rendre, sois-en certain. Je ne doute pas de toi.

A ce moment, monsieur Daigle entrait dans le salon. En quittant le notaire, il avait passé à la banque. C'était la fin du mois, paye de ses employés. C'était toujours lui qui allait retirer les fonds nécessaires pour payer son personnel. Il ouvrit le petit coffre-fort. Il y déposa une serviette qui contenait le salaire de deux cents employés et de trente ingénieurs qui travaillaient pour lui. Cette serviette était remplie de billets de banque, elle contenait au moins vingt mille dollars.

Son comptable devait venir le lendemain chercher cette somme et lui fournir l'état des comptes du mois écoulé. Daigle se montrait le moins possible à son bureau et son chef de service venait lui rendre compte de ses affaires. Hélène assistait toujours à ces débats financiers.

Après avoir fermé le coffre-fort, il vint à Pierre et lui dit :

— J'ai à te parler, Pierre.

— Je vous laisse dit Jacqueline. Elle sortit discrètement.

Monsieur Daigle se promenait de long en large. Il était fiévreux, agité. Pierre restait debout très calme, mais un peu gêné d'être en présence de son père. Depuis ces derniers mois, ils n'avaient échangé que des phrases banales. La veille, il y avait eu cette dispute rapide. Ils ne s'étaient pas vus depuis.

Monsieur Daigle commença en pesant ses mots :

— Après la scène que nous avons eue hier, la situation se complique. Est-ce ton avis ?

— Oui.

— Tu t'interposes entre ma femme et moi.

— C'est inexact. Je ne te veux aucun mal, mais j'en souhaite beaucoup à ta femme.

— Pourquoi ?

— Pour tout ce qu'elle nous fait endurer.

— Tu t'es toujours trompé sur ses sentiments.

— Ils étaient cependant assez clairs répondit Pierre.

— Tu as cru voir de la haine où il n'y avait que de l'amour.

— Il faut que cette femme t'ait singulièrement abusé pour que tu me dises cela !

— Te rends-tu compte que tu parles à ton père ?

— Je m'en rends compte.

— Modifie alors ton langage et sois plus respectueux.

Pierre commençait à se monter. Son père lui parlait de respect et lui-même se conduisait d'une façon indigne envers ses enfants. Les éclats de voix des deux interlocuteurs parvenaient à Jacqueline qui, de sa chambre, entendit ce que répondit Pierre.

— Respectueux, dis-tu. Au nom du respect, nous avons subi, Jacqueline et moi, les pires vexations. Nous avons bon cœur. Jamais nous n'aurions enduré le quart de ce que nous avons vécu, si nous n'avions pas craint de te faire de la peine. Mais puisque tu te conduis en adversaire inflexible, nous aussi, mais très poliment, nous te disons que nous ne supporterons plus cette situation.

— C'est un ultimatum que tu me poses ! Et c'est à moi, ton père, de capituler ou de

plaider ma cause devant toi, mon fils! As-tu donc oublié ce que signifiait le sentiment filial?

—Je n'ai rien oublié. Si ce n'était que pour moi, j'aurais pu supporter encore davantage. Mais il s'agit de la vie d'une jeune fille. Et là, ce ne sont plus mes droits et mes libertés que je revendique. C'est la vie de Jacqueline. Donc, je me pose en défenseur.

—Contre ton père?

Et superbe de colère Pierre répondit :

—Contre mon père! Si un fils a des devoirs envers son père, un père en a également envers ses enfants. L'exemple, les bons conseils, voilà ce que vous devez nous enseigner. Nous, le respect, l'obéissance, voilà ce que nous devons vous rendre. Mais comme tu agis en parfait étranger, je crois qu'il serait inutile que nous souffrions plus longtemps.

—Je me demande quel démon vous a tournés contre moi.

—Le démon, c'est ta femme, ne cherche pas ailleurs.

—Alors, tous, mes amis, mes enfants, veulent lutter contre mon bonheur! Et vous croyez que je vais sacrifier au nom de ces sentiments l'amour d'une femme qui est pour moi la vie! Car, en tout cela, je compte aussi. C'est très beau les enfants! Mais il ne faut pas vivre que pour eux. Il faut vivre un peu pour soi. Je suis arrivé à une page de la vie où on a besoin d'être soutenu, d'être aimé. J'ai une femme qui me donne le repos que je souhaite. J'éprouve en sa compagnie la douceur d'une affection qui me console des vicissitudes de l'existence. Je l'aime cette femme! Elle représente pour moi l'avenir, la consolation dans la vieillesse qui est proche. Et cette fidèle amie, vous voulez que je la supprime? Pourquoi ne me demandez-vous pas tout de suite de me suicider? Au moins, je ne vous gênerais plus.

—Je regrette que tu comprennes si mal ce que nous voudrions de toi. Ta femme, ta douce amie est un monstre! Et tu préfères cette scélérate à tes enfants!

Monsieur Daigle, au comble de la fureur, répondit :

—Je te défends de me parler ainsi de ma femme! D'ailleurs mon égardement seul a pu te laisser lire en moi. Mais tu es mon fils. Tu me dois l'obéissance. Et comme tu me la refuses, je te chasse!

Pierre, en entendant cela, fut désolé.

—Mais....

—Je te chasse répétait Daigle au paroxysme de la colère. Va où tu voudras! Laisse-moi vivre comme je l'entends et ne remets plus les pieds ici.

—Et c'est un père qui dit cela à son fils!

—C'est un père qui veut la vie, alors que son fils lui impose la mort.

—Et ta fille, que veux-tu en faire

—Si elle partage tes opinions, qu'elle parte avec toi!

—Comment? Tu oserais chasser de ta maison une pauvre créature souffrante et faible?

—J'en chasserais Dieu lui-même, s'il voulait m'enlever mon bonheur! dit Monsieur Daigle dans une exaltation touchant à la folie.

—Ah! tais-toi, mon père. Tu blasphèmes! Vois jusqu'à quelle extrémité la démente t'emporte. Chasser Dieu de notre maison, dis-tu? Hélas, depuis la mort de notre sainte mère, le bon Dieu ne connaît plus notre chez-nous. Il n'existe plus ici que la tyrannie et le mensonge. Un diable dirige les destinées de notre foyer et toi, notre père, tu es son premier agent destructeur.

Monsieur Daigle ne se contenait plus. Il aurait voulu étrangler ce fils qui s'opposait à son amour.

—Soit! va-t-en lui dit-il en lui jetant de l'argent au visage. Prends cet argent pour vous débrouiller quelque temps dans la vie. Pars avec ta soeur. Que je ne vous revoie plus!

—Garde ton argent. Ce qui vient du cœur seul me touche. Ce n'est pas de l'argent qu'il nous aurait fallu ajouta Pierre tristement, c'était un peu d'amour.

—Tu me demandes de l'amour quand je n'ai plus pour toi que de la haine! Allez! va-t-en! Je te maudis! Que ma malédiction retombe sur vos têtes, enfants dénaturés! Je vous maudis!

Et il sortit furieux en claquant la porte.

Jacqueline, qui avait entendu cette terrible scène, vint à son frère et lui dit :

—C'est effrayant. J'étais là, j'ai tout entendu. Notre père se conduit comme un bourreau. Nous n'avons plus personne à qui nous confier. Nous restons seuls au monde comme de pauvres petits orphelins. Qu'allons-nous devenir?

Et Pierre dit à sa soeur avec beaucoup de tendresse :

—Ce que nous allons devenir? Ne t'inquiète pas, petite Jacqueline. Je te servirai de protecteur et sois certaine que je saurai si bien te soigner que tu guériras très vite. Puisque notre père nous refuse son soutien, nous allons partir sur le champ. Je vais préparer mes affaires. Tu prépareras les tiennes. A tout à l'heure.

Il regarda sa soeur, l'embrassa. Il avait le coeur meurtri de la voir si malheureuse. Et tout seul, il céda à l'émotion qui le gagnait. Il pleura. Il murmurait : Pauvre petite! Pauvre petite! en regagnant sa chambre.

Jacqueline, restée seule dans le salon, rêpétait comme une plainte ces mots plaintifs tandis qu'elle pleurait : Pauvre papa! Pauvre maman! Seule! Plus de papa! Plus de maman!

XXIII

AME SAUVAGE !

Hélène qui revenait d'une promenade à . . . on ne sait où, rentra.

Elle était plus belle que jamais. Elle se sentait victorieuse. Elle savait que bientôt elle serait libre. En voyant Jacqueline pleurer, elle sourit. Une idée étrange traversa son esprit. Je vais soulager mon coeur, se dit-elle. Depuis trois ans je souffoque d'impatience dans cette maison. Je n'ai jamais pu dire ce que je pensais. Aujourd'hui que la délivrance approche, je vais donner à cette petite un aperçu de mon habile comédie. Cela va la déchirer. Mais j'ai assez souffert, elle peut bien souffrir à son tour. C'est ainsi que ce long dialogue s'engagea.

—Eh bien! cette chère enfant va mieux.

—Oui, madame.

—Vous allez donc nous quitter?

—Oui, et vous en connaissez la cause.

—Si je la connais! répondit Hélène en riant.

Daigle, qui venait dans le salon, chercher des papiers dans le coffre-fort, s'arrêta. Voyant sa femme en tête-à-tête avec sa fille, il se retira. On accuse ma femme, pensait-il. Tout le monde la hait. Je vais me rendre compte une fois de plus de sa bonté. Elle ne saura pas que je l'écoute. On ne pourra pas me dire qu'elle a parlé gentiment pour me faire plaisir. Il s'installa

donc près de la porte et il entendit la conversation que nous reproduisons.

—Vous me demandez si je connais la cause de votre départ. Sachez, ma chère enfant, que c'est une joie pour moi que de vous voir partir. Une petite poitrine dans ma maison, c'était très embêtant. Cette toux continuelle m'agaçait. Et comme vous ne me paraissiez pas disposée à mourir, cela aurait été un trop long supplice pour moi. Puis, dans un sourire sarcastique, elle ajouta : Oh! vous avez la peau dure, chère enfant!

—Madame, pourquoi vous êtes-vous acharnée à me faire souffrir? Pourquoi disiez-vous à papa que nous étions méchants, quand ce n'était que vous qui nous vouliez du mal?

—Est-elle innocente, cette chère mignonne! Alors, vous vous imaginez que j'aurais eu la bêtise de dire à votre imbécile de père que vous étiez gentille et que je m'amusais à vous martyriser? Pour qui me prenez-vous? Si votre père ne s'est aperçu de rien, ce n'est pas de ma faute. Et vous conviendrez que ce n'était pas à moi de lui ouvrir les yeux. Il est vrai qu'il est si stupide!

—Madame, ne dites pas de mal de papa. Il est bon. Et c'est par trop d'amour pour vous qu'il nous chasse!

—Je le sais. Et c'est moi qui vous ai fait chasser. Non! Mais vous êtes d'une candeur! Alors, vous auriez trouvé naturel que je sois aux petits soins pour vous? Je ne vous connaissais pas. Vous étiez des étrangers. Pourquoi aurais-je été bonne? Pour des enfants qui ne m'appartenaient pas? Oh! non, ce n'est pas mon genre. Vous vous trompez.

—Cependant, nous, les enfants, lorsque nous avons appris que notre père se remariait, nous avons fait effort sur nous-mêmes, nous nous disions : Enfin, papa va être heureux. Et c'est de tout coeur que Pierre et moi, malgré notre chagrin, nous vous attendions comme une mère. Nos coeurs se seraient ouverts à vous. Nous étions disposés à vous aimer et vous avez tout fait pour que nous vous haïssions.

—Vous me croyez l'âme généreuse, la sainte venant partager vos peines. Ah! bien non, merci. Je ne suis pas une nature faite de dévouement. Le dévouement pour la vertu, je ne connais pas ça! Et puis, regardez-moi! Je suis jeune, j'ai trente

ans. Croyez-vous que j'aie épousé votre père pour ses beaux yeux? Lui le croit. Ce n'est pas de sa faute, il est bête! Mais vous, vraiment, je vous croyais plus intelligente. Vous ne vous êtes pas doutée un seul instant que ce n'était que par intérêt que je m'unissais à Monsieur Daigle?

—Nous avons été élevés par une femme qui ne connaissait pas ces louches intrigues. Vous pouvez vous étonner de notre candeur, mais nous avons le cœur trop haut placé pour voir en autrui des bandits.

Hélène riait à gorge déployée.

—Ah! ne perdez pas votre temps. Je ne suis pas sensible aux insultes. Et venant caresser la joue de Jacqueline. Oui, ma petite chérie, je passe dans la vie pour mon bonheur, quitte à renverser celui des autres. Votre père était une proie, je l'ai prise et je vais la saigner.

Jacqueline, outrée par ce cynisme, répondait :

—Ah! c'est horrible! Pourquoi me dites-vous cela à moi, sa fille?

Et Hélène dans un sourire, en caressant les cheveux de Jacqueline, disait :

—Parce que je veux jouir du mal que j'ai causé. Vous aimez le beau côté de la morale. Vous êtes heureuse lorsque vous faites une bonne action. Moi, c'est le contraire. J'aime faire le mal. Je suis née, je suis marquée pour ça. Et quand je vois un beau désespoir, une famille en deuil, cela m'amuse. Je suis une dévastatrice de foyers. Tenez! ma petite, quand vous toussiez, quand vous étiez malade, eh bien! j'étais heureuse, et j'escomptais tous les jours votre mort.

—Taisez-vous, madame, c'est épouvantable! disait Jacqueline, qui n'avait jamais entendu de pareilles abominations.

—Je veux tout votre argent, et je l'aurai. Ah! vous souffrez? Cela, je m'en moque. Au contraire, cela me fait plaisir. Je suis comme le chat, qui, avant de manger sa proie, s'amuse avec elle jusqu'à ce qu'elle meure. C'est gentil ce que je vous dis là! Ça vous donne de l'expérience. Vous connaîtrez un caractère de femme dont vous ne soupçonniez pas l'existence. Et cependant il y en a dans le monde des femmes comme moi! On nous nomme "aventurières", mais c'est un titre! Et les honnêtes gens peuvent nous en vouloir, on s'en moque. Ils n'éprouveront jamais

les sentiments de peur d'émotion, que nous autres nous connaissons.

—Et c'est la femme de mon père, c'est vous qui succédez à notre défunte mère, cette sainte femme qui était la dévotion, la vertu même. C'est incroyable. Mais je vais dire à papa qui vous êtes.

—Il ne vous croira pas répondit Hélène très gentiment. Tout ce que je vous dit là, n'est pas compromettant. Votre père m'appartient, corps et âme. Et vous pourriez lui répéter tout ce que je viens de vous dire : il n'en croirait pas un mot. C'est à l'heure où je suis maîtresse de sa volonté que je viens vous faire cette petite confession. Il est toujours agréable de se confier à quelqu'un, de montrer ce qu'on a réalisé. C'est tout un travail! Il faut user de diplomatie.

—Vous êtes un monstre. Ne me parlez plus! Allez-vous-en! dit Jacqueline en éclatant en sanglots. Oh! papa, papa, mon pauvre papa!

—Je le dépouillerai de tous ses biens. Je lui prendrai jusqu'à son dernier sou. Mais je vous promets, chère enfant, de vous le rendre après. Dame! Si vous le renvoyez à votre tour, vous ne ferez que votre devoir!

—Nous ne comprenons pas le devoir de la même façon. Si notre père vient à nous, pauvre et misérable, il trouvera dans ses enfants le même amour que nous avions pour lui au temps heureux.

—Vous êtes généreuse.

—Je ne suis pas un monstre.

—Oh! vous ne valez guère mieux! Vous êtes une moribonde. Vous avez un pied dans la tombe, vous êtes tuberculeuse jusqu'au fond des os et bientôt on vous entertera.

—Je préfère la mort à la vie que vous menez.

—Chacun son goût!

—Si vous voyez l'air méchant que vous avez dit Jacqueline à travers ses sanglots. Vous êtes laide, vous me faites horreur. Le cynisme s'étale sur votre visage comme une lèpre épouvantable. Vous êtes horrible.

—Je suis laide?

Hélène était au comble de la fureur. Etre laide pour elle signifiait la déchéance, l'adieu à l'amour. Cette phrase lui fit plus de mal que tout ce qu'on aurait pu lui dire. Si elle était laide, Ernest se détourne-

rait d'elle. Et le diable sait si elle tenait à son Ernest.

—Je suis laide, dites-vous. Songez que c'est la seule insulte à laquelle je sois sensible. Ma beauté, c'est mon gagne-pain. Et vous dites que je suis laide! C'est faux, car je suis aimée.

—Vous êtes affreuse.

—Vous allez me le payer.

—Tuez-moi, si vous voulez, dit Jacqueline qui voulait braver cette femme. J'aurais su du moins vous vexer vous, la femme inattaquable! Oui, vous êtes laide, vous avez une tête de démon!

Elle serrait de ses mains la gorge de Jacqueline... lorsque... entrant comme un fou et repoussant avec force Hélène, Daigle lui dit :

—Arrête, gueuse!

Il était effrayant. Sa lèvre tremblait de fureur. Ses yeux étaient agrandis et lançaient des éclairs foudroyants. Cet homme, qui aimait cette femme à la folie, venait entendre de sa bouche la confession de son hypocrisie. Il avait résisté, se contenant pour ne pas venir l'étrangler. Des sueurs froides inondaient son front! Il croyait perdre la raison, être le jouet de quelque machiavélique cauchemar. Mais il dut se convaincre de la réalité. Ce n'était plus de la haine, c'était le désir de la détruire, de se repaître de vengeance en la martyrisant à son tour.

Il grommelait entre ses dents : Gueuse! Gueuse!

Hélène se sentait prise. Elle essaya de reconquérir Daigle. Et avec amour elle dit :

—Mais, mon chéri....

—Ah! tais-toi, misérable! hurla Daigle. Depuis une heure je suis à la torture. Je suis faible, disais-tu, je suis une loque. Mais quand les énergies qui sommeillaient en moi se réveillent, l'homme devient terrible. Si je ne me retenais pas, je te tue-rais comme un chien, oui, comme un chien!

Il la prit à la gorge. Hélène faisait des efforts désespérés pour se dégager. Elle enfongait ses ongles dans les poignets de son mari et parvint enfin à se libérer.

—Vous perdez le contrôle de vous-même. Faites attention, le pénitencier vous guette.

—Tu es moins rassurée. Tu as peur, n'est-ce pas? La bête est là, devant toi. L'imbécile que tu voulais saigner ne se laisse plus faire. La dévastatrice de foyer

tremble comme une feuille. Ah! si tu te voyais, tu es blanche, tu blêmes de rage.

—Ce n'est pas vrai, tu me fais rire!

—Oui, mais tu ris faux. Tu as rêvé le malheur dans mon foyer. Tu as voulu la mort de ma fille, l'éloignement de mon fils. Mais tu oublies qu'il y a un Dieu qui voit tout et qui choisit son heure pour punir les canailles comme toi!

Pendant que Daigle la disputait, elle avait ouvert un tiroir, elle en sortit un revolver et répondit en les menaçant :

—Et toi tu oublies qu'il y a des revolvers qui tiennent en respect les plus braves. Ne croyez pas que je quitte une maison en laissant mes victimes en bonne santé. Voici un joli petit instrument qui me rendra maîtresse de la situation pendant encore quelques minutes.

—Et si je préfère la mort à d'autres vexations? lui répond Daigle.

—Alors, je tire, dit Hélène.

—Eh bien, soit! Tue-moi!

Et Jacqueline, qui assistait à cette scène, se précipita dans les bras de son père, en criant :

—Papa, papa, ne réponds pas, ne lui dis rien, c'est une trop méchante femme!

Daigle recula de quelques pas, entraîné par sa fille qui s'accrochait à lui.

—Ah, tu recules! lui dit Hélène en le narguant. Ton ardeur tombe. C'est curieux ce que ce petit instrument de métal peut faire! Là, je vous tiens tous les deux au bout de cette arme et vous allez sagement m'écouter.

Puis nerveusement scandant ses mots avec rage :

—J'ai passé dans ta vie pour te prendre. J'ai été la femme de tes désirs pendant huit mois. Mais il faut payer maintenant. J'avais de la répulsion pour toi et j'ai tenu. Il faut une grandeur d'âme.

—Il faut une âme vile!

—Il faut du courage pour supporter un homme que l'on déteste. Pendant huit mois d'insomnies, pendant huit mois de lutte passés en espérant une fortune future, j'ai souffert moi aussi! Tu étais près de moi, inconscient de mes pensées, te reposant tranquillement, pendant que mon cerveau travaillait à la réussite de mon entreprise. Chacun ses affaires. Les miennes sont périlleuses, mais elles rapportent gros quand elles réussissent. Et l'heure est venue où tu vas payer.

—Ah! si ce n'était pour mes enfants, tu me tuerais plutôt, mais tu n'aurais rien!

—J'ai bien choisi mon jour aussi. Ne crois pas que je t'aurais fait cette scène s'il n'y avait pas eu d'argent dans la maison. Mais le salaire de tes ouvriers qui se trouve dans ce coffre-fort m'appartiendra. Ces vingt mille dollars seront à moi.

—Tu n'auras rien, je ne veux pas, dit Daigle hors de lui.

—Alors, c'est ta fille qui va mourir, je vais la tuer sous tes yeux.

Hélène dirigeait son arme dans la direction de Jacqueline. Daigle se précipita devant elle pour la protéger et dit à Hélène :

—Non, non, ne fais pas ça!

—Alors, ouvre le coffre-fort, tu en as la clef sur toi.

Daigle alla ouvrir le coffre-fort. Hélène qui ne voyait pas que le notaire regardait cette scène de la porte, continuait à menacer Daigle.

Maître Bernard au lieu de désarmer Hélène, vint se placer devant l'arme et dit avec un large sourire :

—Bonjour, la compagnie!

—Haut les mains, dit Hélène.

—Ah! non, je n'aime pas ces plaisanteries-là! Ce n'est pas drôle! J'aime ce qui est drôle!

—Haut les mains! répétait Hélène.

—Je vous assure que c'est une position trop fatigante, disait maître Bernard. Vous êtes la maîtresse des événements et je vous l'accorde, mais ne m'incommodez pas et surtout ne me tuez pas! J'aime mes aises et j'adore la vie!

—Eh bien! alors, Daigle, donne-moi ce que je t'ai demandé.

—Elle te demande quoi? dit maître Bernard.

—La gueuse a tout révélé. Elle en voulait à ma fortune, répondit Daigle, piteux.

Maître Bernard lança gentiment à Hélène :

—Ce n'est pas bête, ça, madame.

—Vous pouvez vous moquer, clama Hélène. Cette fois-ci je vous tiens.

Et le notaire, toujours souriant :

—Eh oui! Vous nous tenez. Vous allez nous tuer tous les trois. Ça va être drôle demain de lire les journaux.

Hélène était enragée.

—Pas pour vous, en tout cas!

—Non, mais pour les autres.

—Ne me narguez plus! Daigle, donne-moi cette fortune, sinon, j'ai cinq balles dans mon revolver. Vous voyez qu'il y en a assez pour chacun de vous.

—Donné vite, mon vieux, conseilla le notaire.

Daigle ne savait que faire.

—Mais, donne-lui, insista maître Bernard. Il n'y a pas assez d'argent au monde pour la valeur de ma peau! Car je l'aime, oh oui! ça, je l'adore ma vieille peau.

—C'est ouvert, demanda Hélène.

—Oui, prenez, répondit Daigle.

—Lancez-moi ces billets, commanda Hélène.

—Mais c'est révoltant disait Daigle.

—Oh! pas de grands mots! répliqua le tabellion. Combien voulez-vous? J'ai justement dix mille dollars dans cette serviette. Tenez, les voici. Puis, moi je suis plus gentil que lui, je vous donne la serviette avec.

—Ne plaisantez pas plus longtemps!

—Je ne plaisante pas.

Pierre, qui avait vu cette scène de la fenêtre, entra dans la pièce. Hélène ne le vit pas, elle lui tournait le dos. Pierre en profita pour lui saisir le bras et pour la désarmer.

—Vous ne soupçonniez pas la force qu'il y avait dans ces mains? ces mains qui auraient voulu vous étrangler.

Hélène se sentait perdue.

—Tiens, la vampire est désarmée? dit le notaire. Moi qui pour une fois voulais être généreux, je n'ai pas de chance.

—Mais je vous échapperai.

Elle se dirigea vers la porte. Mais Pierre avait devancé son mouvement et lui barrait le passage.

—Pas encore!

Hélène ne savait plus où donner de la tête. Ses traits étaient tirés. Elle avait une peur affreuse. Elle se sentait dans ce salon très mal à son aise. Il lui semblait qu'elle se trouvait dans une chambre d'une maison qui brûle et dont on ne peut s'échapper que pour être la proie des flammes. On eût dit une lionne en cage.

Maître Bernard était heureux de faire payer à cette femme toutes les méchancetés qu'elle avait fait subir à ses petits protégés. Enfin, il appela un monsieur qui se trouvait dans une pièce voisine. Celui-ci entra et dit :

—Je suis détective provincial, madame (il lui montra son badge) voici le mandat d'amener que j'ai contre vous. Quant à la plainte, elle est assez motivée: Bigamie, vol et recel. C'est un joli petit record.

Hélène, profitant de la stupéfaction de Daigle, de Jacqueline et de Pierre, se sauva en disant:

—Eh bien, non, vous ne m'aurez pas.

—Arrêtez, ou je tire, dit Pierre.

Le détective et le notaire étaient très calmes. Ils la laissèrent s'échapper. Mais Pierre qui voulait un châtiment pour cette misérable femme, disait:

—Comment? Vous la laissez s'enfuir?

—Oh, oui, je suis très bon, moi, répondit le notaire.

—Mais elle va commettre de nouveaux crimes. C'est une misérable!

—C'est bien possible qu'elle en commette de nouveaux, ajouta le notaire en riant.

—Daigle, qui se rappelait ses souffrances, répondit:

—Il ne faut pas lui laisser faire ça!

—En tout cas, je connaîtrai ses prochaines victimes, dit le notaire.

Mais Pierre ne voulait pas tant de générosité. Il faut la poursuivre.

Toujours d'un calme parfait, le tabellion demanda:

—Il n'y a que deux portes pour sortir d'ici?

—Oui, deux, répondit Pierre avec impatience, ne pouvant comprendre que le notaire fût si calme. Elle sera déjà partie et d'autres gens vont souffrir.

—J'ai deux policemen à chacune des portes, ce qui fait quatre. Et je réfléchis...

—A quoi? dirent-ils tous.

—A celui des quatre qu'elle choisira pour prochain mari.

Pierre se précipita à la fenêtre et se mit à dire avec une certaine joie:

—Enfin! elle est arrêtée!

On entendait au salon la voix d'Hélène, qui, dans un accès de furieuse colère, disait au policeman:

—Mais lâchez-moi donc! lâchez-moi donc! Ah! les misérables, ils m'entraînent.

Maître Bernard, toujours souriant, d'un geste amical, d'une voix aimable, lui dit très poliment:

—Bon voyage!

XXIV

DOUBLE CAPTURE

A ce moment on entendit plusieurs coups de feu, puis un long cri déchirant. Un silence suivit.

Ils se précipitèrent tous dans le parc. Et le tableau suivant se présenta à leur vue:

Ernest, couché à terre, se tordait de douleur. Jean, à quelques pas de lui, le tenait en respect avec son arme.

Les deux policemen, qui étaient restés dissimulés pendant l'arrestation d'Hélène par leurs collègues, vinrent sur les lieux du drame.

Le notaire demanda au détective de donner ordre à ses hommes de conduire Ernest dans leur auto à Roberval et de le garder prisonnier à l'infirmerie de la prison.

Jean était ivre de colère. Il dit à Ernest:

—Te voilà donc enfin désarmé, bandit! C'est toi qui fus cause de mes remords pendant trois ans! C'est toi qui m'avais associé à ce crime! Et c'est par ta faute que ces enfants ont souffert pendant si longtemps! Tu as tué leur mère.

Et tous, sauf le notaire, s'écrièrent:

—Comment! Lui?

Jean, tout à sa vengeance, continuait:

—Oui, lui. C'est un assassin! Il m'avait trompé. Il m'avait fait son complice. C'est un être épouvantable à qui nous devons tous notre malheur! Il avait placé sa femme chez vous pour qu'il puisse vous soutirer votre fortune. Il a ruiné votre vie et la mienne. J'ai vécu les plus affreux supplices, craignant toujours que mes parents apprennent mon infamie... Maintenant que, grâce à monsieur le notaire, je suis réhabilité, mon bourreau va payer pour toutes vos misères et les miennes.

Ernest qui avait peur de la mort, lui dit dans une atroce angoisse:

—Ne fais pas ça, Jean.

Mais Jean, au souvenir du martyre qu'il avait enduré, regardant son bourreau, était ivre de colère. Il riposta:

—Tu fus mon génie du mal. Tu m'as fait bandit! Tu vas voir que je sais mettre à profit tes leçons pour abattre un homme.

Monsieur le curé qui avait été prévenu par la servante du notaire de ce qui se passait au château, assistait à cette scène de-

puis quelques minutes. Et devant les menaces de Jean, il eut un geste très simple qui accompagna ses paroles :

—Arrête, mon fils, sois plus humain ! L'acte sera plus beau. Conduis toi-même à la prison le criminel.

Et Jean qui après avoir été la proie de ce bandit, devenait son justicier, répondit :

—C'est vrai, le châtiment sera plus beau. Et je vous promets que ce bandit va me suivre, et qu'il sera puni comme il le mérite.

Il fut aidé par les policemen qui conduisirent Ernest dans leur machine.

Pendant qu'on transportait Ernest, Jean lui criait :

—Viens, viens donc, voyou, viens payer ton forfait !

Et le prêtre disait, en voyant toute cette misérable tragédie :

—C'est l'heure choisie par Dieu pour la grande expiation !

Maître Bernard, franchement gai, avec un soupir de satisfaction, ajouta :

—Enfin nous voilà débarrassés de cette engeance de bandits !

Monsieur Daigle, dans un profond chagrin, dit au notaire :

—Et tout cela grâce à toi, mon vieil ami. Ah ! je te demande pardon de mon fol emportement. Ai-je été assez aveugle ! Je demande pardon aussi à mes enfants pour le mal que je leur ai causé.

Il tendit ses bras à Pierre et à Jacqueline qui s'y réfugièrent.

Les enfants pleuraient en sentant le cœur de leur père revenir à eux.

—Que Dieu vous protège ! disait l'abbé Richard. Vous voyez qu'il est infiniment miséricordieux, car une fois de plus il vient de faire triompher la vertu en condamnant le vice.

XXV

UN DINER CHEZ LE NOTAIRE

Maître Bernard invitait le même soir la famille à dîner. Monsieur Daigle était très souffrant, mais il ne le fit pas voir.

Cette femme était partie emportant avec elle toutes ses illusions, tous ses rêves d'amoureux. Daigle l'avait toujours crue sincère. Aussi son désespoir intérieur était déchirant.

Maître Bernard raconta à ses invités comment Jean s'y était pris pour amener

le véritable mari d'Hélène dans le parc de leur maison.

—Monsieur Jean, dit le notaire, était venu tout exprès de Montréal pour avoir la joie de capturer lui-même son bourreau. Il savait que le fils du gérant d'un des clubs d'Ernest servait de messenger entre les deux bandits. Jean avait dit à ce jeune homme d'aller prévenir Ernest qu'Hélène courrait un danger et qu'il devait venir à son secours. Ce garçon, ayant vu les policemen dans le parc, crut aux paroles de Jean. Ernest, avec de multiples précautions, vint prendre un poste d'observation près du parc. Jean épiait tous ses gestes. Au moment où Hélène fut arrêtée, Ernest tira dans la direction des policemen. Jean qui était dissimulé à quelques pas de lui, visa de son arme le bras du meurtrier qui lâcha son revolver, poussant un cri de souffrance. Il voulut se sauver, mais Jean le poursuivit et lui logea une seconde balle dans la jambe. Ernest s'étendit en hurlant de douleur. C'est à ce moment que nous sommes accourus.

Tout ceci lui avait été raconté par Jean à son retour de Roberval.

Monsieur le notaire demanda à ses invités s'il ne voyait pas de mal à ce que Jean soupât avec eux. Sur une réponse favorable de ceux-ci, monsieur Bernard appela Jean et ils passèrent tous à la salle à manger.

Le souper fut très calme.

Maître Bernard essayait avec le concours de monsieur le curé, de faire les frais de la conversation. Mais les Daigle et Jean n'étaient pas remis de leurs émotions. Ils avaient tous une peine commune et des chagrins particuliers.

Daigle songeait à ce grand vide qui allait s'opérer dans sa vie. On ne guérit pas, même quand on a toutes les raisons morales pour vous le permettre, on ne se guérit pas en quelques heures d'un amour aussi passionné, aussi sincère. La femme fût-elle fautive, criminelle, l'homme, le mari souffre cruellement quand il s'aperçoit de l'écroulement de ses rêves.

Daigle souffrait. Il savait qu'il pouvait compter sur la tendre affection de ses enfants qui le consoleraient, mais pour l'instant il était très malheureux.

Pierre était triste à la suite de toutes ses émotions.

Jacqueline était encore malade et cette tragédie l'avait affaiblie davantage.

Jean songeait au procès qui allait remuer toute la boue, toutes les aventures dans lesquelles il avait trempé, et cela le chagrinait!

Seules les âmes franches et loyales qui eurent toute leur vie la bonté et la vertu pour guides, étaient joyeuses. Le notaire et le bon curé souriaient. Et malgré leur tristesse les enfants voyaient venir, à eux un avenir meilleur.

EPILOGUE .

Quatre ans se sont écoulés.

Ernest avait fait des aveux complets et avait été pendu haut et court.

Hélène avait été condamnée à dix ans de prison. Elle était en ce moment derrière le grillage réservé aux personnes de son genre.

Monsieur Daigle était redevenu le brave homme que nous avons connu au début de ces pages.

Jacqueline, après un séjour de plusieurs mois au lac Edouard, avait retrouvé la santé. C'était maintenant une ravissante jeune fille.

Pierre était premier clerc de maître Bernard.

Jean était gérant général des succursales du lac St. Jean pour la manufacture de chaussures de Montréal. Il avait une excellente situation. Il fréquentait régulièrement les Daigle. Ils étaient très bons amis et Jacqueline n'était pas insensible à ses visites. Peut-être se marieront-ils plus tard?...

Monsieur le curé et notre bon notaire continuaient à gagner le ciel par leurs traits de bonté de chaque jour.

Ainsi toutes les blessures se cicatrisent. La vie en crée de nouvelles tous les jours, mais elle en guérit autant qu'elle en crée.

Pour ne pas être blessés, sachons demeurer honnêtes. Cela n'est pas de la vaine morale. C'est l'expression d'une vérité immuable. Les ambitieux sont victimes un jour de leurs ambitions.

La route du bien est la seule où sous ses ombrages on goûte la fraîcheur et le repos dans la tranquillité de l'âme. Qu'on appartienne à quelque religion que ce soit, qu'on soit libre-penseur ou même athée, tout être humain a en lui une notion du mal et une notion du bien.

En vous écartant sur la route du mal, vous pouvez être heureux pendant un certain temps, vous pouvez obtenir des avantages que les malheureux qui restent dans le bien ne connaîtront peut-être jamais. Mais une justice immanente siège dans la vie. Cette justice n'est pas celle des hommes, c'est une justice des circonstances qui dans leur enchaînement font un tout. C'est une justice qui vous frappe intérieurement et qui, sur terre, impose son châtimement à l'âme en raison du mal que vous avez commis.

L'homme heureux n'est pas toujours l'homme riche.

Le plus grand bonheur sur cette terre est une longue suite de petits bonheurs que vous vous créez vous-même en promenant votre esprit sur la route du bien.

FIN

LA VIE CANADIENNE

LITTÉRATURE ET LITTÉRATEURS

(SUPPLEMENT AU "ROMAN CANADIEN")

No 81

MARS

BIOGRAPHIE

HENRI DEYGLUN

Nous avons tenu à publier sur le même feuillet du Roman de Monsieur Henri Deyglun, l'intéressant interview qu'il a bien voulu nous accorder.

Monsieur Henri Deyglun est un tout jeune homme, il touche à la vingt-cinquième année et c'est pour moi un grand plaisir d'éditer son premier roman écrit au Canada.

Très sympathique, il a répondu de bonne grâce à toutes mes questions. Point important pour un bon canadien qui aime son pays, c'est de demander à un étranger l'impression qu'il en garde; c'est ce que nous avons fait et voilà ce que nous a répondu M. Deyglun :

"J'adore le Canada, je veux dire encore et plus spécialement la Province de Québec que je connais, que j'aime... et mon

amour se trouve fortifié par des actes. Je suis arrivé au pays en 1921, je suis retourné en France en 1923 pour faire mon service militaire et sitôt après ma libération, je me suis empressé de revenir au Canada. Là-bas, en France, pendant ma présence sous les drapeaux, je revivai les souvenirs que j'avais amassés étant ici : les paysages de neige, les campagnes verdoyantes, les immenses forêts, les innombrables lacs, toute cette belle nature, toute cette poésie imposante qui se dégage du sol canadien.

"Et l'accueil sympathique des bons, des vrais, des purs canadiens! Ah! je puis parler, moi, me dit Monsieur Deyglun. Je connais la Province, je me suis promené plusieurs fois de ville en ville, de paroisse en paroisse et les impressions que je garde, ne sont pas celles d'un visiteur pressé qui

PARIS

DIPLOME

LONDRES

L'ONDULATION PERMANENTE

— FAITE PAR —

Prof. BERNARD, Enrg.

Est plus belle, la plus naturelle que l'on puisse voir.—Le vrai chic de Paris est dans son travail.—"SATISFACTION GARANTIE".—Tout ce qui regarde la culture de la beauté.

4567, AVENUE DU PARC

BELAIR 0433

(Près Mont Royal)

MONTREAL

NOUS ENSEIGNONS LA COIFFURE

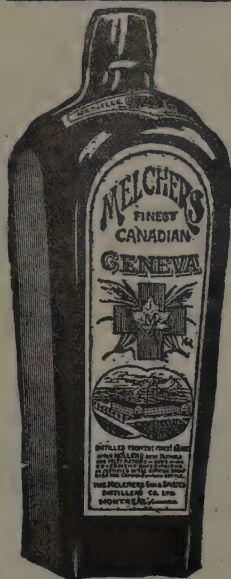
brûle les étapes et croit avoir vu alors qu'il n'a qu'aperçu.... on ne pénètre pas la mentalité, l'esprit d'un peuple en quelques jours, en quelques mois, il faut pour cela des années, il faut s'assimiler, vivre en contact journalier avec lui, et alors on se fait une impression. La mienne est des plus favorables... Le public des cités canadiennes est des plus aimable, Montréal est très cosmopolite, on y retrouve certes, le vrai type Canadien, cette bonhomie gauloise, cette verve humoristique et spirituelle, de bon aloi et franche. La socialité des gens de la ville comme dans toutes les villes, est moins grande que celle des campagnes. Mais cela ne m'empêche pas d'aimer beaucoup les citadins. J'ai d'excellents amis à Montréal, des amitiés sûres, de charmants et charmantes camarades que je n'oublierai jamais.

“Mais l'impression que je garde des campagnes canadiennes a quelque chose de grandiose, de neuf et d'admirable. Beaucoup de canadiens me demandent pourquoi les étrangers ont une telle admiration pour leur colon, leurs habitants. Cela s'explique, pour moi, du moins.

“Quand on arrive au pays par le Golfe du St-Laurent et que l'on soit entré assez loin dans les terres pour distinguer les ri-

ves... on sent tout de suite une impression de grandeur, de puissance. Le fleuve par lui-même est diantrement imposant, surtout pour nous Français qui n'avons en notre pays que de petites rivières comparativement à cet immense cours d'eau. Puis, quand on visite le Lac St-Jean, quand on fait le C. N. R., de Québec à Chicoutimi, quand on passe sept heures dans le train et que l'on aperçoit ces chaînes de montagnes, ces bois immenses et que l'on voit après, une contrée fertile, industrielle et de belles villes comme Chicoutimi, Jonquières, Kénogami, St-Joseph d'Alma, quand on voit, dis-je, ces villes en pleine effervescence, en pleine action, après avoir traversé des centaines de milles de terres incultes, de montagnes, de bois et de lacs, on ne peut que rester ébahi de l'effort du paysan canadien qui a réussi à dompter cette terre, à élever des cités, à faire d'une nature sauvage une contrée digne de la plus haute civilisation.

“Voilà ce qui nous fait admirer le colon canadien, voilà ce qui motive l'admiration de tous les Européens. Car ce que nous avons chez-nous fut fait avec des siècles, tandis qu'ici, ce n'est qu'avec quelques années, mais par un travail soutenu, incessant, digne du plus grand respect. Je n'ou-



Gin Canadien

Melchers

Croix d'or

« Fabriqués à Berthierville, Qué., sous la surveillance du Gouvernement Fédéral, rectifiés quatre fois et vieillies en entrepôt pendant des années.

TROIS GRANDEURS DE FLAVERIE

Gros:	40 onces	\$3.65
Moyens:	26 onces	2.55
Petits:	10 onces	1.10

Melchers Distilleries Limited

MONTREAL

blierai jamais une petite paroisse de l'Abitibi, portant le nom de Palmarol, où les colons travaillaient en ce moment à défricher la terre, je n'oublierai jamais, les efforts de ces braves terriens, de ce saint jeune homme de prêtre, et tout ce dévouement qui fait de tous les hommes de cette paroisse des immortels. Ils auront inscrit un chapitre à l'histoire Canadienne, ils auront bâti une ville, ils auront aidé à la civilisation... qui peut en dire autant dans notre vieille Europe? Ici, nous voyons des fondateurs, là-bas, nous n'avons que des continuateurs. Et voilà pourquoi, nous aimons ces hommes qui font ce qu'ont fait nos aïeux, des siècles avant nous, dans notre pays."

Mais nous interrompons Monsieur Deyglun qui tout pénétré de son admiration pour les campagnes, oublie un peu de nous parler de lui. Et cependant, c'est le but de notre interview.

"Vous parler de moi, ça ne peut guère être intéressant, nous répond-il. Je suis jeune, mon passé n'est pas lointain et ce que j'ai fait de mieux, c'est de penser à ce que j'aurai à faire."

"Alors, que ferez-vous?" lui demandons-nous.

"Je compte écrire plus tard un roman sur le pays canadien, c'est ma plus chère ambition, il sera ce qu'il vaudra, mais s'il vaut quelque chose, il le vaudra par la sincérité."

Et comme nous insistons comme tout reporter curieux sur les antécédents de notre jeune auteur, voici ce qu'il nous répond :

"Je suis né à Paris, il y a un quart de siècle, j'ai essayé de faire mes études dans différents collèges, j'y suis parvenu comme tout le monde. Sorti du collège, je suis rentré au théâtre que depuis lors, je n'ai jamais quitté... Les choses qui m'avaient passionné en rhétorique, je les appris par cœur, sous le contrôle des professeurs du Conservatoire de Paris... Etant au vieux Colombier, habitant moi-même le Quartier Latin, j'étais en contact journalier avec des gens de lettres, par esprit d'imitation, j'ai pris une plume et j'écrivis.

"J'assistais en spectateur silencieux aux conversations des personnalités marquantes, car j'avais l'ultime honneur d'être admis dans le cercle des grands écrivains français. C'est ainsi que j'allais souvent à l'Odéon... j'écoutais avec respect, Messieurs Paul Fort, de Bonnefon, Prevers, le jeune d'Androuin : hommes de lettres marquants qui avaient le don d'atteindre l'idéal de la carrière des gens de lettres et dans ce cadre ambiant, je me suis laissé aller aux délices du métier."

"Mais qu'avez-vous écrit?"

"Je n'ose en parler... Ce que j'ai fait est encore jeune, trop vert, trop enfantin. Mais j'ai confiance en l'avenir... Je me trompe peut-être. Je ne promets rien mais je me promets à moi-même... nous verrons



En vente avec succès depuis 1881
Diplôme et Médaille d'or de Paris

LA RACICOTINE

Le purgatif et dépuratif du sang par excellence, souverain contre la dyspepsie et de tous les maux résultant du mauvais état du sang.

En vente partout



COUPON

En nous retournant ce coupon et dix sous, nous vous envoyons sans frais un paquet de RACICOTINE de la valeur d'un dollar, (\$1.00).

ANT. RACICOT & CIE

IMPORTATEURS

4656, rue Pineau — AMherst 5419

dans quelque vingt ans si j'ai tenu mes engagements avec mon moi, nous dit Monsieur Deyglun, en riant."

Ne pouvant obtenir d'autres renseignements de Monsieur Deyglun sur ses oeuvres, nous nous permettons d'en parler nous-même.

Monsieur Deyglun a écrit douze pièces de théâtre : "La Mère abandonnée", "Mère Cruelle", "Le Triomphe des pauvres gens", "Erreur Fatale", "Le Bedeau Bavard", "Le Martyre des Orphelins", etc., etc., qui ont tous remporté de gros succès soit à Montréal, soit dans la Province. Nous savons en outre, qu'il a écrit une cen-

taine de chansons pour des rouleaux de piano mélodie et pour différentes maisons de musique. De plus, Monsieur Deyglun, est le benjamin des acteurs de Montréal et joue actuellement au théâtre St-Denis, les jeunes premiers rôles. On a pu le voir tout récemment encore incarner Michel Strogoff.

M. Deyglun a devant lui un avenir superbe dans la carrière des lettres et du théâtre.

Nous publierons prochainement un second roman du même auteur.

Edouard GARAND.

Le mois prochain

Paraîtra:

La Corvée

— Roman inédit de —

JEAN FERON

PRIX: 25 cents

Par la malle: 10 cents

Tél. Cherrier 9932

MADAME MIMIE

ELEVE DE Mme LENORMAND
DE PARIS

CLAIRVOYANTE

Reçoit de 9 a.m. à 9 p.m. ou par
correspondance

Consultations: \$1.00 et \$2.00

1166 DORCHESTER EST

1ère rue au sud de Ste-Catherine

Tél. CHERRIER 9932 - MONTREAL

LE CANADA QUI CHANTE

Journal musical, mensuel publie dans chaque numéro

5 photographies d'artistes — 7 chansons complètes

Paroles et musique — 1 monologue

Le tout pour la modique somme de

\$2.00 par année

Numéro spécimen sur réception de 15 sous

1425, rue Sainte-Elisabeth

MONTREAL

18

2331 4

0 1164 0108410

PS8508 .E931A93

Deyglun, Henri

Les aventuriers de l'amour.

DATE

ISSUED **226191**

226191

